

A-YU-WANG-TCHOUAN

CHRONIQUE DES PREMIERS SIÈCLES DU BOUDDHISME

TRADUITE DU CHINOIS ET ANNOTÉE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. PRZYLUSKI

PARIS

PAUL GEUTHNER, EDITEUR

13, RUE JACOB (VI^e)

1923



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A-YU-WANG-TCHOUAN

CHRONIQUE DES PREMIERS SIÈCLES DU BOUDDHISME

TRADUITE DU CHINOIS ET ANNOTÉE

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

J. PRZYLUSKI

PARIS

PAUL GEUTHNER, EDITEUR

13, RUE JACOB (VI^e)

1923



VIENNE. — TYP. ADOLPHE HOLZHAUSEN
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ.

Chapitre premier.

Avadāna du don de la terre (1).

Je prends refuge en Bhagavat omniscient. Il résidait ^{1b} (2) dans la ville de Rajagrha, au bois de bambous de *Kialan-t'o* 迦蘭陀 (*Kalanda[ka]*) (3). Alors Bhagavat, l'heure en étant venue, se vêtit, prit son bol, et, avec les *bhikṣu* qui le précédaient, le suivaient et l'entouraient, se dirigea vers Rajagrha; tout en marchant, il mendiait sa nourriture. Le récitant dit (4) :

« Il est immobile comme une montagne d'or; son apparence est plaisante comme celle du roi des éléphants; il a le visage arrondi comme la pleine lune; les *bhikṣu* l'entourent en foule; il se rend à la grande ville de Rajagrha; son maintien est très digne. »

Et ainsi, étant arrivé à la ville, il foula du pied le seuil de la porte. Aussitôt la terre trembla six fois. Le récitant dit :

« La terre qui a l'océan pour parure ainsi que les montagnes et les villes, tout entière de partout bondit et s'effondre quand le *Muni* de son pied a foulé le seuil de la porte.

(1) A. W. K. Chap. I. *Divyāv.*, *Pāṇḍupradāna*, XXVI, p. 364 et suiv.

(2) Les chiffres portés en marge sont les numéros des pages de l'A. W. Tch. dans Trip., éd. Tōkyō, XXIV, 10.

(3) La transcription chinoise garantit *Kalanda(ka)*, qui est la forme constante, contre le *Kalindaka* des Mss. du *Divyāv.* suivi par BURNOUR et les éditeurs du *Divyāv.*

(4) La traduction chinoise éclaircit l'expression sanskrite *vakṣyati ca* qui revient fréquemment devant les vers et qui dénote bien l'insertion d'ornements de superfétation dans le corps du récit sacré.

Quand il entre ainsi dans la ville, hommes et femmes acquièrent la foi pure; dans la ville tout se transforme et s'émeut comme les vagues de la mer quand le vent souffle; tout rend un son harmonieux comme il n'y en avait point encore eu dans le monde. Au moment où le Buddha entre dans la ville, les monticules s'aplanissent; il n'y a plus de sable et de gravats; les épines et les ordures disparaissent toutes de la terre; les aveugles voient; les sourds entendent; les muets parlent; les boiteux se redressent; les fous deviennent sensés; les pauvres s'enrichissent; les malades guérissent; tous les instruments de musique résonnent sans qu'on les frappe; les instruments précieux s'entrechoquent et émettent des sons de toute sorte. La clarté que projette le Buddha rayonne dans l'univers autant que cent mille soleils; elle illumine toute chose au dedans et au dehors d'une clarté semblable à la couleur de l'or. La clarté que répand le Buddha éclipse le soleil et la lune. Rayonnant sur les créatures, elles les rafraîchit et les réjouit à l'extrême; de même quand on frotte de santal des fiévreux, il n'en est pas qui ne soient apaisés. »

En ce temps-là Bhagavat se tenait avec Ānanda dans la rue. Ils virent en passant deux petits garçons : le premier nommé Jaya était un fils de grande famille; le second nommé Vijaya était fils d'une famille plus modeste (1). [Pétrissant de la terre, il s'amusaient à faire une ville en terre, et dans cette ville, ils façonnaient des maisons et des greniers. Avec de la terre ils faisaient des grains qu'ils plaçaient dans les greniers.] Ces deux petits garçons virent le Buddha, le corps orné des trente-deux signes du grand homme (*mahāpuruṣa*); [la clarté couleur d'or qu'il émettait éclairait la ville au dedans et au dehors en sorte que toute chose était couleur d'or et qu'il n'y avait rien qui ne fût brillant.] L'ayant vu, ils se réjouirent. Alors

(1) Vijaya devait être, dans une existence ultérieure, le ministre Rādhagupta.

Jaya, [prenant dans le grenier la terre à laquelle il avait donné le nom de grain,] (1) l'offrit respectueusement à Bhagavat. Vijaya, à son côté, les mains jointes, approuvait son acte (2). Alors Jaya prononça cette *gāthā* de louange :

« Celui qui, plein de compassion, s'est éveillé sans maître, une clarté ronde auréole son corps. Son air ferme inspire le respect et la foi. J'offre de la terre au Tathagata; j'incline la tête devant Bhagavat, devant celui qui a mis un terme à la transmigration. »

A ce moment, le jeune Jaya ayant fait l'aumône avec de la terre formula le vœu suivant : « Puissé-je à l'avenir abriter l'univers entier sous mon parasol royal (3), réciter des *gāthā* et faire des offrandes ! » Le récitant dit :

« Le Buddha sait que ce petit garçon a formulé inté-^{2a}rieurement un vœu correct et qu'à cause de son champ de mérite (*punyaḥkṣetra*) supérieur, il ne manquera pas d'obtenir le grand Fruit. Le Sauveur du monde, plein de compassion, a aussitôt accepté cette poignée de terre; en retour il fait éprouver de la joie à l'enfant, et telle est la cause qui lui vaudra d'être roi. »

A ce moment, le Bhagavat sourit (4). Ānanda se prosterna, joignit les mains et dit au Buddha : « O Bhagavat, ce n'est pas sans raison que les Buddha sourient. Pour quelle raison manifestez-vous votre sourire ? » Alors Ānanda prononça cette *gāthā* :

« Celui qui est affranchi du chagrin et de l'orgueil, et qui dans le monde est le premier, ce n'est jamais sans

(1) Les passages entre crochets manquent dans le *Divyāv.* A. W. K. indique simplement par allusion que la terre offerte au Buddha symbolisait du grain.

(2) *Souci-hi* 隨喜 traduit ici le skr. *anumodana*.

(3) *Ekacchatrā pṛthivī* « mettre la terre sous un parasol [royal] unique ».

(4) Le long développement relatif aux miracles qui accompagnent le sourire du Buddha, qui va dans le *Divyāv.* de la p. 366 à la p. 368, manque à notre texte et se retrouve dans A. W. K. p. 29^b col. 20 et suiv.

cause qu'il découvre ses dents semblables à la nacre et à la racine du lotus (1). O vous dont la voix ressemble au tonnerre sortant du nuage et dont l'œil est pareil à celui du taureau, je vous prie de dire quelle sera la récompense pour l'aumône d'une poignée de terre et ce qui vous fait sourire. »

Le Buddha dit à Ānanda : « C'est ainsi, c'est ainsi, ô Ānanda ! Ce n'est pas sans raison que les Buddha sourient. Vois-tu maintenant ces deux petits garçons ? » — « Je les vois, ô Bhagavat ! » Le Buddha dit : « Cent ans après mon *nirvāṇa*, ce petit garçon sera un roi saint qui fait tourner la roue, maître de l'un des quatre continents (2). Dans la ville de Kusumapura 花氏 (Pāṭaliputra), il sera un roi de la Loi correcte sous le nom d'Açoka. Ayant partagé mes reliques (*ṣarīra*), il fera 84.000 *stūpa* précieux pour l'avantage et la prospérité des créatures ». A ce moment, le Bhagavat récita cette *gāthā* :

« Voici qu'après ma fin viendra le roi Açoka. Son renom s'étendra au loin. Il ornera mes reliques ; il en emplira le Jambudvīpa et les hommes et les *deva* leur porteront des offrandes. Pour avoir donné un peu de terre, telle sera sa haute récompense. »

Le Buddha, ayant récité cette *gāthā* donna la poignée de terre à Ānanda pour qu'il en recouvrit l'endroit où le Tathāgata devait passer (3). A cette occasion, il prononça ces paroles : « O Ānanda ! . . . » (4).

(1) Entre ces deux vers, le *Divyāv.* en insère un autre qui manque dans notre texte mais se retrouve à la même place dans A. W. K.

(2) *Divyāv.* : *caturbhāgacakravartin*.

(3) Dans A. W. K. Ānanda mélange un peu de fiente de vache à la poignée de sable donnée par Jaya, puis jette le tout sur le passage du Buddha.

(4) Il semble que le récit soit ici interrompu. Au lieu de la phrase : A cette occasion . . . « O Ānanda ! . . . », A. W. K. ne donne que les deux caractères 乃至 qui marquent parfois une coupure dans le texte. C'est ce que nous notons en intercalant ici plusieurs points.

Le fils du roi *P'in-p'o-so-lo* 頻婆娑羅 (Vimbasāra) (1) se nommait *A-chö-che* 阿闍世 (Ajataśatru). Le fils d'Ajātaśatru se nommait *Yeou-t'o-na-po-t'o-lo* 優陀那跋陀羅 (Udanabhadrā) (2). Le fils d'Udanabhadrā se nommait *Wen-tch'a* 支茶 (Muṇḍa) (3). Le fils de Muṇḍa se nommait Corbeau-oreille 鳥耳 (Kākakarnī) (4). Le fils de Kākakarnī se nommait *So-p'o-lo* 莎破羅 (Saphala) (5). Le fils de Saphala se nommait *Tou-lo-kouei-tche* 兜羅貴之 (Tulakuci) (6). Le fils de Tulakuci se nommait *So-ho-man-tch'a-lo* 莎呵蔓茶羅 (Sahamaṇḍala) (7). Le fils de Sahamaṇḍala se nommait *Po-sseu-ni* 波斯匿 (Prasenajit). Le fils de Prasenajit se nommait *Nan-t'o* 難陀 (Nanda). Le fils de Nanda se nommait *P'in-t'eou-so-lo* 頻頭莎羅 (Vindusāra) et régna dans la ville de Pāṭaliputra. Le fils de Vindusāra se nommait *Siu-che-mo* 宿尸魔 (Susīma) (8).

Or dans le royaume de Campāla 瞻婆羅, il y avait un brahmane auquel naquit un joyau de fille. Un devin prédit qu'elle serait certainement l'épouse d'un roi, qu'elle serait la favorite d'un roi et mettrait au monde deux joyaux de fils, que l'un d'eux serait un roi saint qui fait tourner la roue (*Cakravartin*) maître de l'un des quatre continents, et que l'autre sortirait du monde et obtiendrait la dignité d'Arhat. En entendant cela, le brahmane fut extrêmement joyeux. Il

(1) *Divyāv.* : Bimbisāra.

(2) *Divyāv.* : Udayibhadra.

(3) Il faut lire ici *Wen-tch'a* (Cf. *Divyāv.* : Muṇḍa). Le car. *t'ou* 茶 que donne le texte chinois est fautif.

(4) *Divyāv.* : Kākavarṇī.

(5) *Divyāv.* : Sahali.

(6) *Divyāv.* : Tulakuci.

(7) *Divyāv.* : Mahāmaṇḍala. Ici encore il convient de lire *tch'a* 茶 au lieu de *t'ou* 茶.

(8) Au lieu de cette longue liste de rois, A. W. K. se borne à dire : Dans la ville de Pāṭaliputra, il y eut un roi nommé *Tchan-na-lo-kie-to* 旃那羅笈多 (Candragupta). Or ce roi eut un fils nommé Vindusāra. — Le nom de Candragupta est omis dans le *Divyāv.*, comme dans A. W. Tch.

l'orna de nombreux bijoux et de colliers et il la donna pour épouse au roi Vindusāra. Le roi l'accepta et la fit entrer dans les appartements intérieurs. Dans le palais, les reines furent toutes jalouses, et elles pensèrent : « Le roi l'aimera certainement et il nous dédaignera toutes. Apprenons-lui un métier vil pour que le roi la déteste. » Alors on lui apprit à bien démêler et à tailler la barbe et les cheveux. Attendant que le roi fût endormi, on lui fit couper la barbe du roi. Le roi s'éveilla et dit : « Il faut me couper la barbe. » Elle répondit que c'était fait. Alors le roi se regarda dans un miroir, et voyant que la barbe était coupée, il dit : « Quel vœu voudrais-tu voir réalisé ? » Elle répondit : « Oh ! je désire m'unir au roi. » Le roi dit : « Je suis un *kṣatriya* ; tu es de basse condition ; comment pourrions-nous nous unir ? » La jeune fille répondit au roi : « Je ne suis pas de basse condition ; je suis la fille d'un brahmane. Ce brahmane m'a donné au roi pour que je sois son épouse. Les concubines, par jalousie m'ont appris un métier vil. » Le roi lui dit alors : « Désormais, tu ne feras plus ce métier. » Alors il fit d'elle sa première femme. Ils s'aimèrent et se livrèrent au plaisir, et elle mit au monde un fils. La mère dit : « Mon chagrin est dissipé. » C'est pourquoi on appela l'enfant Aṣoka. Aṣoka signifie : sans chagrin. Elle eut encore un autre fils qu'on appela : Chagrin terminé 盡憂 (Vitaṣoka).

2^b Aṣoka avait les membres rudes au toucher. Son père ne l'aimait pas. Vindusāra eut encore de ses femmes de nombreux fils. Il rassembla des devins pour tirer l'horoscope de ses fils. Il y avait un devin nommé *Pin-ling-k'ia-p'o-so* 賓陵伽婆蹉 (Pilingavatsa) (1). Le roi dit à ce devin : « Recherche lequel d'entre mes fils sera roi. » Le

(1) *Divyāv.* Pīṅgala Vatsājīva. A. W. K. transcrit ce nom : *Pin-k'ia-lo-po-so* 賓伽羅跋娑 c'est-à-dire Pīṅgalavatsa. Dans le *Divyāv.*, le roi réunit ses fils au jardin du Maṇḍapa d'or. D'après A. W. K. la réunion eut lieu dans le « Palais d'Or ».

devin répondit : « O roi ! conduis tes fils au Parc de la terre d'or et là je les examinerai. » Le roi donna l'ordre à ses fils de se rendre au Parc de la terre d'or. La mère d'Açoka lui fit cette recommandation : « Voici que le roi va examiner ses fils dans le Parc de la terre d'or. Il faut que tu y ailles aussi. » Açoka dit : « Le roi ne m'aime pas. A quoi bon aller là-bas ? » La mère répliqua : « Il faut pourtant que tu y ailles. » Açoka dit : « Quand je serai parti, qu'on m'apporte à manger. » Alors il prit congé et s'en alla. Etant sorti de la ville de Pataliputra, il vit Rādhagupta 羅提掘多, le fils du premier ministre. Rādhagupta lui demanda : « Où allez-vous ? » Açoka répondit : « Le roi réunit ses fils au Parc de la terre d'or. Je veux maintenant y aller. » Alors (Rādhagupta) qui était monté sur un vieil éléphant, dit à Açoka : « Montez sur cet éléphant. » Açoka monta donc sur l'éléphant et se dirigea vers le Parc de la terre d'or. Alors, arrivé dans le Parc, il descendit de son éléphant. Il s'assit par terre à côté des autres princes. Les princes mangeaient tous des mets de toute sorte. Açoka mangea du riz cuit contenu dans un vase de terre. Il y mélangeait du lait fermenté, et se désaltérait avec de l'eau. Le roi dit au devin : « Maître ! je vous prie d'examiner mes fils. Après ma mort, lequel d'entre eux sera roi ? » Le devin pensa : « C'est certainement Açoka qui sera roi. Si je réponds qu'il sera roi, le roi, qui ne l'aime pas, ne manquera pas de me mettre à mort. » Alors il répondit au roi : « Je ne parviens pas à dire son nom, mais je puis décrire son aspect. Le destin veut que celui qui se sert des meilleures choses, soit roi. » Parmi les fils du roi, chacun se croyait désigné, l'un parce qu'il montait la meilleure monture, l'autre parce qu'il était assis sur le meilleur siège, l'autre parce qu'il mangeait la meilleure nourriture, l'autre parce qu'il se servait du meilleur vase, l'autre parce qu'il buvait le meilleur breuvage. Açoka pensa : « Je dois être roi parce que l'éléphant est la meilleure monture, la terre est le

meilleur siège, le riz est le meilleur aliment, un pot de terre est le meilleur vase, le lait fermenté est le meilleur assaisonnement, l'eau est le meilleur breuvage. Pour ces raisons, je dois être roi. » Le devin ayant rendu l'oracle, le roi renvoya ses fils dans la ville. Le devin dit à la mère d'Açoka : « Açoka sera certainement roi. » La mère dit au devin : « Gardez-vous bien de le redire, et cachez-vous dans un lieu éloigné comme pour protéger votre vie. Attendez qu'Açoka ait succédé au trône, et vous pourrez alors sortir de votre asile. »

Comme la ville de Takṣaṣilā 得叉尸羅 s'était soulevée et était en rébellion, le roi Vindusāra envoya Açoka soumettre ce royaume. Il ne lui donna que les quatre corps de troupes et lui refusa des armes. Açoka ayant reçu les ordres du roi, sortit aussitôt de la ville de Paṭaliputra. Les gens de sa suite lui dirent : « Nous n'avons pas d'armes. Comment pourrions-nous lutter avec les rebelles ? » Açoka dit : « Je dois être roi en vertu de mes mérites. Les armes dont nous avons besoin nous viendront d'elles-mêmes. » A ces mots, les génies de la terre entr'ouvrirent le sol et lui donnèrent des armes. Alors il s'avança, entouré des quatre corps de troupes, et il arriva au royaume de Takṣaṣilā. Les habitants du royaume apprenant la venue d'Açoka se soumirent d'eux-mêmes. Ils ornèrent l'enceinte de la ville et le fossé et aplanirent les routes. Portant tous, en signe de soumission, des vases pleins d'objets et recouverts de fleurs, ce qu'on appelle des vases de bonne augure, ils vinrent à sa rencontre à la distance d'un demi *yojana* et lui dirent : « Nous ne nous sommes pas révoltés contre le roi ; nous ne nous sommes pas non plus révoltés contre le fils du roi. Nous ne nous sommes soulevés que contre les mauvais ministres qui sont auprès du roi. » Ils suivirent Açoka en lui faisant des offrandes et en manifestant leur vénération et ils entrèrent dans la ville. Les habitants s'étant soumis, il retourna dans son pays.

Le roi chargea encore Açoka de punir le royaume de *K'ia-cha* 佉沙 (Khaça) (1). Les habitants de ce royaume vinrent à sa rencontre et se soumirent de la même façon que ci-dessus. Les ayant soumis, Açoka retourna dans son pays. Il y eut deux athlètes 力士 (*malla*) qui vinrent se mettre au service d'Açoka. Alors Açoka leur donna en fief des villes. En ce temps-là les *deva* et les génies protégèrent le territoire du royaume. Les *deva* et les génies firent entendre cette proclamation : « Gardez-vous de vous révolter, car Açoka doit être un roi saint qui fait tourner la roue, maître de l'un des quatre continents. Il agrandira progressivement ses conquêtes, et tout ce qui est entre les quatre mers lui sera soumis. »

Le frère aîné d'Açoka nommé Susīma venait d'entrer dans la ville de Pāṭaliputra. D'autre part, le premier ministre allait sortir de la ville. Ils se rencontrèrent en chemin. Le premier ministre était chauve. Susīma, par plaisanterie, frappa de la main la tête du ministre (2). Le ministre pensa : « Ce prince n'a pas encore succédé au trône et déjà il use de son pouvoir pour me frapper à la tête. S'il succède au trône, il me tranchera sans doute la tête avec un sabre. » Alors il raconta aux cinq cents ministres la faute de Susīma et leur dit : « Il n'est pas digne d'être roi. Un devin a prédit qu'Açoka sera un roi saint qui fait tourner la roue, maître de l'un des quatre continents. Nous, les dignitaires, devons tous ensemble le créer roi. » Par la suite, le royaume de Takṣaṣilā se souleva de nouveau sous l'influence de mauvais conseillers.

(1) L'édition du *Divyāv.* porte Svaça. BURNOUF a proposé de corriger le texte et de lire Khaça (*Introd.* p. 362, note 2). Les transcriptions chinoises confirment l'hypothèse de BURNOUF. En effet, la leçon de A. W. Teh. est *K'ia-cha*, et celle de A. W. K. est *K'ia-che* 佉師. Sur l'emplacement du Royaume de Khaça, cf. WATTERS, *On Yuan Chwang.*, II, p. 291.

(2) BURNOUF et l'éditeur du *Divyāv.* ont traité comme un nom propre le *khalātaka* (Mss. *Khallātaka*) qui signifie « chauve ».

Alors le roi chargea Susīma d'aller châtier ce royaume. Arrivé là-bas, Susīma ne réussit pas à soumettre les habitants. Le roi Vindusara apprenant qu'il ne pouvait soumettre ce royaume, tomba malade et ordonna aux ministres de rappeler Susīma pour en faire son héritier; et il donna l'ordre à Açoka d'aller châtier les rebelles. Alors les 3^e ministres usèrent d'un stratagème en faveur d'Açoka. Ils teignirent en jaune le corps de ce dernier et, après avoir rempli sa cuvette d'eau rougie avec du suc de laque *lo-tch'a* 羅叉 (*lākṣā*), ils la laissèrent exposée aux regards. Ils déclarèrent mensongèrement qu'Açoka souffrait de crachements de sang et qu'il n'était pas capable de partir en expédition. En ce temps-là, la maladie du roi Vindusara s'aggrava; il n'avait plus qu'un reste de vie. Les ministres ayant paré Açoka dirent au roi : « Nous vous prions de créer roi Açoka pour diriger les affaires du Royaume. Nous le déposerons après le retour de Susīma. » Açoka pensa : « Si réellement je dois être roi en vertu de mes mérites, que les *deva* m'attachent le bandeau royal sur la tête. » A ces mots, les *deva* répondant à son appel, lui attachèrent le bandeau. Voyant qu'Açoka était ceint du bandeau royal, le roi entra dans une violente colère. Son sang bouillonnant lui jaillit du visage et il mourut. Açoka fut créé roi, et il fit de Radhagupta son premier ministre. Susīma ayant appris la mort du roi son père et l'avènement d'Açoka entra en fureur et revint à Pāṭaliputra. Açoka ayant appris le retour de Susīma, se tint sur ses gardes; il plaça un athlète à la première porte; à la seconde porte, il plaça un second athlète; à la troisième porte, il plaça un troisième athlète, ainsi que Radhagupta. Açoka se tint en personne à la porte orientale et y fit dresser un éléphant blanc mécanique sur lequel on façonna une image d'Açoka. Tout autour, sur les quatre faces, on creusa un grand fossé où l'on fit du feu qu'on recouvrit d'herbes et de fumier. Susīma s'étant dirigé vers la troisième porte, Radhagupta lui dit : « Maintenant Açoka se tient à la porte orientale;

entrez par cette porte-là. Si vous réussissez à entrer, je serai votre serviteur. Si vous ne pouvez pas maîtriser Açoka, vous ne pourrez pas entrer par cette porte-ci. » Là-dessus, Susīma se rendit à la porte orientale. Il fonça droit sur l'éléphant afin de saisir Açoka. Sans y prendre garde, il tomba dans le brasier et y périt. Or Susīma avait un géant nommé Sage-bravoure 賢勇 (1). Avec les myriades de soldats qu'il commandait, il embrassa la Loi du Buddha. Il sortit du monde et obtint la Voie d'Arhat.

Comme les ministres méprisaient Açoka, celui-ci forma en secret le dessein de les châtier. Il dit alors aux ministres de couper les arbres fruitiers et les arbres à fleurs et d'en faire des clôtures pour les arbres épineux. Les ministres dirent : « Jusqu'à présent, nous avons entendu parler d'enclore les vergers avec des arbres épineux mais non d'enclore les arbres à épines avec des arbres fruitiers. » Et ainsi l'ordre fut donné trois fois de suite sans que les ministres obstinés obéissent. Alors le roi courroucé fit mettre à mort ces cinq cents ministres.

Par la suite, au printemps, le roi, entouré de ses reines se rendit dans un parc. Il y avait un arbre nommé açoka 阿恕伽, dont les fleurs étaient très agréables. Açoka aimait cet arbre à cause de la similitude de son nom avec le sien. Açoka avait les membres rudes au toucher. Parce qu'il avait les membres rudes au toucher, les concubines ne ressentaient pour lui ni amour ni respect et ne se plaisaient pas dans son intimité. En attendant qu'il fût éveillé elles allèrent se promener dans le parc. Elles virent l'arbre açoka; alors elles en arrachèrent les fleurs et les branches. Le roi à son réveil vit l'arbre saccagé; il interrogea ceux qui l'entouraient : « Qui a saccagé cet arbre? » Ils répondirent : « Les reines l'ont saccagé. » Le roi entra dans une violente colère; il fit saisir ses

(1) *Divyāv.* : Bhadrāyudha. Dans A. W. K. ce nom est transcrit : Po-t'o-lo-yeou-t'o 跋陀羅由他 (Bhadrāyudha).

cinq cents concubines; on les disposa autour de l'arbre et elles furent brûlées vives. Les habitants de tout le royaume le proclamèrent cruel et on l'appela : « le cruel Açoka » (Caṇḍaçoka).

Alors Radhagupta dit au roi : « Il ne convient pas à un roi de faire lui-même les exécutions capitales. Il faut que vous choisissiez maintenant un homme cruel pour qu'il exécute les criminels. » Le roi approuva ces paroles. Alors il chargea un envoyé de chercher un homme cruel. Aux frontières du Royaume, au pied des montagnes habitait un tisserand. Il engendra et éleva un fils nommé *K'i-li* 耆梨 (Giri[ka] (1). Celui-ci était très cruel. Il injuriait son père et injuriait sa mère. Avec la main il tendait des filets; avec le pied il posait des pièges. Il enduisait de poison des herbes et des feuilles, et les animaux qui les touchaient mouraient tous. Les habitants l'avaient tous proclamé très cruel et dans tout le pays on l'appelait « le cruel Girika » (Caṇḍagirika). L'envoyé du roi se rendit auprès de Girika et lui dit : « Peux-tu être le bourreau du roi Açoka ? » Girika répondit : « S'il fallait châtier les méchants dans le monde entier, j'y parviendrais encore; à plus forte raison le pourrai-je pour le compte du seul Açoka. » L'envoyé ayant entendu ces paroles, les rapporta entièrement au roi. Le roi fit alors appeler Girika. Celui-ci, apprenant que l'envoyé revenait le chercher, prit congé de ses parents. Et comme ceux-ci ne consentaient pas (à le laisser partir), il les tua. L'envoyé demanda à Girika pourquoi il avait tardé à venir. Girika répondit : « Mon père et ma mère refusaient leur consentement. Je les ai tués. Voilà pourquoi j'ai tardé à venir. » Là-dessus il suivit l'envoyé, vit le roi et lui dit : « Construisez-moi une prison; faites-la extrêmement sévère, mais qu'elle soit d'aspect agréable. » Quand

(1) Girika est le nom de ce personnage dans le *Divyāv.* A. W. K. transcrit le même nom : *K'i-li-ko* 耆利柯 (Girika) et l'explique au moyen du caractère 山 « montagne ».

la prison fut achevée, il l'appela : « la prison agréable » et il dit au roi : « Si quelqu'un y entre, autorisez-moi à ne plus le laisser sortir. » Alors le roi consentit.

Or Caṇḍagirika se rendit au monastère de Kukkuṭa-rāma. Il y avait alors dans ce monastère un bhikṣu qui récitait le Balapaṇḍitasūtra 惡嬰愚經 (1), où il est dit : « Ceux qui aiment le bouillon de la marmite seront broyés avec un pilon. Ceux qui aiment ce qu'on pile dans le mortier seront cuits dans une marmite. Ceux qui sont dans l'enfer avalent de grosses boules de fer et on leur verse dans la bouche du cuivre fondu. » Ayant entendu ces paroles, Girika se dit en lui-même : « Dans ma prison, il faudra également que je fasse ainsi. »

Or il y avait un chef de famille qui, avec sa femme, alla sur la mer pour chercher des matières précieuses. En mer, ils engendrèrent un fils auquel ils donnèrent le 3^b nom de Samudra (2). Au bout de douze ans, ce chef de famille quitta la mer. Et il arriva que cinq cents brigands le dépouillèrent de ses biens et le mirent à mort. Par la suite, son fils Samudra sortit du monde et étudia la Voie. En parcourant le pays pour mendier sa nourriture, il parvint à la ville de Pāṭaliputra. Ne connaissant pas la ville, il entra dans la « prison agréable » et prononça ces

(1) L'original sanskrit portait certainement : Bālapaṇḍita-sūtra. Mais au lieu de comprendre : le sūtra de l'insensé (bāla) et du sage (paṇḍita), le traducteur chinois a lu : le sūtra du cruel (2) jeune homme (bāla) et du sot (apaṇḍita). D'après A. W. K. (p. 31^b, col. 6), le bhikṣu récitait un passage du sūtra des cinq messagers divins 五天使 ou Devadūta sūtra. Dans le Majjhima Nikāya, ce texte est à la suite du Balapaṇḍita auquel il fait pendant. La collection chinoise du Tchong A-han les sépare, fait du 五夫使 le 64^e sūtra et du Bālapaṇḍita le 199^e. — Du 64^e, plusieurs traduct. à part, Nanjio 722 (Tōk. XII, 8, 4); Nanjio 561 (Tōk. XII, 8, 14); Nanjio 560 (Tōk. XII, 8, 15); Nanjio 543, 32, 4 (Tōk. XII, 2, 17). — Du 199^e, une trad. à part Nanjio 575 (Tōk. XII, 8, 79).

(2) Samudra est le nom de ce personnage dans le *Divyāv.* A. W. K. et A. W. Tch. traduisent ce nom au moyen du caractère 海, « la mer, l'océan ».

paroles : « A l'extérieur, son aspect est aimable ; au dedans, elle ressemble à l'enfer. » Alors il voulut sortir, mais Girika ne le lui permit pas. Il dit au bhikṣu : « Maintenant que tu es ici, c'est pour subir la peine capitale ; il ne faut plus songer à sortir. » A ces mots, le bhikṣu se mit à sangloter. Girika lui demanda : « Pourquoi sangloter comme un enfant ? » Le bhikṣu dit : « Ce n'est pas par crainte de la mort que je pleure ainsi ; c'est par crainte de perdre le bénéfice de mes bonnes actions ; car je viens de sortir du monde et je n'ai pas encore attesté la Loi de la Voie. Un corps d'homme est difficile à acquérir ; la Loi du Buddha est difficile à rencontrer. Voilà pourquoi je pleure. » Girika dit : « Autrefois le roi m'a autorisé à ne plus laisser sortir et à mettre à mort quiconque entre dans cette enceinte. » Le bhikṣu dit : « Laisse-moi vivre sept jours. Après quoi, si tu veux me tuer j'y consentirai. » Girika le lui accorda. Or le roi Açoka surprit une femme des appartements intérieurs en conversation avec un jeune prince dont elle était amoureuse. Alors il entra en fureur et les jeta dans la « prison agréable ». Girika les broya aussitôt en leur frappant la tête avec un pilon, de sorte que les globes des yeux jaillirent. A cette vue, le bhikṣu fut saisi d'horreur et il se dit en lui-même : « Ah ! le grand Compatissant a eu bien raison de dire que la forme (*rūpa*) n'a ni solidité ni consistance, de même qu'un amas d'écume. Elle se corrompt vite et ne nous laisse pas de répit. Où est-elle maintenant cette beauté du corps ? Ce beau visage, cette peau mince sont entièrement détruits. Etrange ! C'est dans la transmigration que se plaisent les naïfs et les insensés. Ce n'est pas là la Loi sainte ; j'ai pu le discerner dans ce séjour ; je ne sombrerai point dans l'océan de l'Etre. » Là-dessus le bhikṣu passa la nuit entière dans la contemplation. Il brisa tous ses liens, de sorte qu'il put réaliser le fruit de Crotapanna 須陀洹. Et ainsi de suite dans son effort vers la perfection, . . . il atteignit la Voie d'Arhat. Les sept jours étant écoulés, Girika lui

dit : « Les sept jours sont passés; le huitième jour va luire; il faut subir le châtiment. » Le bhikṣu répondit : « Ma nuit est passée; mon soleil s'est levé; l'heure du suprême avantage est venue; fais-moi mourir si tu veux. » Girika demanda : « Qu'entends-tu par là : ma nuit est passée; mon soleil s'est levé; l'heure du suprême avantage est venue? Explique-moi ces paroles. » Le bhikṣu répondit : « J'étais dans la nuit ténébreuse de l'ignorance; ces rebelles qui sont les liens (*saṃyojana*) 結使 je les ai complètement détruits à jamais. Voilà ce que signifie : ma nuit est passée. Mon âme vidée par la sagesse (*prajñā*) 智慧 voit clairement les trois mondes. Voilà ce que signifie : mon soleil s'est levé. Ce que le Buddha a fait, voici que je l'ai entièrement réalisé. C'est ce que signifie : l'heure du suprême avantage est venue. Puisses-tu vivre longtemps; et châtie-moi comme tu veux ». Girika par cruauté, tourmentait les innocents. Comme il ne croyait pas à la vie future, sa colère redoubla. Alors il disposa une grande cuve dans laquelle il mit de l'eau. Il l'emplit de graisse, de sang, de moëlle, d'excréments, d'urine, d'ordures. Alors il jeta le bhikṣu dedans. Au dessous, on alluma un grand feu. Le bois et les herbes brûlèrent presque entièrement sans pouvoir produire de chaleur. Là-dessus, Girika se mit en colère contre ceux qui allumaient le feu et les frappa avec un bâton. De sa propre main, il ralluma le feu. Le combustible se consuma entièrement mais sans chauffer davantage. En outre, il mit le feu à des pièces de charpente, du *t'ou-sou* 塗蘇 (1) et des étoffes de laine en abondance et il les fit brûler entièrement, mais l'eau resta froide comme auparavant. Il se demanda avec étonnement quelle en était la cause et regarda dans la cuve.

(1) L'expression *t'ou-sou* est embarrassante. Elle est citée dans le *P'ei wen yun fou* et semble être équivalente à 屠蘇 qui désigne une certaine disposition d'appartement. Il faut peut-être entendre que Girika brûle les lattes des toits et les tapis des chambres.

Il vit ce bhikṣu assis les jambes croisées, sur une fleur de lotus aux mille pétales. Alors Girika fut très effrayé de ce qu'il voyait. Il alla donc prévenir le roi. Le roi alla voir et, pour entrer, fit démolir la muraille. Tous les habitants suivirent le roi et ils contemplèrent ce bhikṣu par milliers, par koṭi et par myriades. A ce moment, voyant qu'il s'était rassemblé une foule innombrable qui devait être convertie, le bhikṣu sortit de la cuve ayant ses habits immaculés. Dans toute la foule immense il n'y eut personne qui ne le vît. Il bondit dans l'espace et fit des transformations de toute sorte. Avec la moitié supérieure de son corps il produisait de l'eau; avec la moitié inférieure de son corps il produisait du feu. Il ressemblait à une grande montagne éclatante au milieu de l'espace. Le roi l'ayant vu ressentit une impression extraordinaire. Il leva les yeux, et ayant contemplé respectueusement, les mains jointes, il prononça ces paroles : « Voici que ce bhikṣu tout comme nous est pourvu d'un corps d'homme, mais son prestige et sa vertu sont extraordinaires et surhumains. Il a bondi dans l'espace et manifeste une grande puissance surnaturelle. Maintenant, je n'ai pas encore compris, mais j'aspire à la bonne prédication. Puissé-je connaître les choses saintes que tu as en partage. Selon mes forces et mes capacités, je m'y appliquerai. » A ce moment le bhikṣu reconnut que le roi Açoka était un grand *dānapati* 檀越, qu'il aurait certainement le pouvoir de distribuer les reliques du Buddha pour l'avantage des *deva* et des hommes. (Le bhikṣu parla ainsi :) « Or le Buddha a dit : Je suis le Grand Compatissant, celui qui tranche les liens. Ceux qui sont selon la Loi les fils du Buddha, dans les trois catégories d'existence, obtiennent d'être délivrés. Ils sont domptés par celui qui s'est dompté; ils sont calmés par celui qui est dans la quiétude; ils sont délivrés par celui qui a la délivrance. Grand roi! sachez que le Buddha a prédit également que dans l'avenir, cent ans après son *nirvāṇa*, vous régneriez dans la ville de Pāṭaliputra sous le nom d'Açoka et seriez

un roi saint qui fait tourner la roue, maître souverain de l'un des quatre Continents, que vous seriez un roi de la Loi correcte, que vous distribueriez les reliques et élèveriez quatre-vingt quatre mille *stūpa* précieux. O roi! voici qu'au contraire vous avez bâti l'enceinte d'une grande prison qui ressemble à l'enfer; vous avez arraché la vie à des centaines de mille créatures. Grand roi! il vous faut maintenant donner à toutes les créatures la sécurité. Il vous faut aussi réaliser pleinement les intentions du ^{4^a} Buddha : il faut parmi les hommes et chez Çakradevendra 帝釋 donner la sécurité (*abhaya*) et faire naître la compassion, distribuer les reliques et répandre les vrais secours. » Le roi, entendant ces paroles, dans la Loi du Buddha eut la foi et comprit profondément. Joignant les mains, il vénéra le fils de Celui qui a les dix forces (*Daçabala*) et prononça ces mots : « Mes actions antérieures sont très coupables. Ecoute ma confession. Maintenant je prends refuge dans le Buddha; je prends refuge dans la Loi triomphante prêchée par le Tathagata. Il faut que je commence une carrière de mérite et que j'orne la vaste terre. » A ce moment le bhikṣu sortit par la voie des airs. Le roi voulut aussi sortir. Caṇḍa-Girika dit au roi : « Jadis il a été convenu avec moi que quiconque entrerait dans cette prison ne pourrait plus en sortir. » Le roi dit : « Tu veux me mettre à mort! » Il répondit : « Je veux vous mettre à mort. » Le roi dit : « Lequel de nous deux est entré le premier? » Il répondit au roi : « C'est moi qui suis entré le premier. » Le roi dit : « Puisque tu es entré le premier, il faut que tu subisses d'abord le châtiment. » Alors le roi chargea des gens de saisir Girika et de le mener dans la salle des tortures (salle de la glu des Hou, Hou-kiao 胡膠)(1) afin de le brûler vif. Il détruisit la « prison agréable » et donna la sécurité aux créatures.

(1) Dans A. W. K. (p. 32^a, col. 18) la salle des tortures est appelée *lo-k'o* 落可(屋) *lākṣā-grha* « maison de laque ».

Alors il se rendit à la ville de Rajagrha 王舍 et prit les quatre litres (*cheng*) 升 de reliques ensevelies par le roi Ajātaśatru 阿闍世. Et en ce lieu il construisit un grand *stūpa*. Et de même pour les autres reliques ensevelies, la deuxième, la troisième, etc . . . jusqu'à la septième; il les prit toutes. Ensuite il se rendit au village de Rāma 羅摩 séjour du roi-dragon Sagara 海, dans l'intention de prendre les reliques. Alors le roi-dragon se manifesta et invita le roi à entrer dans son palais. Le roi descendit donc de bateau et entra dans le palais du roi-dragon. Le dragon dit au roi : « Je désire garder ces reliques. Laissez-moi leur faire des offrandes et ne me les retirez pas. » Le roi voyant que le roi-dragon vénérât (les reliques) et leur présentait des offrandes deux fois plus importantes qu'on ne le fait chez les hommes, les laissa et s'abstint de les emporter (1). Revenu dans son palais, le roi fit faire 84.000 cassettes précieuses. Il les orna d'or, d'argent et de *lieou-li* 琉璃 (*vaidūrya*). Dans chaque cassette précieuse, il enferma une relique. Il fit faire en outre 84.000 cruches précieuses,

(1) Cf. *Foë kouë ki* — trad. RÉMUSAT, p. 227. — Voici le récit correspondant dans A. W. K. : XXIV 10 p. 32^a, col. 18. « Le roi ayant formé le dessein de construire en grand des *stūpa* du Buddha, prépara les quatre corps d'armée et se rendit auprès du *stūpa* nommé Droṇa 頭樓那, élevé par le roi Ajātaśatru. » Arrivé là, il fit démolir le *stūpa* par ses gens et prit les reliques du Buddha. Et de même successivement jusqu'au 7^{ème} *stūpa*, il prit toutes les reliques. Puis il se rendit au village nommé Rāma 羅摩. Dans ce village se trouvait un *stūpa* qui avait été élevé avant tous les autres. Le roi voulut aussi le détruire pour prendre les reliques. Or il y eut un roi-dragon qui fit entrer Açoka dans son palais de dragon et dit au roi : « C'est à ce *stūpa* que j'apporte mes offrandes; que le roi le laisse debout. » Le roi y consentit et le roi-dragon conduisit Açoka au village de Rāma. Alors le roi se dit en lui-même : « Ce *stūpa* est le premier de tous; c'est pourquoi le roi-dragon redouble de zèle pour le garder. Je n'obtiendrai pas les reliques de ce *stūpa*. » Ayant fait cette réflexion, il retourna dans son royaume.

84.000 couvercles précieux et 84.000 bandelettes de soie de diverses couleurs pour les envelopper. Il remit chaque relique à un *yakṣa* pour que sur toute l'étendue du Jambudvīpa, dans chaque pays habité par un *koṭi* de personnes, on construisit un *stūpa*. Là-dessus ces esprits emportèrent toutes les reliques et partirent dans les quatre directions pour construire des *stūpa*. Un *yakṣa* qui avait reçu une relique parvint au royaume de Takṣaṣila et voulut faire un *stūpa* (*feou-t'ou*) 浮圖 (1). Les habitants du royaume dirent : « La population de notre royaume compte en tout trente-six *koṭi* de personnes. Il faut maintenant nous donner trente-six cassettes. » Alors le *yakṣa* et les esprits revinrent exposer au roi ce qui précède. Le roi se dit en lui-même : « Les hommes sont très nombreux. Si l'on procède ainsi, les reliques ne suffiront pas pour tout le Jambudvīpa. Il faut trouver un moyen de cesser la distribution. » Alors il chargea le *yakṣa* de retourner dire aux gens : « On va supprimer dans votre royaume trente-cinq *koṭi* de personnes. Il n'en restera qu'un *koṭi* à qui nous donnerons une relique. » Les habitants de ce royaume dirent : « Nous préférons nous passer des trente-six cassettes. Une seule nous donnera satisfaction. Ne nous mettez pas à mort. » Alors on fit comme ils le désiraient et on ne leur donna qu'une seule cassette. Là-dessus le roi dit : « Dans les lieux habités par plus d'un *koṭi* de personnes, ne donnez pas de relique (pour le surplus). Dans les lieux habités par moins d'un *koṭi* de personnes, n'en donnez pas non plus (2). » Ayant prononcé ces paroles,

(1) Il n'est pas douteux que *feou-t'ou* désigne ici un *stūpa*. D'autre part, ces deux caractères sont la transcription du mot : Buddha. Cf. ROSENBERG, *Vocabulary*, p. 292. Il se peut que *feou-t'ou*, entré dans l'usage avec le sens de *stūpa*, soit une abréviation d'un ancien *feou-t'ou-t'a* — — 塔 c. à. d. *stūpa* du Buddha. Cp. 佛塔 « *stūpa* du Buddha » (A. W. K. p. 32^b, col. 4).

(2) Voici le passage correspondant dans A. W. K. :

(Le roi) dit : « Il y a trois sortes de royaumes : les petits, les moyens et les grands. Si un royaume verse un *koṭi* d'onces d'or (le

il se rendit au monastère de Kukkuṭa-ārama. Arrivé en présence du *sthavira* Yaças, il joignit les mains et dit : « Je désire maintenant construire dans le Jambudvīpa 84.000 *stūpa* précieux ». Le *sthavira* répondit : « C'est bien ! C'est bien ! Si vous voulez, ô roi, pouvoir construire en même temps (tous) les *stūpa*, lorsque viendra le temps pour Votre Majesté de construire les *stūpa*, je cacherai le soleil avec la main. Que l'ordre soit donné sur toute l'étendue du royaume pour qu'au moment où je cacherai le soleil avec la main, tous se mettent à dresser les *stūpa* ». Plus tard, il cacha le soleil avec la main. Dans le Jambudvīpa on construisit en même temps (tous) les *stūpa*. Quand ils furent entièrement construits, la population entière donna au roi le nom de « Aṣoka de la Loi correcte ». Il put répandre dans le monde la paix et la prospérité. Sur le territoire du royaume, il érigea des *stūpa* et des temples. Le bien put prospérer. Son nom de « Cruel » disparut et le monde entier l'appela « le roi de la Loi correcte ».

texte chinois porte ici « mille fois dix mille »), il faut y ériger un *stūpa* royal ». Alors le royaume de Takṣaṣilā versa trente-six *koṭi* d'onces d'or. Les habitants de ce royaume dirent au roi Aṣoka : « O roi, il faut nous donner trente-six boîtes ». Le roi, entendant cela, fit cette réflexion : « Je veux que partout on élève en grand des *stūpa* du Buddha. Convient-il que ce royaume en amasse un si grand nombre ? » Alors le roi usa d'un procédé habile. Il dit à ces gens : « On va maintenant vous confisquer trente-cinq *koṭi* d'onces d'or ». Et il ajouta : Désormais, qu'un royaume ait beaucoup de *stūpa* ou qu'il en ait peu, j'ordonne qu'en aucun cas on ne m'offre de l'or (pour en obtenir un plus grand nombre).

Chapitre deuxième (1).

Avadāna du roi Açoka (2).

Quand le roi Açoka eut achevé la construction des *stūpa*, il fut transporté de joie. Entouré de la multitude de ses ministres, il se rendit au monastère de Kukkuṭa-ārama, se présenta devant le *sthavira* et lui demanda : « Dans ce Jambudvīpa, de nombreuses personnes ont-elles été ainsi que moi l'objet d'une prédiction du Buddha? » Alors le *sthavira* Ye-chō 夜舍 (Yaças) répondit au roi : « D'autres ainsi que Votre Majesté, ont fait l'objet d'une prédiction du Buddha. Jadis quand le Buddha se trouvait au royaume de *Ou-tch'ang* 烏長 (Uḍḍiyāna) (3), il soumit le dragon *A-po-po* 阿波波 (4). Dans le royaume de *Ki-pin* 罽賓 (Cachemire) il convertit le maître *Fan-tche* 梵志 (5). Dans le royaume de *K'ien-t'o-wei* 乾陀衛 (Gandhara), il convertit le *tchen-t'o-lo* 真陀羅 (*caṇḍala*). Dans le royaume

(1) Dans nos éditions de A.W.Tch. la division en chapitres est souvent arbitraire. Il arrive qu'un récit soit coupé brusquement à la fin d'un chapitre et se poursuive au chapitre suivant. Pour faciliter la lecture et les recherches, il a paru préférable de distinguer dans l'ouvrage autant de chapitres qu'il y a d'*avadāna* principaux. La numérotation des chapitres dans ma traduction n'a donc rien de commun avec celle des éditions chinoises et coréenne.

(2) A. W. K. p. 32^b—38^b. *Divyāv.* XXVII, p. 384—405. BURNOURF, *Introduction*, p. 376—403.

(3) Sur l'équivalence *Ou-tch'ang* = Uḍḍiyāna, cf. SYLVAIN LÉVI, *Le catalogue géographique des Yakṣa dans la Mahāmāyūrī*, p. 89.

(4) Cette transcription est certainement fautive. Cp. *Divyāv.* : Apalāla; A. W. K. : *A-po-lo-lo* 阿波羅羅.

(5) *Fan-tche* est le plus souvent la traduction du mot « brahmane ».

de Gandhāra, il soumit le bœuf et le dragon (1). Là-dessus, il se rendit encore dans le royaume de *Mo-t'ou-lo* 未突羅 (Mathurā) et dit à Ānanda : « Dans cent ans, à Mathurā, il y aura un chef de famille nommé *Kiue-to* 掘多 (Gupta). Son fils aura nom *Yeou-po-kiue-to* 優波掘多 (Upagupta). Bien qu'il n'ait pas les signes extérieurs, il fera des conversions comme le Buddha. Il pourra, sans entrer dans l'extase, connaître à la distance d'un *yeou-siun* 由旬 (*yojana*) les pensées (2) des êtres vivants. Pour enseigner les règles du *dhyāna*, il sera le premier de tous. Par des conversions de toute sorte, il fera œuvre de Buddha. » Et le Buddha dit encore à Ānanda : « Vois-tu maintenant ce bois de couleur verte ? » (Il dit) qu'il le voyait. Le Buddha Bhagavat ajouta : « Il se nomme le mont *Yeou-lieou-man-tch'a* 優留慢茶 (Urumaṇḍa) (3). (Ce sera) l'emplacement de l'*a-lan-jo* 阿蘭若 (*araṇya*) de *Na-lo-po-li* 那羅拔利 (Nāṭabhaṭi[kā]). Pour les bâtiments et pour l'aménagement, ce sera le premier lieu de tous. On y pourra pratiquer l'extase. » Ce sont (deux) prédictions faites par le Buddha (comme celle qui te concerne).

Le roi ayant entendu ces paroles dit au *sthavira* : « Ce Vénérable pur est-il déjà né ? » (Yaças) répondit : « Il est né, et par la destruction des liens, il a obtenu la Voie d'Arhat. Il réside, entouré d'une multitude de

(1) A. W. K. : « Il y avait le roi-dragon nommé Apalāla. Il y avait en outre le maître-potier, ainsi que le *tchan-t'o-lo* 旃陀羅 (*caṇḍāla*) et le roi-dragon. » Le *Divyāv.* et *Tsa-a-han* mentionnent en outre, entre le *caṇḍāla* et le dragon, la *gopālī* représentée dans A. W. Tch. par le mot « bœuf » qui traduit uniquement la première syllabe du mot. Sur ces conversions successives, cf. *Le Nord-Ouest de l'Inde*, p. 508—515 et p. 558.

(2) Je lis 想 au lieu de 相.

(3) A. W. K. : *Yeou-leou-man-t'o* 優樓漫陀. Ailleurs la même montagne est appelée Grande crème 大醍醐 (Urumaṇḍa), cf. A. W. K. p. 52^b. Le *Divyāv.* a tantôt Rurumaṇḍa et tantôt Urumaṇḍa. Nous adoptons par la suite cette dernière forme qui est la plus connue.

18.000 Arhat, sur le mont Urumuṇḍa, dans l'*aranya* Natabhaṭika. Il a réalisé la sagesse absolue et la pureté suprême. En faveur des sages, des saints et de toute sorte d'êtres vivants, il ouvre par sa prédication les portes de la Loi. Les *deva*, les dragons, les *yakṣa*, les hommes et les êtres qui ne sont pas humains, tous obtiennent par lui d'entrer dans la citadelle de la Délivrance. » Le roi dit à ses ministres : « Equipez vite les soldats des chars ainsi que les fantassins et les troupes qui vont à cheval et à éléphant. Je veux aller maintenant sur le mont Urumuṇḍa pour contempler la multitude des Vénérables qui ont la Délivrance et le Vénérable Upagupta qui a obtenu l'arrêt des courants. » Les conseillers dirent au roi : « Ce royaume-là est étroit et nos soldats sont très nombreux. Il suffit d'envoyer un messenger appeler Upagupta et il viendra. » Le roi répondit alors : « Il me faut aller le voir. Pour quelle raison ? Parce que moi qui n'ai point encore obtenu la pensée de diamant (*vajra*) (1), je ne saurais humilier cet homme qui est semblable au Buddha. » Alors il envoya un messenger dire au Vénérable Upagupta : « Voici que je désire, ô Vénérable, aller vous visiter et vous interroger. » Le Vénérable, à ces mots, se dit en lui-même : « Si je laisse le roi venir dans ce royaume dont le territoire est étroit, il y aura une foule de malheureux. Il faut que je me rende (chez le roi). » Le Vénérable ayant alors rassemblé des barques fit un grand radeau large de douze *yojana*, et ayant monté sur ce radeau avec les 18.000 Arhat, il se rendit à la ville de Pāṭaliputra. On avertit le roi que le Vénérable [Upa]gupta arrivait en personne pour l'avantage et l'utilité du roi et qu'il avait la Grande Prospérité pour pilote de sa grande

(1) Les autres recensions n'ont rien de pareil. Un peu plus loin, dans A. W. K. (p. 33^a col. 10), il est dit que l'esprit d'Upagupta est « fait de diamant ». Dans le *Divyāv.*, c'est le corps d'Upagupta qui est *vajramayam*.

barque (1). A cette nouvelle, le roi tout joyeux détacha son collier valant cent mille onces d'or et le donna en récompense à celui qui l'avertissait.

Il ordonna à ceux de sa suite de proclamer à son de tambour l'édit suivant : « Que ceux qui désirent obtenir de grandes richesses et renaître parmi les *deva*. et qui veulent être délivrés et voir le Tathagata, viennent ensemble faire offrande à Upagupta. » Et il récita la *gāthā* suivante :

« Que tous les êtres qui désirent voir le plus Vénérable d'entre les bipèdes, le Grand Compatissant, le Héros, celui qui s'est éveillé sans maître et dont l'enseignement, pareil à celui du Buddha, éclaire les trois mondes, qu'ils se rassemblent tous ici et aillent à sa rencontre. »

Le roi ayant récité cette *gāthā*, fit orner la ville et nettoyer les rues. Accompagné de la foule de ses ministres et de tous les habitants, marchant au son des instruments et à travers toute sorte de parfums, il sortit de la ville de Kusumapura 花氏 (Pataliputra) et s'étant avancé à une distance d'un demi *yojana*, il vit venir le Vénérable entouré de dix-huit mille Arhat groupés en forme de demi-lune. Le roi descendit alors de son éléphant. Ayant posé un pied sur la barque et l'autre pied sur le sol, il accueillit le Vénérable Upagupta. Le roi se prosterna humblement. Des cinq parties de son corps il toucha la terre. Ayant baisé (2) les pieds du Vénérable, il se leva, et le regard tourné respectueusement vers le visage du Vénérable, les mains jointes, il dit : « Maintenant, j'ai soumis

(1) Cette phrase obscure paraît due à une interprétation erronée de l'original sanskrit. Au passage correspondant du *Divyāv.*, Upagupta est appelé *śāsanakarmadhāraḥ* « qui a pour pilote (de sa barque) la Loi ». A. W. K. : « La Loi du Buddha est semblable à une barque. O roi, c'est en faisant le bien qu'on peut traverser directement la mer des trois mondes et atteindre à la rive du Non-être. »

(2) Le mot 鳥 est pris au sens de « baiser », conformément au *Divyāv.* A. W. K. : « de la langue, il lécha les deux pieds ».

et détruit tous les rebelles; j'ai conquis le Jambudvīpa : villes, montagnes, mers, richesses, tout l'univers. Il n'est pas une de mes heures de joie (passées) qui vaille l'heure présente où je vous vois de mes yeux, ô Vénérable! Pour quelle raison? C'est que maintenant, vous voir, ô Vénérable, c'est voir le Buddha. » Pénétré de foi et de respect envers les Trois Joyaux, il récita les *gāthā* suivantes :

« Bien que le Buddha soit entré dans le *nirvāṇa*, vous remplissez son office, vous vivez, ô Vénérable. Le soleil de la Sapience s'est couché; ô Vénérable, vous perpétuez la grande lumière. Maintenant, donnez moi je vous prie votre enseignement, j'y conformerai ma conduite. »

Alors le Vénérable caressa de la main droite le sommet de la tête du roi, et répondit en prononçant les *gāthā* suivantes :

« Soyez prudent et craignez; gardez-vous de vous relâcher! La dignité royale et les richesses sont difficiles à conserver. Chacun doit prendre refuge dans le *nirvāṇa*. En ce monde, nul ne demeure constamment. Les Trois Joyaux sont difficiles à rencontrer; les ayant rencontrés honorez-les toujours et sans cesse. (1)

« Sachez, grand roi, que le Buddha vous a transmis la Loi exacte et me l'a transmise aussi à moi. Nous devons ensemble la protéger et la maintenir fermement ». Le roi prononça encore ces *gāthā* :

« Ce dont le Buddha m'avait chargé, je l'ai fait. (J'ai érigé, toute sorte de *stūpa* et de temples semblables aux forêts des montagnes (2). J'y ai placé libéralement des oriflammes, des banderolles et des parasols précieux. Je les ai tous ornés de nombreux bijoux. Afin de parer et

(1) Les vers 3 et 4 ne se retrouvent ni dans le *Divyāv.*, ni dans A.W.K., tandis que les vers 1, 5, 6, sont communs aux *Divyāv.*, A.W.K. et A. W. Tch.

(2) *Divyāv.* : *giriṣṇṇakalpa* « semblables aux sommets des montagnes ». Le traducteur de A.W.Tch. a peut-être compris que les *stūpa* étaient aussi nombreux que les arbres des forêts. La métaphore manque à A. W. K.

5^a de purifier au plus haut point la vaste terre, j'ai distribué les reliques dans le Jambudvīpa. Mon propre corps, femmes, enfants, trésors, palais et demeures, mon peuple et toute la vaste terre, je les donnerai pour honorer le Buddha, la Loi, et le *Samgha* des *bhikṣu*.»

La Vénérable le loua en disant : « C'est bien, c'est bien, grand roi ! Il convient d'agir ainsi. Au prix de son corps, de sa vie et de ses biens (1), il convient d'affermir la Loi. Par la suite on n'a point de regret et l'on renaît chez les dieux. » Après que ces paroles furent prononcées, le roi pria le Vénérable d'entrer dans le palais, prépara pour lui un lit de repos et, soutenant le Vénérable, le fit asseoir sur ce siège. Son corps était doux comme le *tou-lo-mien* 兜羅綿 (2). Le roi, joignant les mains, dit au Vénérable : « Votre vénérable corps est doux comme le *tou-lo-mien*, mais moi, qui ai peu de mérite, mon corps est grossier, âpre au toucher. » Le Vénérable répondit : « Jadis, quand j'ai fait des offrandes, j'ai toujours donné des objets purs et incomparables. Je ne me suis jamais servi de terre pour faire une offrande. » Le roi dit : « Jadis, étant petit, simple et ignorant, j'ai rencontré le Buddha Bhagavat dont le champ de mérite est sans égal, et je lui ai donné de la terre. Telle est à présent ma rétribution. » Le Vénérable dit, montrant un visage affable :

(1) A. W. K. est ici d'accord avec A. W. Tch. Le *Divyāv.* paraît aberrant, mais il ne donne aucun sens acceptable, comme il ressort de la traduction de BURNOUR : « Celui qui emploie son corps au profit de ce qui est réellement essentiel, et qui se sert des objets matériels pour soutenir sa vie (?), ne se lamentera pas quand son temps sera venu, et il ira dans la demeure désirée des dieux. » Le texte du *Divyāv.* doit donc être corrigé : *ye sāram upajivanti kāyād bhogaṃ ca jīvāt.* « Celui qui emploie son corps, ses biens, sa vie, au profit de ce qui est réellement essentiel. . . »

(2) Sur l'expression *tou-lo-mien* qui désigne une fine étoffe de coton (skr. *tūla*), cf. *Tchou-fan-tche* trad. HIRTH-ROCKHILL, p. 219. La présence de ce terme dans A. W. Tch. prouve qu'il est beaucoup plus ancien en chinois que ne le pensaient HIRTH et ROCKHILL.

«Celui dont le champ de mérite est incomparable peut faire en sorte que, pour un don de terre, la rétribution soit noble et précieuse.» Le roi en entendant ces paroles ressentit une joie qu'il n'avait jamais éprouvée. Il ordonna aux ministres : «Parce que j'ai donné de la terre j'ai obtenu d'être un roi qui fait tourner la roue. Pour cette raison, il faut d'un cœur zélé, faire des offrandes aux Trois Joyaux.» Le roi dit au Vénérable : «Dans les régions parcourues par le Buddha, aux lieux où il a passé et où il a séjourné, je veux partout élever des *stūpa*. Pour quelle raison? Afin qu'à l'avenir les êtres vivants aient la foi et le respect.» Le Vénérable le loua en ces termes : «C'est bien, c'est bien! Grand roi! Il faut maintenant que j'aie vous indiquer tous ces lieux.» Le roi fit toute sorte d'offrandes au Vénérable Upagupta : fleurs odorantes, colliers, parfums mêlés, onguents. Il rassembla les quatre corps de troupes et se rendit en cortège avec (Upagupta) au jardin de *Lin-meou-ni* 林牟尼 (1). Le Vénérable élevant la main l'indiqua au roi en disant : «Voici le lieu où est né le Buddha.» Le *stūpa* qu'on y a élevé est le premier de tous. C'est ici que le Buddha dont la vue est excellente, fit sept pas le jour même de sa naissance. Il contempla de toutes parts les quatre régions et, levant la main, s'écria : «Voici ma dernière existence, ma dernière réincarnation.» Le roi, ayant entendu ces paroles, toucha le sol avec les cinq parties de son corps; il se prosterna respectueusement et joignant les mains, il pleura. Puis il récita ces *gāthā* :

«Ils s'étaient acquis des mérites supérieurs et d'heureux avantages, ceux qui ont pu voir le Muni Bhagavat, qui en outre ont vu le Buddha au lieu de sa naissance, et qui ont pu entendre les paroles qu'il a dites. Moi qui n'ai pas de mérites supérieurs, je n'ai pas pu voir le

(1) Il s'agit certainement du bois de Lumbinī comme l'attestent le *Divyāv.* et A. W. K. *Lin-meou-ni* suppose un original *Lummunī = *Lummini.

Bhagavat; je n'ai pu le voir nouveau-né ni entendre ce qu'il a dit ».

Ensuite le Vénérable Upagupta indiqua au roi le lieu où *Mo-ye* 摩耶 (Mayā) saisissant une branche d'arbre mit au monde le Bodhisattva. Le Vénérable, élevant la main, dit à l'esprit de l'arbre *an-lo* 菴羅 (*āmra*): « Vous qui avez vu le Buddha, il vous faut maintenant manifester votre corps et le montrer au roi pour que, le roi vous ayant vu, sa foi en soit augmentée. » Alors l'esprit de l'arbre manifesta son corps. Le Vénérable [Upa]gupta dit au roi : « Cet esprit de l'arbre a vu le Buddha au moment de sa naissance. » Alors le roi joignit les mains et, tourné vers l'esprit de l'arbre, il prononça cette *gāthā* :

« L'avez-vous vu l'Orné, au moment de sa naissance, lui dont le corps était marqué des signes et des sous-signes. Avez-vous vu ses yeux longs et larges, ses yeux semblables au sépale de la fleur de lotus? L'avez-vous entendu parler d'une voix douce, ce roi des bœufs? »

Alors l'esprit de l'arbre répondit en prononçant cette *gāthā* :

« Je l'ai vu, lui qui avait la couleur de l'or, lui le plus noble des bipèdes. Levant le pied, il fit sept pas. J'ai entendu la voix du Bhagavat. »

Le roi demanda encore : « Au moment de la naissance de l'Orné, que se passa-t-il? » L'esprit de l'arbre répondit : « C'est ce que la parole ne peut traduire; c'est ce que les mots ne peuvent exprimer! Je vais maintenant en parler brièvement. » Alors il prononça cette *gāthā* :

^{5b} « Son corps émettait une clarté de la couleur de l'or; les hommes et les *deva* se réjouissaient à sa vue: la vaste terre ainsi que les montagnes trembla (jusqu'aux rives de) l'océan, semblable à un bateau sur les flots de la mer. »

Le roi déposa en ce lieu cent mille onces d'or, et ayant élevé un *stupa*, il partit. Le Vénérable conduisit ensuite le roi à la ville de *Kia-p'i-lo* 迦毗羅 (Kapila [vastu]). Ayant levé la main droite, il dit : « Voici le

lieu où l'on apporta le Bodhisattva pour le montrer au roi Bouillie-pure (Çuddhodana). » Puis il montra le lieu où l'on sacrifiait aux dieux des *Çākya*. Alors on fit entrer le Bodhisattva pour sacrifier à ces dieux, mais les statues des dieux de bois et de boue vinrent toutes le vénérer, s'incliner et se prosterner devant lui. Le roi *Chou-t'eu-t'an* 怨頭檀 (Çuddhodana), pour cette raison, l'appela Dieu parmi les dieux (1).

Puis il montra le lieu où l'on manda les maîtres-devins pour examiner la physionomie du Bodhisattva, le lieu où le r̥ṣi *A-sseu-t'o* 阿斯陀 (Asita) examina la physionomie du Bodhisattva, (et vit) qu'il serait certainement un Buddha. Ensuite il montra au roi le lieu où *Po-cho-po-t'i* 波闍波提 (Prajapati) éleva le Bodhisattva. Et il montra le lieu où le Bodhisattva apprit à écrire, le lieu où le Bodhisattva montait à éléphant, le lieu où il apprit à monter à cheval, le lieu où il apprit à monter sur un char, le lieu où il apprit à tirer de l'arc, le lieu où le Bodhisattva se reposait, le lieu où le Bodhisattva se livrait au plaisir avec ses soixante mille femmes, le lieu où le Bodhisattva fut dégoûté (du monde) par le spectacle de la vieillesse, de la maladie, de la mort et de la naissance. [Puis il alla (avec le roi) dans la forêt] (2).

Ensuite il conduisit le roi à l'arbre *Jambu* et, élevant la main, il le lui montra en disant : C'est ici que le Bodhisattva s'assit à l'ombre, et que par la réflexion, se détachant du désir, de la méchanceté et du péché, il eut l'intuition, entra dans la contemplation, renonça à la naissance, fut satisfait et joyeux et parvint au premier degré du *dhyāna*. L'arbre détournant son ombre, celle-ci ne

(1) *Divyāv.* : Devātideva; A. W. K. : « dieu des dieux ».

(2) Dans la version chinoise, le membre de phrase entre crochets se trouve après les mots « s'assit à l'ombre ». C'est probablement une interversion due à l'erreur d'un scribe. J'ai rétabli l'ordre logique conformément au texte du *Divyāv.*

s'écarta point du (Bodhisattva). Alors le roi (Çuddhodana) touchant la terre avec les cinq parties de son corps, se prosterna devant le Bodhisattva.

Il montra aussi la porte de la ville et dit au roi : « C'est par ici que le Bodhisattva entouré de cent mille *deva* sortit de Kapila[vastu]. » Il lui montra encore le lieu où le Bodhisattva remit son cheval et son collier à Chaṇḍaka et le congédia. Puis il montra le lieu où le Bodhisattva entra seul dans le bois. Puis il montra le lieu où le Bodhisattva ayant coupé sa chevelure avec un couteau la jeta en l'air et où Çakradevendra la reçut respectueusement. Puis il montra le lieu où le Bodhisattva, en échange de son vêtement précieux, reçut d'un chasseur un *kia-cha* 袈裟 (*kāṣāya*). Puis il montra l'endroit où le roi Vimbasara invita le Bodhisattva en lui offrant la moitié de son royaume. Puis il monta le lieu où le Bodhisattva rencontra *A-lan Kia-lo* 阿蘭加羅 (*Āraḍa Kalāma*) et *Yu-t'eou Lan* 鬱頭藍 (Udra[ka] Rāma) (1). Puis il montra le lieu où le Bodhisattva pratiqua les austérités pendant six ans. Et il récita cette *gāthā* :

« Pendant six ans le Bodhisattva se livra aux austérités, se couchant sur la cendre et sur des épines. Ayant reconnu que c'était mal se conduire et que ce n'était pas la voie véritable, il renonça à l'ascétisme et pratiqua la vraie Loi. »

Il montra encore le lieu où le Bodhisattva reçut de *Nan-t'o-po* 難陀跋 (*Nandaba[lā]*) et de *Nan-t'o* 難陀 (*Nandā*) une bouillie de riz au lait aux cent saveurs (2). Puis il montra le lieu où le Bodhisattva s'avança vers l'arbre de Bodhi. Dans ces lieux que le Vénérable lui indiquait, le roi éleva partout des *stūpa*.

(1) *Divyāv.* Āraḍa et Udraka; A.W.K. a omis le premier nom et transcrit le second : *Yu-t'eou Lan-fou* 鬱頭藍弗 (Udra[ka] Ramaputra).

(2) *Divyāv.* : « une offrande de miel et de lait qui se multiplia en dix offrandes ». A.W.K. : « reçut seize fois une bouillie de riz au lait ».

Le Vénérable lui montra en outre le lieu où le roi-dragon *Kia-lo* 迦羅 (Kala) (1) loua le Bodhisattva. Là-dessus, le roi se prosterna aux pieds du Vénérable, puis joignant les mains, il dit : « Je désire maintenant questionner le roi-dragon Kala sur les circonstances dans lesquelles il a vu le Buddha. » Alors le Vénérable dit au roi-dragon : « Vite apparais ! Vite apparais ! Le roi veut t'interroger sur ce qui s'est passé lorsque tu as vu le Buddha. » Alors le roi-dragon apparut, et s'étant approché du Vénérable, il joignit les mains et dit : « O Révérend ! qu'ordonnez-vous ? » Le Vénérable dit au roi : « Celui-ci est le roi-dragon Kala qui récita une *gāthā* à la louange du Buddha. » Alors le roi joignit les mains et prononça cette *gāthā* :

« Vous l'avez vu le Bhagavat sans supérieur, dont le teint resplendissait comme l'or et dont le visage ressemblait à la pleine lune. Exposez-moi pour une faible part (les qualités) de Celui qui a les dix forces (Daṣabala) et quelle était sa splendeur lorsqu'il s'avança vers l'arbre de Bodhi. »

Le roi-dragon répondit : « Pour ce qui est de sa splendeur, aucune parole ne peut l'exprimer. Maintenant je vais en parler brièvement. Et il prononça cette *gāthā* :

Quand les pieds du Buddha touchaient le sol, les montagnes et les fleuves de la vaste terre bondissaient très haut, et de six manières la terre tremblait. L'éclat du corps du Tathagata éclipsait celui de la lune et du soleil, éclairait les dix régions et profitait à tous. »

Ayant élevé un *stūpa* en ce lieu, le roi s'éloigna. Alors avec le Vénérable il s'avança vers l'arbre de Bodhi. Le Vénérable élevant la main, le montra au roi et dit : « C'est ici que le Bodhisattva prenant la Compassion pour alliée, mit en déroute les forces de Māra et devint *Anuttara-saṃyaksambuddha*. » Alors en ce lieu le roi éleva un *stupa*. Il y

(1) *Divyāv.* : Kālīka ; A. W. K. *Kia-li* 迦梨 (Kālī[ka]).

fit une offrande de cent mille onces d'or. « C'est ici que les quatre *deva* Rois des *deva* 天王 天 offrirent au Buddha quatre *pātra* 鉢. Le Tathāgata les reçut et les frappant de la main, il les transforma en un seul *pātra*. » (1) Puis il montra le lieu où les cinq cents marchands donnèrent à manger (au Buddha). Il montra encore le lieu où le Bodhisattva se rendit chez la femme de Bénarès. Puis il montra le lieu où un brahmane loua le Buddha. Le roi dans tous ces lieux éleva des *stūpa*. Puis le Vénérable conduisit le roi dans le bois du Vieux R̥ṣi, et élevant la main droite, il dit : « C'est ici que le Tathagata fit tourner la roue de la Loi. » Le roi en ce lieu éleva un *stupa* et donna cent mille onces d'or. (Le Vénérable) montra en outre le lieu où le Tathagata sauva mille brahmanes. Il montra encore le lieu où le roi Vimbasara entendit la

6^a Loi et put voir les Vérités, celui où 84.000 Rois des *deva* éloignant l'impureté et écartant la souillure obtinrent dans sa pureté l'œil de la Loi, et aussi le lieu où d'innombrables brahmanes et maîtres de maison obtinrent (le fruit) de Çrotāpanna. Et il montra aussi le lieu où Çakradevendra fut converti. Et il montra le lieu où le Tathagata fit des transformations surnaturelles. Et il montra le lieu où le Tathagata redescendit après être monté au ciel des *Tao-li* 忉利 (*Tṛayastrimṣa*) pour prêcher la Loi à sa mère. Dans tous les lieux indiqués précédemment, le roi éleva des *stūpa* précieux. Le Vénérable conduisit encore le roi à la ville de *Kiu-che-na* 拘尸那 (*Kuṣinagara*). Élevant la main, il dit : « C'est ici que le Tathagata entra dans le *nirvāṇa* après avoir achevé les conversions qu'il avait à faire. » Le roi en entendant ces paroles fut accablé de chagrin et s'évanouit. Avec de l'eau

(1) A. W. K. : « C'est ici que le Buddha reçut des quatre Rois des *deva* 天王 quatre *pātra* et qu'il les réunit en un seul *pātra*. » *Diriyā*. : « *bhagavān caturṇāṃ mahārājānāṃ sakaṣāḥ catvāri ṣaḍlamayāni pātrāṇi grahāyaikam pātram adhimuktam* (cor. *adhiyuktam*).

on lui aspergea le visage, en sorte qu'il reprit connaissance. Il offrit cent mille onces d'or et éleva un *stūpa* en cet endroit. Alors, joignant les mains, il se prosterna respectueusement aux pieds du Vénérable. Il dit encore : « Je veux maintenant honorer les *stūpa* des grands disciples Auditeurs du Buddha. » Le Vénérable le loua en disant : « C'est bien ! C'est bien ! O roi, vous êtes capable d'éprouver ces profonds sentiments de foi et de respect. » Alors il conduisit le roi dans le bois de *Tche-t'o* 祇陀 (Jetavana), et élevant la main, il lui dit : « Grand roi ! Ceci est le *stūpa* de *Chö-li-fou* 舍利弗 (Çāriputra). Il faut que vous fassiez une offrande. » Le roi demanda : « Quels furent ses mérites ? » Le Vénérable répondit : « Il fut le premier des grands chefs de la Loi du Bhagavat. Il fut capable de faire tourner la roue de la Loi. Le Tathāgata a déclaré : « Il est le premier de ceux qui possèdent la sagesse. La sagesse de la totalité des êtres vivants, en exceptant le Tathāgata, n'égale pas la seizième partie (de sa sagesse.) » On ne peut en parler qu'en abrégé. Qui pourrait exposer complètement le trésor de sa sagesse ? » A ces mots, le roi se réjouit et il offrit cent mille onces d'or à ce *stūpa*. Alors ayant adoré Çāriputra il prononça cette *gāthā* :

« Il était affranchi des liens de l'existence ; sa renommée emplit le monde ; parmi ceux qui ont la sagesse il est le premier de tous. »

Puis le Vénérable montra au roi le *stūpa* de *Mou-kien-lien* 目犍連 (Maudgalyāyana) et dit au roi d'y déposer une offrande. Le roi demanda encore : « Quels furent ses mérites ? » Le Vénérable répondit : « Le Tathāgata a déclaré qu'il était le premier de ceux qui ont des pouvoirs surnaturels 神足 (*rddhipāda*). De son pied droit, il put ébranler le palais de Çakradevendra. En outre il put soumettre les deux rois-dragons *Nan-t'o* 難陀 (Nanda) et *Po-nan-t'o* 跋難陀 (Upananda). Je le dis en abrégé. On ne peut par des paroles atteindre l'autre rive de (cet océan qu'est) son mérite. Le roi offrit à ce *stūpa* cent

mille onces d'or. Le roi joignit alors les mains et prononça cette *gāthā* :

« J'adore le célèbre (Maudgalyāyana), le premier de ceux qui ont des pouvoirs surnaturels. Il s'est affranchi de la naissance, de la vieillesse (1), du chagrin et de la douleur. »

Ensuite il montra au roi le *stūpa* de *Kīa-ye* 迦葉 (*Kācyapa*). Ayant élevé la main, il dit : « Ceci est le *stūpa* de Mahakācyapa. Il faut également faire ici une offrande. » Le roi demanda : « Quels furent ses mérites ? » Le Vénérable répondit : « Il eut peu de désirs et sut se contenter de peu. Il fut le premier de ceux qui pratiquent les *t'eou-t'o* 頭陀 (*dhūta*) (2). Le Tathagata partagea avec lui son siège et l'y fit asseoir. Le Buddha se dépouilla de son vêtement et le donna à Kācyapa. Il eut pitié des misérables et des affligés ; il protégea et maintint la Loi du Buddha. Maintenant je vous en parle en abrégé. Qui pourrait exprimer entièrement le mérite de ses austérités ? » Le roi offrit cent mille onces d'or au *stūpa* de Kācyapa. Alors joignant les mains il prononça cette *gāthā* :

« Assis dans les cavernes des montagnes, évitant les querelles, étranger à toute colère, il pratiquait constamment le *dhyāna* et l'extase. Il avait peu de désirs et savait se contenter de peu. Son mérite était incomparable. Maintenant je l'honore (en inclinant) la tête. De tout cœur je me prosterne devant lui. »

Puis il montra au roi le *stūpa* de *P'o-kiu-lo* 婆駒羅 (*Vakkula*) (3) et lui conseilla de faire une offrande. Le roi dit : « Quels furent ses mérites ? » Le Vénérable répondit : « Le Tathagata l'a désigné comme le premier de ceux qui sont exempts d'infirmités et qui ont peu de désirs.

(1) A. W. K. et les trois éditions chinoises de A. W. Tch. ont ici « la mort » tandis que le *Divyāv.* et l'édition coréenne de A. W. Tch. ont « la vieillesse ».

(2) « A. W. K. « la pratique pénible des *t'eou-t'o* 頭陀 (*dhuta*) ». *Divyāv.* : « *dhūtagaṇavādinām* ».

(3) *Divyāv.* : *Vakkula*. A. W. K. : *Po-kiu-lo* 薄拘羅.

Il n'enseigna jamais aux hommes une *gāthā* de quatre *pāda* (1). » Alors le roi fit déposer par ses gens une pièce d'or sur ce *stūpa*. Les conseillers dirent au roi : C'est également le *stūpa* d'un respectable Arhat. Pourquoi n'offrir qu'une seule pièce ? » Le roi répondit : « Parce qu'il s'est sauvé lui-même et n'a pas pu sauver les autres hommes (2). Voilà pourquoi je ne lui donne qu'une seule pièce. » Le génie du *stūpa* refusa et rendit (la pièce) au roi. Les conseillers dirent encore : « Il a vraiment peu de désirs. Il n'a même pas pris une pièce ! »

Alors le Vénérable montra encore au roi le *stūpa* de *A-nan* 阿難 (*Ānanda*) et il dit au roi de faire une offrande. Le roi dit : « Quels furent ses mérites ? » Il répondit : « Le Tathagata l'a désigné comme le premier de ceux qui maintiennent en totalité (la Loi). Il a retenu la Loi du Buddha. La force de sa pensée, sa sagesse et l'étendue de son savoir (3) étaient comparables à l'océan. Ses paroles étaient belles et merveilleuses ; il était honoré par les hommes et par les dieux. Il était capable de connaître les intentions du Buddha. Il était parfaitement bon et plein de mérites. Il était la cassette renfermant la multitude des *dharmas*. » Le roi, ayant entendu ces paroles, fut au comble de la joie. Il offrit à ce *stūpa* un *koṭi* d'onces d'or. Les grands dignitaires lui demandèrent : « Pourquoi, de toutes les offrandes, faites vous ici la plus riche ? » Le roi dit : « C'est parce qu'il a maintenu en totalité le corps de la Loi. Ce qui a permis à la Loi de briller jusqu'à ce jour

(1) A. W. K. : « Il ne dit jamais aux hommes un ou deux *pāda* de la Loi. » Il faut interpréter de la même façon la phrase correspondante du *Divyāv. : apī ca na tena kasyacid dvipadikā* (sic) *gāthā* *ṇvāṇā*. BURNOURF avait compris : « mais le Sthavira n'ajouta pas pour ce sage la stance formée de deux *Pādas*. »

(2) On voit déjà poindre ici la doctrine du Grand Véhicule. Il ne suffit pas de faire son salut, il importe en outre de sauver les autres hommes.

(3) Littéralement : la qualité « d'avoir beaucoup entendu ».

sans s'éteindre, c'est la puissance d'Ānanda. Aussi vrai que le pas d'un bœuf ne peut contenir l'eau de l'océan, la mer de la sagesse du Buddha, Ānanda put la contenir (1). C'est pourquoi, de toutes les offrandes, je fais ici la plus importante. » Quand le roi eut achevé de faire des offrandes aux *stūpa* des grands disciples Auditeurs, il se réjouit, honora les pieds du Vénérable, et joignant les mains, prononça respectueusement les *gāthā* suivantes :

« En faisant cent mille offrandes, j'ai obtenu d'être un homme. Maintenant que je le suis, ce n'est pas en vain que j'ai reçu ce corps. J'ai rencontré un excellent champ de mérite ; j'ai complètement réalisé ce qui est pour l'homme le Fruit. Au moyen de richesses dangereuses et fragiles j'ai accompli et affermi la Loi. Les *stūpa* que j'ai érigés ornent le Jambudvīpa comme le nuage blanc orne l'espace. J'ai rencontré la Loi du Buddha qui est parfaitement pure (2). » Ayant récité ces *gāthā*, il se prosterna et se retira (3).

Bien que le roi Aśoka eût donné cent mille pièces d'or à chacun (des quatre *stūpa*) : le *stūpa* du lieu où naquit le Buddha, le *stūpa* de l'arbre de Bodhi, le *stupa*

(1) L'éloge est atténué dans le *Divyāv.* : « De même que pour avoir de l'eau de l'Océan, personne ne va chercher dans le pas d'une vache ; ainsi c'est après avoir reconnu son naturel et sa condition que le souverain maître a consacré ce Sthavira comme le dépositaire des Sūtra. »

A. W. K. va jusqu'à contredire A. W. Tch. : « De même que l'eau du pas d'un bœuf n'égale pas l'Océan, l'eau de la sagesse d'Ānanda n'égale pas la mer de la sagesse du Buddha. »

Il semble que la comparaison de la sagesse d'Ānanda avec celle du Buddha parut de bonne heure excessive à ceux qui révisaient le texte des *avadāna*. Pour la comparaison avec la trace d'un bœuf, cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes*, I, XIV.

(2) Il n'est pas question de « nuage blanc » dans les stances correspondantes de A. W. K.

(3) Ici commence dans l'A. W. K. un nouvel *avadāna* qui a pour titre : « Offrandes à l'arbre de Bodhi. »

(du lieu) où il fit tourner la roue de la Loi et le *stūpa* du *nirvāṇa*, c'est le *stūpa* de l'arbre de Bodhi qu'il vénérât davantage. Pour quelle raison ? Parce qu'en cet endroit le Buddha devint le Parfaitement Éveillé. Par la suite, les bijoux précieux qu'il acquérait, (le roi) les offrait constamment au *stūpa* de (l'arbre de) Bodhi. La première épouse du roi, *Ti-chō-lo-tch'a* 帝舍羅叉 (*Tiṣyarakṣita*) se dit en elle-même : « Les beaux bijoux que le roi acquiert, il les donne tous à (l'arbre de) Bodhi. Il ne m'en est pas donné. » Alors elle dit au *caṇḍālā* *Mo-teng-k'ia* 摩登伽 (*Mataṅga*) (1) : « Pouvez vous de ma part, lui nuire par envoûtement ? » Il répondit : « Si vous me donnez de l'or, je pourrai le détruire. » Alors elle lui promit des pièces d'or. *Mataṅga* ne révéla pas ses intentions. Il se fit conduire à cet arbre de Bodhi, puis il y attacha un fil ensorcelé et lia l'arbre de Bodhi, se proposant de le tuer par l'effet des incantations. Peu à peu (l'arbre) se dessécha. Les gardiens royaux préposés à l'arbre vinrent avertir le roi : « Voici que l'arbre de Bodhi est sur le point de se dessécher. » Alors ils prononcèrent cette *gāthā* :

« En ce lieu le Tathagata s'est éveillé à la connaissance du monde. Il est parvenu à la Voie de la Bodhi. Il a obtenu l'Omniscience. Voici que cet arbre dépérit. Peu à peu il se dessèche. »

Le roi ayant entendu ces paroles, s'évanouit et tomba sur le sol. Avec de l'eau on lui aspergea le visage et longtemps après, il revint à lui. Il dit en pleurant : « Pour moi, la vue du roi des arbres était comme la vue du Buddha. Si l'arbre de Bodhi périt, je mourrai certainement. » *Tiṣyarakṣita* dit au roi : « Bien que l'arbre de Bodhi meure, je pourrai toujours faire le bonheur du

(1) *Divyāv.* : *Mātaṅgī*. A. W. K. : une femme *tchan-t'o-li* 旃陀利 (*caṇḍālī*). A. W. Tch. : *caṇḍala* *Mātaṅga*. A l'origine de ces leçons toutes différentes, on peut supposer un original : *caṇḍālī* *Mātaṅgī*.

grand roi. » Le roi dit : « L'arbre de Bodhi (le pouvait mais non pas une femme ! C'est là que le Buddha obtint la Voie sans supérieure. » A ces mots, Tiṣṣarakṣitā fut émue de respect et de regret. Elle dit à Mātāṅga : « Pouvez-vous maintenant faire revivre comme auparavant l'arbre de Bodhi ? » Il répondit : « S'il n'est pas encore complètement desséché et qu'il lui reste encore un peu de vie, je pourrai le rétablir dans son premier état. » Alors il dénoua le fil qu'il avait lié en prononçant des incantations. Avec persévérance il l'arrosa de mille vases de lait. Au bout de peu de temps, l'arbre revécut comme autrefois. Les gardiens royaux préposés à l'arbre revinrent dire au roi : « L'arbre revit ; il n'est plus différent de ce qu'il était auparavant. » A ces mots, le roi fut transporté de joie. Il se rendit auprès de l'arbre de Bodhi, contempla l'arbre et dit : « Ce que le roi Vimbasara et les autres n'ont pu faire, maintenant je le ferai de deux façons. De quelles façons ? D'une part, je ferai mille vases précieux que j'emplirai de liquide parfumé pour arroser l'arbre de Bodhi ; d'autre part, je ferai une immense assemblée du *pan-chö-yu-chö* 般遮于瑟 (*pañcavarṣa*). » Alors le roi fit faire mille vases précieux en or, en argent et en *vaiḍūrya* ; il les remplit d'un liquide parfumé et en arrosa l'arbre ; en même temps, il l'orna de nombreuses guirlandes de fleurs, de parfums en poudre et d'onguents. Le roi s'étant baigné et vêtu de vêtements neufs et purs se soumit aux huit observances du jeûne, monta sur une terrasse élevée, et contempla de toutes parts les quatre régions en disant : « O multitude des Auditeurs disciples du Buddha ; vous qui pratiquez les vues exactes et qui par vos racines (de bien) et la méditation détruisez les liens du désir, vous qui méritez d'être honorés par les hommes, les *deva* et les *a-sieou-lo* 阿修羅 (*asura*), veuillez venir me voir par compassion pour moi ; agréez mon invitation.

« Vous tous qui, vous plaisant dans le *dhyāna* et l'extase, êtes parvenus à la sagesse, membres du *saṃgha*

qui avez la Délivrance, vrais Fils incomparables qui avez reçu une (nouvelle) vie dans la Loi du Bien parti (Sugata), par compassion, agréez mon invitation.

« Vous qui demeurez au *Ki-pin* (Cachemire) et qui jour et nuit êtes exempts de crainte; et vous, saints de *Mo-ho-p'o-na* 摩訶婆那 (Mahāvana) et de *Li-yue* 離越 (Revata) (1), daignez aussi par compassion agréer mon invitation.

« Vous qui habitez les lieux escarpés voisins du grand lac *A-neou* 阿耨 (Anava[tapta]) et qui demeurez au bord des fleuves, dans les ravins des montagnes, et dans la grotte de *Chö-li* 舍利 (2), vous qui habitez les monts des Parfums (Gandha[madana]), daignez par compassion agréer mon invitation (3). »

(1) Sur l'emplacement de ces deux localités, cf. SYLVAIN LÉVI, *Catalogue géographique des yakṣa*, p. 55 et suiv. Après Mahāvana, A. W. K. mentionne la Forêt sombre 暗林 (Tāmasavana). C'est le premier lieu visité par le Buddha dans son voyage au Nord-Ouest (*Le Nord-Ouest de l'Inde*... dans *Jour. As.* 1914, 2, p. 508). Le *Divyāv.* nomme successivement Tāmasavana, Mahāvana et Revata. BURNOUF a fondu à tort les deux premiers noms en un seul : « la forêt sombre de Mahāvana. »

(2) A. W. K. : le palais de *Chö-li-cha* 舍利沙; *Divyāv.* : « le palais aérien de Āirīṣaka. » Ce nom fait probablement allusion à la demeure céleste plantée de *śirīṣa* qui est désignée dans plusieurs récits du premier Concile comme le séjour de l'Arhat Gavāmpati. Cf. *supra* p. 28.

(3) Bien que le roi Açoka se tourne vers les quatre points cardinaux, toutes les localités géographiques spécifiées dans ce passage sont situées en fait dans la région du Nord-Ouest. On peut expliquer cette particularité si on admet que le rédacteur du morceau se représentait naturellement les grands monastères de son pays au lieu de se placer par la pensée à Pāṭaliputra, dans le palais d'Açoka. Ceci revient à supposer que le passage en question a été incorporé à la légende d'Açoka pendant la période cachemirienne, par un écrivain qui vivait quelque part dans la région du Nord-Ouest. Le texte sanskrit correspondant (*Divyāv.* p. 199) favorise cette conjecture, car le début de la proclamation d'Açoka, qui ne contient aucune indication géographique, y est en prose, tandis que la suite où sont nommées des localités du Nord-Ouest est entièrement versifiée. Les stances sont même introduites par les mots *api ca*, transition maladroite entre le vieux fonds du récit et les vers interpolés.

Quand le roi eut fait cette invitation, les religieux qui vinrent des quatre régions furent au nombre de 300.000. Cent mille religieux étaient des Arhat; deux cent mille étaient des Grotapanna, des Sakṛdāgāmin, et des Anāgāmin; il y eut jusqu'à des hommes du commun, aux mœurs
 7^a pures; et tous vinrent siéger (1). Seule la place du *sthavira* restait inoccupée, et personne n'osait s'y asseoir. Le roi demanda au *sthavira* (Yaças) : « Pourquoi laisser cette place vide? » (Yaças) répondit : « Il y a un autre *sthavira* qui doit s'asseoir à cette place. » Le roi demanda encore : « Y a-t-il donc un autre *sthavira* plus grand que toi? » *Ye-chö* 夜舍 (Yaças) répondit : « Jadis, il a été déclaré par le Buddha, que le premier de ceux qui font entendre le rugissement du lion (*siṃhanāda*) se nommait *Pin-t'eou-lou* 賓頭盧 (Piṇḍola) *Po-lo-teou-p'o-chö* 跋羅豆婆闍 (Bharadvāja). Il est plus vénérable que moi. » Quand le roi entendit ces paroles, les poils de son vêtement se hérissèrent comme un arbre *kia-t'an* 迦曇 (*kadamba*) (2) en fleurs. Il demanda en outre : « Sont-ils nombreux ceux qui ont pu voir le Tathagata? » Yaças répondit : « Il y a l'Arhat Piṇḍola qui a vu le Buddha lorsqu'il était en ce monde. » Le roi dit : « Est-il possible de voir (cet Arhat)? » (Yaças) répondit : « Certainement, il va venir en présence du roi. » Le roi dit, tout joyeux : « J'aurai obtenu un avantage immense si maintenant, par l'effet de sa compassion pour moi, je puis, le premier, voir Piṇḍola. » Alors, les mains jointes, il attendit, le regard tourné vers le ciel. Il vit Piṇḍola pareil à la demi-lune (3) et semblable

(1) Le récit suivant de l'entrevue de Piṇḍola et d'Açoka a été traduit sur le texte du *Divyāv.* dans le mémoire de SYLVAIN LÉVI et EDOUARD CHAVANNES, *Les Seize Arhat protecteurs de la Loi*, p. 120.

(2) A. W. K. : les poils de son corps se hérissèrent comme la fleur de *ko-t'an-p'o* 柯曇婆 (*kadamba*). A. W. K. seul est conforme au texte du *Divyāv.* Le traducteur de A. W. Tch. a compris qu'il s'agissait des poils du vêtement.

(3) Il ressort clairement du texte du *Divyāv.* que c'est l'escorte de Piṇḍola, qui par sa forme, est semblable à la demi-lune.

au roi des cygnes qui, accompagné de plusieurs milliers de myriades d'Arhat descendit dans l'espace et vint s'asseoir en avant du *sthavira*. Les 300.000 assistants se levèrent tous et lui rendirent hommage. Le roi vit Piṇḍola, dont la tête était blanche et les sourcils épais, et dont le corps présentait les signes et les sous-signes d'un Pratyeka-buddha. Alors il se prosterna devant lui en touchant la terre des cinq parties de son corps. Il baisa les pieds du Vénérable et s'étant levé, il s'agenouilla à la façon des *Hou* 胡. Il prononça cette *gāthā* :

« Bien que le Tathāgata soit entré dans le *nirvāṇa*, vous remplissez son office, vous vivez, ô Vénérable ! Par compassion pour moi daignez me donner votre enseignement, j'y conformerai ma conduite (1). »

Ayant récité cette *gāthā*, le roi demanda au Vénérable : « Avez-vous vu le Tathāgata ? » Il répondit : « Je l'ai vu. Il avait le couleur d'un monceau d'or. Son visage ressemblait à la pleine lune. Les trente-deux signes ornaient son corps. Sa voix (pareille à celle de) Brahma était profonde et merveilleuse. Le Grand Compatissant avait pour demeure une caverne. »

Le roi demanda encore : « En quels lieux l'avez-vous vu ? » Le Vénérable dit : « Quand le Buddha demeurait avec les 500 Arhat, dans les résidences estivales de la ville de Rajagṛha, je m'y trouvais, et je vis prospérer le champ de mérite. Dans le royaume de Āṇāpāṇa, quand il manifesta de grandes transformations surnaturelles pour soumettre les hérétiques, les Buddha splendidement ornés qu'il fit paraître magiquement formaient une suite qui s'élevait jusqu'au ciel des *A-kia-ni-tch'a* 阿迦膩吒 (*Akaṇiṣṭha*) ; en ce temps-là j'y étais également. Quand, après avoir prêché la Loi pour sa mère au ciel des *Trāyastriṃṣa*, le Buddha redescendit, escorté par les *deva*, j'y étais

(1) Açoka avait déjà prononcé une stance analogue en présence d'Upagupta. (Cf. *supra* p. 249.)

également. Quand il arriva au bord de l'étang de *Seng-k'ia che-cha* 僧伽尸沙 (*Samkaçya*), j'y étais également. Quand la *bhikṣuṇī* Fleur de lotus (1) se transforma magiquement en un roi saint qui fait tourner la roue, et que ses 1000 fils au complet se prosternèrent aux pieds du Buddha, j'y étais également. Lorsque *Sou-mo-k'ia-ti* 蘇摩伽帝 (*Sumagadha*) dans la ville de Pleine richesse (*Pūrṇavar-dhana*?) invita le Buddha, les 500 Arhat, manifestant chacun des transformations surnaturelles, arrivèrent dans la ville de Pleine richesse. Moi, en cette occasion, je me transformai magiquement de manière à être assis dans la grotte de bijoux d'une montagne de bijoux, et je me rendis dans la ville de Pleine richesse (2). Quand le Buddha entra dans *Rajagrha*, il s'avancait en mendiant sa nourriture; tu lui offris de la terre. *Radhagupta*, les mains jointes, t'approuvait. Au moment où le Buddha fit la prédiction qui te concerne, je pus également le voir. » Le roi demanda en outre : « O Vénérable, où demeuriez vous récemment? » Le Vénérable répondit : « Je demeurais dans les monts des Parfums (*Gandhamadana*). » Il demanda encore : « A combien se monte votre suite? » Il répondit : « Soixante-mille. Grand roi, c'est assez ! Pourquoi tant de questions ? Le temps est venu de donner à manger au *saṃgha*. Après le repas j'achèverai mon récit pour le roi. » Le roi dit : « Je désire suivre vos instructions, ô Vénérable ! Mais que d'abord, ayant produit en moi la pensée de méditation sur le Buddha (*Buddhasmṛti*), j'arrose l'arbre de Bodhi; ensuite je donnerai à manger au *saṃgha*. Le roi appela le *wei-na* (*karmadāna*) *Sa-p'o-mi-to* 薩婆蜜多 (*Sarvamiitra*) et lui dit : « Je donne au *saṃgha* 100.000 onces d'or. Avec mille vases précieux pleins

(1) *Diryāv.* : *Utpalavarna*; A. W. K. : *Yu-po-lo-p'an-ni-ko* 鬱波羅槃尼柯 (*Uppalavānnikā*?).

(2) Pour les passages parallèles dans A. W. K. et *Tsa a-han*, cf. SYLVAIN LÉVI et ED. CHAVANNES, *Les Seize Arhat*, p. 122 et suiv.

d'un liquide parfumé, j'arroserai l'arbre de Bodhi. Qu'on frappe le *kien-tch'ouei* 捷槌 (*gaṇḍi*). Proclamez mon nom comme celui du *dānapati* qui fera le *pañcavarṣa*.» Kunāla, le fils du roi, se tenait debout à la droite (du roi) sans proférer une parole (1). Alors il leva deux doigts, (ce qui signifiait) : « Je donne le double. » A cette vue, tout le monde se mit à rire. Le roi rit également et dit à Radhagupta : « Qui a fait cela ? » (Radhagupta) répondit : « Dans la multitude des hommes, nombreux sont ceux qui sont avides de mérite. » Le roi reprit : « Je donne au *saṅgha* trois cent mille onces d'or. Avec trois mille vases précieux pleins d'un liquide parfumé, j'arroserai l'arbre de Bodhi. » Alors Kunāla, derechef, leva quatre doigts. Le roi dit à Radhagupta : « Qui donc lutte avec moi ? » Radhagupta s'étant mis à deux genoux, répondit : « Qui oserait lutter avec le souverain des hommes (*narendra*) ? Kunāla est un enfant. C'est un petit garçon qui joue avec son père. » Le roi regarda vers la droite, aperçut Kunāla et dit au *sthavira* : « J'épuiserai mon trésor (2); toutes mes femmes, mes ministres ainsi que mon propre corps, mon fils Kunāla et les autres, je donne tout aux religieux. Je désire qu'on proclame mon nom (en vue du) *pañcavarṣa*. » Quand le don fut fait, que les religieux eurent formulé les souhaits et que les souhaits (ainsi) formulés furent agréés, (le roi) fit construire une clôture des quatre côtés de l'arbre de Bodhi. Lui-même monta dessus et, avec 4.000 vases précieux remplis d'un liquide parfumé, il arrosa l'arbre de Bodhi. Quand il eut arrosé l'arbre de Bodhi, il voulut donner à

(1) Le *Divyāv.* ajoute : *tatkālaṃ ca Kunālasya nayanadvayam avi-pannam āsit* « en ce temps-là Kunāla n'avait pas encore perdu les deux yeux. » BURNOUF a compris qu'il (avait déjà perdu) la vue, ce qui est impossible car dans ce récit le prince est très jeune. Il ne devint aveugle qu'après avoir gouverné Takṣaṣilā.

(2) Dans le *Divyāv.*, d'accord sur ce point avec A. W. K., le roi réserve son trésor.

manger aux religieux. Le *sthavira* Yaças dit : « O roi! vous avez rencontré un champ de mérite supérieur. Ne vous souciez point des différences de rang. » Le roi fit lui-même circuler les aliments. Et ainsi de suite jusqu'aux *cha-mi* 沙彌 (*çrāmaṇera*). Or il y avait deux *çrāmaṇera* qui pratiquaient la loi de concorde et de respect. L'un prit de l'orge grillé et en fit cadeau à l'autre; l'autre en retour donna également de l'orge grillé au premier. Celui-ci 7^b à son tour offrit à l'autre une galette. L'autre en retour donna également une galette au premier. Celui-ci à son tour offrit à l'autre des friandises; l'autre lui offrit des friandises pour le payer de retour. Le roi les ayant vus dit en riant : « Ils jouent comme de petits enfants. » Or le roi fit circuler les aliments jusqu'au devant du *sthavira*. Le *sthavira* demanda : « O roi! Quand vous avez vu quelque chose de mesquin, pouvez-vous ne pas en ressentir du mépris (1)? » Il répondit : « Non. J'ai vu deux *çrāmaṇera* qui jouaient comme de petits enfants. » Le *sthavira* dit : « Grand roi! ne soyez pas méprisant. Ces deux *çrāmaṇera* sont des Arhat qui ont obtenu la Délivrance. » Le roi ayant entendu ces paroles, se réjouit et se dit en lui-même : « Je vais donner à tous les membres du *saṃgha* une pièce d'étoffe fine (2). » Or les deux *çrāmaṇera* connaissant la pensée du roi, firent cette réflexion : « Maintenant nous allons faire en sorte que le roi redouble de foi et de respect. » Alors, des deux *çrāmaṇera*, l'un prépara une cuve et l'autre ce qu'il faut pour teindre. Le roi l'ayant vu dit aux *çrāmaṇera* : « Que voulez-vous faire? » Les *çrāmaṇera* dirent : « Le roi veut, à cause de nous, donner une pièce d'étoffe fine à tous les membres du *saṃgha*.

(1) On est tenté d'ajouter une seconde négation et de traduire : « Avez-vous vu quelque chose de mesquin qu'il vous soit impossible de ne pas ressentir du mépris? »

(2) Au lieu du caractère 旋 je suppose le caractère 施. A. W. K. : « J'ai fait offrande au *saṃgha*. Je vais en outre chercher de bons vêtements et les donner à ces deux *çrāmaṇera*. »

Maintenant nous préparons ce qu'il faut pour teindre, afin de teindre (ces étoffes). » Ayant entendu ces paroles, le roi se dit en lui-même : « Ces deux *çrāmaṇera* ont deviné ma pensée. » Le roi se réjouit fort. En touchant la terre avec les cinq parties de son corps, il honora les pieds des deux *çrāmaṇera* ; puis il se leva, joignit les mains et dit : « Mon entourage a obtenu de très grands avantages ; il a acquis un champ de mérite supérieur. Maintenant, de tout mon pouvoir je ferai l'aumône. » Il dit aux *çrāmaṇera* : « A cause de vous, je donnerai trois vêtements à tous les membres du *saṃgha*. » Ensuite, il fit le *pañcavarṣa*. Quatre cent mille onces d'or, le territoire de son royaume, ses femmes, ses ministres, son propre corps, son fils Kunāla et les autres, ayant tout donné au *saṃgha*, il retourna chez lui (1). Après que le roi Açoka eut conçu de la foi et du respect (pour la Loi du Buddha), qu'il eut élevé au complet 84.000 *stūpa* et fait le *pañcavarṣa*, les habitants de toutes les parties du Jambudvīpa eurent foi dans le Buddha et dans la Loi.

(1) A. W. K. : « Il donna au *saṃgha* 400.000 pièces d'or. En outre avec d'innombrables (pièces) d'or et d'argent il racheta la vaste terre, ses femmes, ses ministres ainsi que son propre corps et Kunāla. »

Chapitre troisième (1).

Avadāna du frère cadet du roi Açoka (2).

Le frère cadet du roi Açoka se nommait *Siu-ta-to* 宿大哆 [Sukhadatta? (3)]. Il avait foi dans les doctrines hérétiques, les honorait et raillait la Loi du Buddha. Il proféra ces paroles : « Des çramaṇa qui ont quitté le monde, il n'en est pas qui obtiennent la délivrance. » Alors le roi Açoka dit à *Siu-ta-to* : « Qu'en savez-vous ? » Il répondit : « C'est parce que les çramaṇa évitent les pratiques pénibles et s'attachent aux choses agréables. » Le roi Açoka dit à *Siu-ta-to* : « Gardez-vous de croire fermement à ce qui n'est pas croyable et de mépriser ce qui est digne de foi. Vous devez avoir une foi profonde dans le Buddha, dans la Loi et dans l'Assemblée. »

Une autre fois, le roi Açoka étant allé à la chasse avec *Siu-ta-to*, ils virent un brahmane qui se chauffait le corps avec cinq feux. *Siu-ta-to* conçut un sentiment de foi et de respect. Il s'approcha (du brahmane), honora ses

(1) Dans les trois éditions chinoises de A. W. Tch., c'est ici le début du chapitre II, tandis que dans l'édition coréenne le chapitre II commence au milieu de l'*avadāna* du roi Açoka.

La phrase qui, dans A. W. Tch., termine l'*avadāna* du roi Açoka est reportée dans le *Divyāv.* au début de l'*avadāna* du frère d'Açoka.

(2) A. W. K. chap. III, p. 38^b à 40^b ; *Divyāv.* : XXVIII ; BURNOUF, *Introd.* p. 415 à 425.

(3) *Divyāv.* : Vīṭaṇḍa ; A. W. K. : *P'i-to-chou-ko* 毗多輸柯 (Vīṭaṇḍa). Sur les noms donnés à ce personnage dans les différentes versions de la légende, voir WATERS, *On Yuān-Chwang* ... II, p. 94 et suivante.

pieds et lui demanda : « Depuis combien de temps vous livrez-vous à cette pratique pénible ? » Il répondit : « Depuis douze ans. » — « Que mangez-vous habituellement ? » Il répondit : « Je mange des fruits et des racines. » — « De quels vêtements vous couvrez-vous ? » Il répondit : « Je me couvre de vêtements d'herbes. » — « De quoi est faite votre couche ? » — Il répondit : « Mon lit est un tapis d'herbes. » (*Siu-ta-to*) demanda : « De tout ce que vous faites à présent, quelle est la chose la plus pénible ? » Il répondit : « Quand je vois les animaux sauvages à l'époque du rut, le feu de la concupiscence me dévore. Voilà ce qui m'est pénible. » *Siu-ta-to* dit : « Vous vous couvrez de mauvais vêtements; vous vous nourrissez de mauvais aliments et vous ressentez encore le désir! A plus forte raison les çramaṇa Çakya-putra qui se couvrent de beaux vêtements et se nourrissent de bons aliments ne peuvent-ils être affranchis du désir! Mon frère aîné, le roi Açoka ne s'en rend pas compte. Il est la dupe des çramaṇa. » Or le roi Açoka entendit ces paroles de son frère cadet et il dit à ses ministres : « Recourons à un stratagème pour que *Siu-ta-to* obtienne la foi et la délivrance. » Les ministres dirent : « Nous ferons ce que le roi ordonnera. » Le roi quitta son diadème, son bandeau et sa parure; il se revêtit d'un vêtement pour le bain, entra dans la salle de bains et se baigna. Les ministres dirent à *Siu-ta-to* : « Si le roi mourait, vous lui succéderiez. Essayez maintenant de mettre ce diadème et ce bandeau pour voir si cela vous sied bien. » *Siu-ta-to* suivit leur conseil et s'étant ainsi paré, il s'assit sur le trône royal. Le roi sortit de la salle de bains. Voyant *Siu-ta-to* assis sur le trône royal, il lui dit : « Je ne suis pas encore mort et tu règues déjà! » Alors il prononça ces paroles : « Qui est là! » Alors parurent des *caṇḍāla*; d'une main ils tenaient une épée; de l'autre main ils portaient une clochette. Ils s'avancèrent et dirent au roi : « Qu'ordonnez-vous ? » Le roi dit : « Voici que j'abandonne *Siu-ta-to*. Je vous le livre pour que vous le châtiez. » Les ministres

dirent : « *Siu-ta-to* est le propre frère du roi. Veuillez lui permettre de se repentir et de se corriger de ses fautes. » Le roi dit : « Je me conforme à vos avis. Je consens à ce qu'il règne pendant sept jours ; mais ensuite il sera mis à mort. » Pendant ces sept jours on lui joua cent mille airs de musique ; cent mille brahmanes le louèrent, les mains jointes ; cent mille concubines l'entourèrent et le servirent. Quatre *caṇḍāla*, les mains teintes de sang et faisant mine de vouloir tuer quelqu'un, crièrent d'une

8^a voix forte sur le seuil des quatre portes : « Un jour est écoulé ; il reste encore six jours. Nous déchirerons ton corps ; nous séparerons tes membres ; nous trancherons ta vie ; ta mort est prochaine. » Ils firent ainsi le premier jour et ensuite jusqu'au septième jour, ils crièrent de la même façon.

Le septième jour écoulé, on conduisit *Siu-ta-to* en présence du roi. Le roi interrogea son frère : « Pendant ces sept jours, n'as-tu pas été heureux à l'extrême ? » *Siu-ta-to* répondit : « Pendant ces sept jours, mes yeux n'ont point vu les formes ; mes oreilles n'ont point entendu les sons ; mon nez n'a point senti les odeurs ; ma langue n'a point goûté les saveurs. Pour quelle raison ? J'ai vu les *caṇḍāla* qui criaient en brandissant l'épée » : « Depuis un jour tu règnes ; il te reste six jours. » Et ainsi chaque jour jusqu'au septième. J'étais tourmenté par la fièvre de la mort. Je réfléchissais ; j'avais peur ; pendant les nuits entières je ne pouvais dormir. Quel était donc mon bonheur ? »

Le roi dit : « Attristé à l'idée de la mort qui te ferait perdre une seule vie, tu n'as pas trouvé de bonheur dans la dignité royale. A plus forte raison (en est-il de même) des *çramaṇa Çakyaputra*. Ils contemplent ces maux qui nous affligent, la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort ; les maux de ceux qui dans les enfers brûlent de diverses façons ; les maux des animaux sur lesquels pèse lourdement la crainte d'être anéantis par les autres bêtes ; les maux des *preta* qui souffrent de la faim et de la soif.

Ceux qui sont heureux parmi les hommes sont encore poursuivis par huit sortes de maux. A plus forte raison, ceux qui ne sont pas heureux. Les deva, bien qu'ils soient heureux, souffrent pourtant à l'idée de leur déchéance future. Dans la totalité des trois mondes les diverses catégories d'êtres vivants souffrent par le corps, souffrent par l'esprit, et tous ces maux les pressent et les tourmentent. Les cinq attributs 陰 (*skandha*) ressemblent aux *caṇḍāla*. Les six sens 情 (*āyatana*) sont semblables à des villages dévastés. Les cinq domaines des sens 塵 (*viṣaya*) ressemblent à des brigands hostiles. Dans les trois mondes tous les êtres sont consumés par le brasier de l'Impermanence. Tout est impermanence, douleur, vide, impersonnalité. Pour ces raisons, peut-on dire que les çramaṇa Çākyaputra sont incapables de pratiquer les exercices pénibles et d'obtenir la délivrance? L'esprit des çramaṇa n'est pas souillé par les objets de plaisir, de même que l'eau n'adhère pas à la fleur de lotus. Ils sont las de la transmigration et se détournent du monde. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'obtiendraient-ils pas le fruit de la délivrance?»

Le roi Açoka instruisit alors *Siu-ta-to* de toute manière. Alors *Siu-ta-to* joignit les mains et dit au roi : « Grand roi! maintenant je prends refuge dans les Trois Joyaux. » Alors le roi Açoka se jeta au cou de son frère et lui dit : « J'ai voulu faire en sorte que tu aies foi dans la Loi du Buddha et que tu la révères. C'est pourquoi j'ai employé cet artifice. Certes je ne te mettrai pas à mort. » Alors *Siu-ta-to* offrit des parfums et des fleurs aux *stūpa* du Buddha et il écouta prêcher la Loi. Il fit des offrandes au Saṃgha, puis il se rendit au monastère de Kukkuṭārama. Arrivé en présence du *sthavira* Yaças, il s'assit devant lui et l'écouta prêcher la Loi. Alors Yaças contempla les existences antérieures de *Siu-ta-to* (et il vit) que les racines de bien plantées par ce dernier étaient arrivées à maturité et qu'il devait, dans cette vie même, obtenir d'entrer au *nirvāṇa*. Alors il lui fit l'éloge de la vie religieuse.

Siu-ta-to ayant entendu ses paroles, fut transporté de joie. Il voulut demander à sortir du monde dans la Loi du Buddha. Alors s'étant levé, il joignit les mains et dit au Vénérable : « Maintenant je désire être autorisé à sortir du monde dans la Loi du Buddha et à étudier la Voie. » (Le Vénérable) répondit : « Mon fils, il faut d'abord prévenir le roi. » Alors *Siu-ta-to* alla dire au roi : « Grand roi! permettez-moi de sortir du monde. Jadis j'étais furieux comme un éléphant cruel et sans le crochet (du cornac). O roi! vous m'avez adroitement mis le crochet. Vous m'avez rendu soumis et docile. Daignez manifester votre grande compassion en me permettant d'embrasser la vie religieuse dans ces lieux où la lumière est éclatante (1). » Le roi ayant entendu ces paroles se jeta au cou de son frère et lui dit en versant des pleurs et en gémissant : « Ne forme point cette résolution! Pour quelle raison? Sortir du monde, cela consiste à vivre de la même façon que des hommes de basse condition: se vêtir de l'habit *pāṃṣukūla*; pour se nourrir, mendier des restes d'aliments: passer la nuit sous un arbre, sur un tapis d'herbes et de feuilles; en cas de maladie, se soigner avec des médicaments de rebut. Depuis l'enfance tu es doux et aimable à voir. Tu ne supporterais pas ainsi la faim et la soif, la chaleur et le froid. Il faut calmer ton cœur. » *Siu-ta-to* dit : « Si j'aspire maintenant à sortir du monde, ce n'est pas parce que je suis las de la dignité royale, ni parce que je dédaigne le bonheur qu'on goûte chez les *deva*, ni parce qu'on est tourmenté d'une foule de maux jusque dans le non-être (*nīḥsattva*) 無有 (2), ni parce que je méprise les richesses et les trésors, ni parce que je ne crains pas les passions qui sont nos adversaires rebelles. C'est parce que je redoute les maux de la naissance, de

(1) L'expression 大明之所 dont se sert ici notre texte répond à skr. *ālokavara*.

(2) Mahāvvyutpatti X, 2.

la vieillesse, de la maladie et de la mort que j'aspire à sortir du monde. C'est pour obtenir le *nirvāṇa* que j'aspire à sortir du monde (1). »

Le roi entendant ces paroles, poussa de grands gémissements à haute voix. *Siu-ta-to* dit : « O roi ! il ne faut pas gémir. La roue de la transmigration tourne sans cesse. Ceux qui sont unis doivent nécessairement se séparer. A quoi bon gémir à cause de cela ! » Le roi dit : « Il faut maintenant que tu t'exerces à mendier ta nourriture. Assieds-toi sous ces arbres et passe la nuit sur un tapis d'herbes. » Là-dessus il lui donna une sébile et un bâton de religieux et il le fit demander sa nourriture à chacune des concubines successivement. Les concubines lui donnèrent toutes des aliments exquis (2). Le roi blâma les concubines en disant : « Pourquoi lui donnez-vous ces aliments exquis ? Donnez-lui de grossiers et mauvais aliments pour qu'il s'y habitue. » Les concubines obéirent et lui donnèrent des aliments grossiers et mauvais. Il les reçut, puis les mangea sans que ses manières fussent modifiées. Le roi l'ayant vu dit à son frère : « Je t'autorise à sortir du monde. Quand tu seras sorti du monde, il faudra venir me voir. » *Siu-ta-to* ayant obtenu l'autorisation du roi se dirigea vers le monastère de Kukkuṭa-ārama et fit cette réflexion : « Si c'est ici que je sors du monde, il ne manquera pas d'y avoir beaucoup de gêne et de bruit. » Alors il se rendit dans une autre région, sur le territoire d'un royaume éloigné (3), sortit

(1) Le passage correspondant du Divyāv. étant fort altéré, BURNOUR en a donné une traduction assez obscure. Le texte de A. W. Tch. est beaucoup plus clair.

(2) *Divyāv.*, p. 424 . . . *āhāram na labhate*. BURNOUR a proposé de lire : *āhāram alabhata*, c'est-à-dire : « Il recevait de très bons aliments. » Cette correction est justifiée par A. W. K. et A. W. Tch.

(3) D'après le Divyāv. et A. W. K., il se serait retiré dans le pays de Videha, en chinois : P'i-t'i 毗提. Le sanskrit *vidēha* étant à la fois un nom de pays et un mot signifiant « pays étranger », le traducteur de A. W. Tch. a rendu *videha* par 他方 « autre région ».

du monde et étudia la Voie. Et s'étant exercé avec un soin parfait, il obtint la Voie d'Arhat. Puis il fit cette réflexion : « Jadis le roi Açoka m'a fait cette recommandation : Quand tu seras sorti du monde, il faudra venir me voir. Il faut maintenant que j'aie le voir. » Alors avant le milieu du jour, il se leva, prit sa scabie et se rendit à la ville de Pāṭaliputra. Par étapes, en mendiant sa nourriture, il parvint à la porte du palais royal. Il dit au gardien de la porte : « *Siu-ta-to* désire voir le roi. » Alors le gardien de la porte alla dire au roi : « *Siu-ta-to* se tient maintenant à l'entrée et il demande audience au roi. » Le roi dit : « Fais-le vite entrer. » *Siu-ta-to* franchit la porte royale. Açoka ayant vu son frère descendit du trône royal. Des cinq parties de son corps il toucha le sol en se prosternant devant lui. S'étant relevé, il joignit les mains et regarda *Siu-ta-to*. En pleurant il prononça la *gāthā* suivante :

« Pour toute espèce d'êtres vivants, se réunir est une joie. Maintenant je contemple tes yeux et je n'y vois pas l'expression de la tendresse. Sans doute, tu as obtenu le Fruit suprême; l'ambrosie emplit ton cœur. »

Rādhagupta vit *Siu-ta-to* qui, revêtu de l'habit *pāṇṣukūla* et tenant une scabie de terre, mendiait avec calme sa nourriture et recevait tout, les bons (aliments) et les grossiers. Il se dirigea vers le roi et récita la *gāthā* suivante :

« A contempler *Siu-ta-to*, chacun est rempli d'allégresse. Il a peu de désirs et sait se contenter de peu. Il a réalisé ce qu'il avait à faire; c'est pourquoi il peut se réjouir. Il a renoncé à la succession royale et à la ville de Pāṭaliputra, aux richesses et aux trésors, ainsi qu'à la gloire et au bonheur. Comme on laisse aller une larme ou un crachat, il a foulé aux pieds sa race sainte. Dégagé à jamais de tout bien, il a consacré la lignée royale et lui a fait acquérir une grande gloire. »

Là-dessus le roi Açoka fit asseoir *Siu-ta-to* sur le trône royal. Il lui servit de sa propre main les aliments les

plus merveilleux. Le repas terminé, il fit circuler de l'eau pure. Il prit un petit siège, s'assit devant lui et le pria de prêcher la Loi. Alors *Siu-ta-to* récita pour lui la *gāthā* suivante :

« La dignité royale est vénérable et noble ; ne néglige point (tes devoirs). Les Trois Joyaux sont difficiles à rencontrer ; il faut leur faire des offrandes. »

Ayant récité cette *gāthā*, il se leva du trône. Le roi l'accompagna et le reconduisit respectueusement jusqu'en dehors des portes avec les cinq cents ministres et toute la population de la ville. Ainsi glorifié d'avoir réalisé le fruit de *çramaṇa*, *Siu-ta-to* fit cette réflexion : « Jadis mon frère aîné m'a converti par divers artifices et m'a fait entrer dans la Loi du Buddha. Maintenant je dois faire en sorte que son respect et sa foi soient accrus. » Alors il bondit dans l'espace et fit des prodiges de toute sorte. Le roi Açoka, avec la foule de ses ministres, éleva les mains et récita ces *gāthā* :

« Se séparant de ses proches tendrement aimés, il s'est envolé dans l'espace comme un oiseau. Et moi, retenu dans les liens de la dignité royale, j'étends sur les choses de ce monde ma protection et ma tendresse. En dédaignant et en méprisant son moi, il s'est affranchi par ses propres forces. Il a goûté ce Fruit parce qu'il a obtenu la maîtrise de soi. Le Fruit de la contemplation et de l'extase, les insensés dans leur aveuglement ne le voient point. Voici qu'en prenant ton essor tu as détruit mon arrogance. Bien que ma sapience et mes forces soient faibles, fais en sorte que j'obtienne le détachement. »

Là-dessus *Siu-ta-to* vola jusqu'aux régions frontières. Et étant arrivé dans un royaume étranger, il fut atteint d'une grave maladie et les cheveux de sa tête tombaient. Le roi, apprenant qu'il était malade, lui envoya un médecin qui emporta des remèdes, se rendit en ce lieu et le soigna. La maladie guérie, ses cheveux repoussèrent comme auparavant et il renvoya le médecin. Par la suite, quand

Siu-ta-to mangeait du lait fermenté, il était bien portant. Pour pouvoir s'en procurer aisément, il alla dans la jungle et s'établit auprès des bergers. Or dans le *Fou-na-p'an-ta* 弗那槃達 (*Puṇḍavardhana*) (1) se trouvaient des disciples de *Ni-k'ien-t'o* 尼乾陀 (*Nirgrantha*). Ils dessinaient des images du Buddha et le représentaient prosterné devant l'image de Nirgrantha (2). Alors les *yeou-p'o-sai* 優婆塞 (*upāsaka*), disciples du Buddha, dirent au roi Açoka : « Les disciples de l'hérétique Nirgrantha ont dessiné des images du Buddha et le représentent prosterné devant l'image de l'hérétique Nirgrantha. » A cette nouvelle, le roi entra en colère et dépêcha les démons *yakṣa* à la distance de quarante *li* dans les airs et les *nāga*, à la distance de quarante *li* sous terre. Ils mirent à mort, en une seule journée, dix-huit mille *nirgranthaputra* dans la ville de Pāṭaliputra (3).

Dans la ville de Pāṭaliputra, il y avait encore des *nirgranthaputra*. Ils dessinaient de même des images du Buddha et le représentaient prosterné devant l'image de l'hérétique Nirgrantha. Alors les *upāsaka* en informèrent le roi. Le roi, à cette nouvelle, entra dans une violente colère. Il se saisit des *nirgranthaputra* ainsi que de leur famille et ils furent brûlés vifs. Il fit proclamer à son de tambour que quiconque pourrait se procurer la tête d'un *nirgranthaputra* recevrait des pièces d'or (4) en récompense. Par la suite,

(1) *Divyāv.* : Puṇḍavardhana A. W. K. : *Fen-na-po-t'o-na* 分那婆陀那 [traduit par : Correct accroissement 正增長]. Cette dernière traduction fait songer à un original : Puṇyavardhana. Cf. WATERS, *Yuān Chwang* II, p. 185.

(2) Aux passages correspondants du *Divyāv.* et de A. W. K., le sens est à peu près le même. BURNOUF traduit : « . . . un homme qui était dévoué aux mendiants brâhmaniques, renversa une statue du Buddha aux pieds d'un mendiant, qui la brisa. » (?)

(3) Il y a probablement ici une erreur et il faut lire « dans le royaume de Puṇḍavardhana » au lieu de « dans la ville de Pāṭaliputra ». D'après le *Divyāv.* et A. W. K., c'est bien dans le Puṇḍavardhana que dix-huit mille *nirgranthaputra* furent mis à mort.

(4) *Divyāv.* : un *dināra*; — A. W. K. : une pièce d'or.

Siu-ta-to reçut l'hospitalité dans la demeure d'un *nirgranthaputra*. Lui-même portait de vilains vêtements et les cheveux de sa tête étaient très longs. Son aspect était pareil à celui d'un *nirgranthaputra*. (Au jour), un démon tenant un glaive se dressa en face de lui. *Siu-ta-to* se dit en lui-même : « Pour 9^a avoir passé la nuit ici, je dois être mis à mort par ce démon. Alors le démon, croyant qu'il était un *nirgranthaputra*, lui trancha aussitôt la tête (1). Il la porta devant le roi et demanda des pièces d'or. Le roi la vit et reconnut la tête de *Siu-ta-to*. Il apprit en outre d'un de ses ministres que des çramaṇa (prétendus) hérétiques étaient mis à mort en foule alors qu'en fait (les hérétiques) étaient peu nombreux. (Le roi) fut profondément attristé. Au comble du chagrin, il tomba par terre. Avec de l'eau, on lui aspergea le visage et longtemps après, il reprit connaissance. Les ministres dirent au roi : « Actuellement, nombreux sont les çramaṇa qui sont mis à mort par erreur. O roi ! accordez aux çramaṇa la sécurité. » Alors le roi promulgua un édit en ces termes : « Désormais il ne sera plus permis de mettre à mort aucun çramaṇa (2). »

Les bhikṣu conçurent des doutes et ils demandèrent au Vénérable Upagupta : « Pour quelle raison *Siu-ta-to* fut-il mis à mort par un démon ? » Il répondit : « Si vous désirez le savoir, écoutez avec attention ! Au temps passé, il y eut un chasseur qui tendit des filets au bord de l'eau. Un Pratyeka-buddha qui passait en mendiant sa nourriture s'assit sous un arbre à côté des filets. Or ce chasseur ne put prendre aucun cerf. Il se dit en lui-même : « Pour quelle raison les cerfs qui sont maintenant très nombreux

(1) Dans le *Divyāv.* et A. W. K., le frère d'Açoka est mis à mort, non par un démon, mais par un pasteur qui lui avait donné l'hospitalité.

(2) Buddhaghosa raconte des événements analogues à propos de la réunion d'un concile sous la présidence de Tissa Moggaliputta. Dans cette version, le frère d'Açoka décapité par erreur se nomme Tissa. Pour un résumé facilement accessible de ce récit, voir H. KERN, *Histoire du Bouddhisme*, trad. franç. II, p. 307.

ne s'approchent-ils pas de mes filets? » Alors il regarda de tous côtés et il aperçut le Pratyeka-buddha assis sous un arbre à côté des filets. Alors il lui trancha la tête avec son glaive. Le chasseur de ce temps-là, c'est à présent *Siu-ta-to*. Parce que jadis il a décapité un Pratyeka-buddha, il est tombé dans l'enfer. Pendant d'innombrables *koṭi* de *kalpa*, il a souffert de grands maux. Enfin il a trouvé la Voie et il a eu la tête tranchée par ce démon. » Les bhikṣu demandèrent : « Pour quelle raison est-il devenu Arhat? » (Le Vénérable) répondit : « Jadis, à une époque très éloignée, au temps du Buddha Kāçyapa, il fit des offrandes au Saṃgha. En récompense de cet acte méritoire, il a obtenu de renaître dans une noble famille. En outre, en ce temps-là, il eut la foi et sortit du monde. Pendant dix mille années, il pratiqua la conduite brahmanique (*brahmacaryā*). A cause de ces bonnes actions, il est à présent devenu Arhat. »

Chapitre quatrième.

Avadāna de Kunāla. (1)

L'épouse du roi Açoka nommée Fleur de Lotus 蓮花 (Padmāvati) (2) mit au monde un fils nommé Accroissement de la Loi 法增 (Dharmavivardhana) (3). Il y eut un ministre qui dit au roi : « O roi ! vous devez vous réjouir. Pour quelle raison ? C'est qu'il vous est né un fils. Les traits de son visage sont réguliers et ses yeux sont incomparables. » Le roi, en entendant ces mots, fut transporté d'allégresse et dit : « La lignée des rois qui m'ont précédé est très glorieuse. Et maintenant que j'ai pu donner à la Loi une prospérité encore plus grande, voici que ce fils m'est né. On l'appellera donc : « Accroissement de la Loi (Dharmavivardhana). » La nourrice apporta le nouveau-né auprès du roi. Le roi l'ayant vu, ressentit une tendre affection et récita cette *gāthā* : « Les yeux de cet enfant sont incomparables. Il a de très grands mérites. Il ressemble à une fleur de lotus nouvellement formée. Son visage est gracieux. Et de même que la pleine lune, tous ceux qui le voient sont joyeux. »

Ayant récité cette *gāthā*, (le roi) dit au ministre : « Voit-on beaucoup d'hommes dont les yeux ressemblent à ceux de ce petit enfant ? » Le ministre répondit : « Parmi tous les hommes je n'en ai point vu de semblables ni entendu

(1) A. W. K. Chap. IV. *Divyāv.* XXVII, p. 405 à 419, BURNOUR, *Introd.*, p. 403 à 415 et p. 150.

(2) *Divyāv.* : Padmāvati ; A. W. K. : *Po-mo-p'o-ti* 鉢摩婆底.

(3) *Divyāv.* : Dharmavivardhana ; A. W. K. : *Ta-mo-p'o-t'o-na* 達磨婆陀那 (Dharmavardhana). Suivant le *Divyāv.* et A. W. K. Kunāla serait né le jour même où le roi Açoka érigea les 84.000 *stūpa*.

dire qu'il y en eût. J'ai seulement ouï dire que dans les Montagnes Neigeuses habite un oiseau nommé *Kiu-na-lo* 駒那羅 (*kunāla*) (1) dont les yeux sont très beaux (2). » Alors le roi ordonna aux *yakṣa* : « Saisissez vite dans les Montagnes Neigeuses un oiseau *kunāla*; je veux le voir. » Or un *yakṣa* se conforma aussitôt à l'ordre du roi. En un instant 刹那 (*kṣaṇa*), il saisit cet oiseau et l'apporta auprès du roi. Le roi contempla l'oiseau (et dit) : « Ses yeux petits sont beaux et ne diffèrent en rien des yeux de l'enfant. Qu'on appelle donc l'enfant Kunala ! Que ce nom se répande et que tous partout le connaissent. » Aussi l'appela-t-on Kunala. Il grandit et on lui donna une épouse nommée Guirlande d'or 眞金鬘 (*Kāncanamālā*) (3). Le roi se rendit avec son fils au monastère de Kukkuṭārāma. Alors le *sthavira* de ce monastère (4) contempla Kunala et vit que dans peu de temps il perdrait certainement les yeux. (Le *sthavira*) dit au roi : « Pourquoi n'ordonnez-vous pas à votre fils Kunāla d'écouter régulièrement la Loi ? »

9^b Alors le roi ordonna ceci à son fils : « Il faut maintenant te conformer aux instructions du *sthavira*. » Alors Kunāla ayant joint les dix ongles de ses mains, s'approcha du *sthavira* et lui dit : « Tout ce que vous ordonnerez, je désire m'y soumettre. » Le *sthavira* lui donna cet avis : « L'œil est périssable; il ne faut pas y placer son espoir. Exercez-vous avec zèle à la pratique de la méditation et de la sagesse. » Là-dessus Kunāla reçut la doctrine et s'étant retiré dans un endroit tranquille du palais, il réfléchit. Il considérait que l'œil est (cause) de douleur, vide, impermanent et que le moi est irréel.

(1) A. W. K. : *Kieou-na-lo* 鳩那羅.

(2) Le *Divyāv.* insère ici une stance dont la traduction se retrouve à la même place dans A. W. K.

(3) *Divyāv.* : *Kāncanamālā*; A. W. K. : *Kan-chō-na-mo-lo* 于 [corr. 干] 遮那摩羅.

(4) Dans le *Divyāv.* et A. W. K., le *sthavira* du Kukkuṭārāma est nommé; il s'appelle Yaças.

Or la première épouse du roi Açoka nommée *Ti-che-lo-tch'a* 帝失羅叉 (*Tiṣyarakṣitā*) (1) s'approcha de l'endroit où était Kunāla et vit qu'il était assis seul. Comme elle aimait ses yeux, elle entoura Kunāla de ses bras et lui dit : « De même qu'un feu ardent qui flamboie et consume la jungle de la montagne, ainsi le désir me tourmente. Il nous faut maintenant nous livrer ensemble aux plaisirs de l'amour. » Kunāla ayant entendu ces paroles, se couvrit les oreilles avec les mains et récita la *gāthā* suivante :

« Je me bouche les oreilles, car je ne veux point entendre ces paroles désordonnées et mauvaises. Vous qui devez être (pour moi) une mère, comment pouvez-vous ressentir à l'égard de votre fils un sentiment passionné ? Un désir criminel, quand il n'est point réprimé, est la porte des voies mauvaises. »

Tiṣyarakṣitā dit en colère : « Puisque tu refuses, certes avant longtemps je te ferai périr. » Kunāla répondit en récitant la *gāthā* suivante :

« J'aime mieux mourir en gardant la Loi dans sa pureté que vivre en proie aux désirs charnels. Celui qui ruine la Voie des hommes et des *deva* est blâmé par les sages. »

Dès lors *Tiṣyarakṣitā* chercha constamment à le prendre en défaut.

Or dans la région du nord, il y avait un royaume appelé *K'ien-t'o-lo* 乾陀羅 (*Gandhāra*). Dans ce royaume était une ville nommée *Tö-tch'a-che-lo* 得叉尸羅 (*Takṣaṣilā*). Les habitants de cette ville se révoltèrent. Le roi voulut lui-même aller châtier la ville. Les ministres lui firent des remontrances en ces termes : « Il ne convient pas, ô roi, que vous y alliez. Il suffit que vous chargiez un de vos fils d'aller calmer (les rebelles). Alors le roi interrogea son fils Kunāla : « Peux-tu châtier ce royaume

(1) *Divyāv.* : *Tiṣyarakṣitā*; A. W. K. : *Wei-cha-lo-k'i-to* 微沙落起多.

de Takṣaṣiḷa? » (Kunāla) répondit : « Je puis le châtier. » Quand le roi connut les intentions de son fils, il se réjouit et voulut qu'il partit. On orna les routes et, sur le territoire du royaume, l'ordre fut donné d'éloigner du bord des routes tous les vieillards, les malades, les cadavres, les malheureux et les mendiants qui s'y trouvaient. Le roi Aṣoka monta lui-même avec son fils sur un char orné d'un grand éventail de plumes et l'accompagna. Quand le moment de la séparation approcha, le roi tint son fils embrassé par le cou et pleura. Il contempla son fils et dit : « Heureux ces hommes qui pourront voir tes yeux ! » Or il y eut un brahmane-devin qui tira un horoscope et dit : « Le roi aime les yeux de son fils, mais les yeux de ce fils seront certainement détruits avant longtemps. A présent il n'y a personne qui ne se réjouisse de voir les yeux du jeune homme. Plus tard, s'ils sont détruits, ce sera une douleur universelle (1). »

Kunāla s'étant avancé par étapes jusqu'à la ville de Takṣaṣiḷa, les habitants de la ville apprirent sa venue. Ils mirent les routes en bon état et, portant des vases de parfums en signe de soumission, ils vinrent à sa rencontre à la distance d'un demi *yojana*. Quand il virent Kunāla, ils joignirent les mains et dirent : « Nous, les habitants, ne sommes point rebelles au roi ; nous ne sommes pas non plus rebelles au fils du roi ; nous ne sommes rebelles qu'aux mauvais ministres qui sont auprès du roi. » Lui ayant présenté des offrandes en abondance, ils escortèrent Kunāla respectueusement et le firent entrer dans la ville (2).

(1) D'après la traduction de BURNOUR, ces paroles auraient été prononcées par le roi Aṣoka. Nous croyons que le texte sanskrit est altéré et qu'il convient de placer tout ce discours dans la bouche du devin. On se trouverait ainsi d'accord avec les deux versions chinoises A. W. K. et A. W. Teh.

(2) On notera ici l'emploi du même cliché qui a déjà servi précédemment (cp. *supra* p. 232).

Le roi Aṣoka tomba très gravement malade. Ses excréments refluaient dans sa bouche et, de tous les pores de sa peau s'écoulait un liquide fétide. Nul ne pouvait le guérir. Le roi ordonna aux grands dignitaires : « Il faut rappeler Kunāla et le faire roi. Je mourrai avant longtemps. A quoi bon cette existence misérable ? »

La première femme du roi, Tiṣyarakṣita, ayant entendu ces paroles, fit cette réflexion : « Si Kunāla est roi, la vie sera pour moi impossible. » Et voici le moyen qu'elle employa. Elle dit au roi : « Défendez aux médecins d'entrer (chez vous). Je puis vous guérir, ô roi ! » Alors le roi renvoya les médecins et leur interdit l'entrée (du palais). Tiṣyarakṣita leur fit donner à tous et partout l'ordre suivant : « Si quelqu'un, homme ou femme, souffre de la même maladie que le roi, gardez-vous de le guérir. Je vous ordonne en tout cas de me l'amener. » Or il y avait un homme (1) atteint de cette maladie. Sa femme alla chez un médecin et lui dit : « Mon mari a cette maladie. » Le médecin répondit : « Allez vite le chercher. Je vous le guérirai. » Alors elle amena le malade chez le médecin qui le conduisit auprès de Tiṣyarakṣita. Tiṣyarakṣita l'ayant mis à mort lui ouvrit le ventre et l'examina. Elle vit que dans le ventre il avait un grand ver. Quand le ver remontait, les excréments étaient évacués de ce côté ; quand il descendait, les excréments sortaient par le bas (2). Alors elle donna au ver du poivre en poudre, mais il ne mourut pas. Elle employa toutes sortes de matières âcres et les donna au ver, mais cela ne le fit pas mourir. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle lui donnât de l'oignon. Alors le ver mourut aussitôt et il sortit par les voies inférieures. Pour cette raison, la reine conseilla au roi de manger de l'oignon. Le roi dit : « Je suis de la race des

(1) *Divyāv.* : « un homme de la caste des Abhīra ». A. W. K. : « un homme du royaume a-p'i-lo 阿毗羅 (Abhīra) ».

(2) A. W. K. ajoute : « Quand (le ver) allait à droite ou à gauche, un liquide impur s'écoulait par tous les pores de la peau ».

Kṣatriya; comment pourrais-je manger de l'oignon?» Tiṣyarakṣitā dit au roi pour la seconde fois : « Pour guérir, il faut que vous en mangiez. » Là-dessus, il mangea de l'oignon. Alors le ver mourut et sortit par les voies inférieures. Le roi fut guéri de sa maladie. Il dit à Tiṣyarakṣita : « Quelle faveur voulez-vous que je vous accorde? »

10^a Elle répondit : « Je désire régner pendant sept jours. » Alors le roi consentit à ce qu'elle régnât pendant sept jours. Tiṣyarakṣitā ayant obtenu son consentement, se dit en elle-même : « Voilà bien le moment de tirer vengeance de Kunāla. » Alors elle fit un édit qui prescrivait ceci aux habitants du royaume de Takṣaṣilā : « Arrachez les yeux de Kunāla. Pour quelle raison? C'est qu'il a commis un grand crime. Arrachez-lui promptement les yeux. Le roi Aṣoka est très sévère. Ne tardez pas; ce serait désobéir au roi. » Au moment de cacheter cet écrit, il fallait réussir à le sceller avec les dents du roi. Tiṣyarakṣitā attendit que le roi fût endormi et voulut sceller l'édit. Le roi s'éveilla soudain, effrayé. Tiṣyarakṣitā demanda au roi : « Pourquoi vous réveillez-vous brusquement? » (Il répondit) : « J'ai fait un mauvais rêve. Je voyais deux vautours qui voulaient arracher les yeux de mon fils Kunāla. » Ayant dit ces paroles, il se rendormit. Pour la seconde fois, il se réveilla brusquement et dit à la reine : « J'ai fait encore un mauvais rêve. » La reine lui demanda : « Quelle sorte de rêve avez-vous fait? » Il répondit : « Je voyais Kunāla. Ses cheveux étaient très longs et il était assis sur le sol. » La reine dit : « Dormez tranquille. Qui donc ferait du mal au prince? » Le roi se rendormit. La reine scella l'édit avec les dents du roi (1). Elle chargea un

(1) Comme le rapporte Hiuan-tsang (*Mémoires*, t. I, p. 156), la reine profita du sommeil du roi pour prendre l'empreinte de ses dents (cf. CHAVANNES, *Cinq Cents Contes et Apologues*, t. I, p. 108 n. 4). L'édit est scellé de la même façon dans l'histoire de Kunāla qui fait partie du *Lieou tou tsi king* ou *Recueil de sūtra sur les six Pāramitā* (cf. CHAVANNES, *ibid.*, t. I, p. 106 et suivante).

messager de porter l'édit qui prescrivait aux gens de Takṣaṣīla d'arracher les yeux de Kunāla. Le roi eut encore un songe ; il rêva que ses dents tombaient. Le roi s'éveilla de grand matin. Alors il fit appeler des devins pour interpréter ce songe. Les devins firent cette prédiction : « Un tel songe présage certainement que le fils du roi perdra les yeux. » Ayant entendu ces paroles, le roi joignit les dix doigts de ses mains, adora les génies qui, dans les quatre régions, protègent la Loi du Buddha, (et dit) : « Vous qui avez foi dans la Loi et dans l'Assemblée, je vous adjure de protéger mon fils (1). »

L'édit parvint à la ville de Takṣaṣīla. Les habitants de cette ville aimaient et vénéraient la Loi et l'Assemblée. Si grandes étaient leur humanité et leur générosité qu'il ne se trouva personne pour montrer l'ordre royal (à Kunāla). Ils délibérèrent en ces termes : « Si le roi manque de bienveillance à l'égard de son fils, comment pourrait-il nous aimer et nous épargner, nous qui sommes ses sujets ? Kunāla nourrit sans cesse des sentiments de compassion pour toute espèce d'êtres vivants. Il veut tous les secourir. Il est profondément modéré et conciliant. Il n'a ni arrogance ni brutalité. Si, ayant un tel fils, le roi veut causer sa perte, à plus forte raison (voudra-t-il causer) la nôtre. » C'est seulement après avoir caché l'édit pendant longtemps qu'ils le montrèrent à Kunāla. Kunāla l'ayant reçu, ajouta foi à ce qu'il contenait et dit : « Qu'il soit fait selon vos intentions ; arrachez-moi les yeux. » Mais il ne se trouva personne pour lui arracher les yeux. Alors il fit venir des *caṇḍāla* 眞陀羅 et leur ordonna de lui arracher les yeux. Les *caṇḍāla* refusèrent et dirent : « Nous préférerions détruire nos propres yeux. Comment détruirions nous des yeux comme ceux-ci ? » Là-dessus, prenant un coffret précieux (2)

(1) Dans le *Divyāv.* et A. W. K. l'invocation du roi s'adresse en outre aux *ṛṣi* « qui sont les premiers dans le monde ».

(2) Dans le *Divyāv.* et A. W. K. Kunāla offre sa coiffure aux *caṇḍāla*.

qui valait cent mille onces d'or, il le donna aux *caṇḍāla* à condition qu'ils lui arracheraient les yeux. Mais les *caṇḍāla* refusèrent comme auparavant.

Les œuvres sont des causes (dont les fruits) doivent nécessairement mûrir. Soudain, un homme dont le visage portait les dix-huit marques de la laideur vint demander à arracher les yeux (du prince). Kunala l'ayant vu, se souvint alors des paroles du *sthavira* Yaças sur l'impermanence des yeux; et il fit cette réflexion : « Il a bien vu que je devais perdre les yeux en rétribution de mes œuvres; c'est pourquoi il a prononcé ces paroles. Il fut vraiment pour moi un ami bienfaisant. C'est par compassion pour moi qu'il a daigné me donner ses avis, voulant qu'un jour où je recevrais la rétribution (de mes œuvres), mon cœur ne fût pas effrayé. En outre, le *sthavira* m'a donné jadis ces instructions : Les trois sortes d'êtres sont impermanents. Ils sont instables et changeants comme de vaines illusions. J'ai depuis longtemps distingué (sur toi) le signe de la perte de la vue. Il faut que tu t'affermisses dans la Loi. »

Alors (Kunala) dit à l'homme difforme : « Arrache un œil et pose-le dans ma main. » Alors cet homme difforme s'approcha aussitôt de Kunala dans le dessein de lui arracher les yeux; il arracha (un œil) et le lui mit dans la main. Tous les assistants poussèrent un grand cri d'horreur et ils dirent : « O prodige! ô malheur! Soudain la lune pure et lumineuse est tombée. La fleur de lotus la plus merveilleuse est détruite. » Des myriades et des *koṭi* d'hommes pleuraient et ils ne pouvaient surmonter leur chagrin.

Là-dessus Kunala contempla l'œil qu'il avait dans la main et fit cette réflexion : « Fi donc! œil que voici! Pourquoi ne peux-tu plus maintenant contempler les formes? Autrefois on te disait beau. Maintenant tu n'es plus qu'une vile boule de chair. Tu troublais les hommes insensés. On disait qu'à cause de ce qui est en toi, j'inspirais un

amour déréglé. En fait, tu n'es que le produit trompeur de la multitude des causes. A vrai dire, il n'y a d'œil en aucune façon. Tu es semblable à une bulle à la surface de l'eau. Celui qui, sans se relâcher, peut contempler (cette réalité), est affranchi de la vie et de la mort. » Au moment où il fit cette réflexion, il obtint la Voie de *crotāpanna* et il put voir les Vérités.

Il dit à l'homme difforme : « Arrache l'autre œil. » L'homme obéit, arracha l'œil et le lui mit dans la main. De nouveau Kunāla contempla cet œil et il obtint l'état de *sakṛdāgāmin*. Parce qu'il avait perdu les yeux de la chair, il obtint dans sa pureté l'œil de la Loi, et il prononça ces paroles : « Mes yeux de chair sont arrachés, mais j'ai obtenu les yeux de l'intelligence. Abandonné par celui qui fut mon père dans la série des transmigrations, je suis devenu le fils du Roi de la Loi. Bien que j'aie perdu mes richesses, j'ai obtenu les biens de la Loi. J'ai échappé à jamais à la tristesse et à la douleur. »

Par la suite, Kunāla sut que l'édit était un faux fabriqué par Tiṣyarakṣita et qu'en fait il ne contenait pas les ordres du roi. Alors il formula ce vœu : « Puisse la reine Tiṣyarakṣita vivre longtemps tranquille et sans souci ! Pour quelle raison ? Parce qu'elle a été l'instrument qui a détruit pour moi les causes et m'a fait obtenir les avantages de la Loi. »

Kāñcanamālā, l'épouse de Kunāla, ayant appris que son mari avait les deux yeux arrachés, se rendit aussitôt auprès de lui. Elle l'aperçut, le corps souillé du sang de ^{10^b} ses yeux arrachés. Elle poussa un cri de douleur et, au comble du désespoir, elle tomba par terre. On lui aspergea le visage avec de l'eau et elle reprit connaissance. S'étant relevée, elle dit en pleurant : « Ces yeux purs et merveilleusement beaux sont détruits et réduits en cet état. » Kunāla lui répondit en récitant cette *gāthā* :

« Les mauvaises actions que j'ai commises, je les expie maintenant. Le plus grand malheur dans tout l'univers

est de se séparer des êtres aimés. Eloigne de toi l'affliction. A quoi bon pleurer?»

Les habitants de la ville chassèrent Kunāla et son épouse et les forcèrent à quitter le pays. Depuis leur naissance, les deux époux avaient vécu heureux. Ils n'avaient pas la force de se livrer à des occupations pénibles, ni de porter des fardeaux ni de travailler. Ils mendiaient en jouant de la *vīṇā* et en chantant afin de gagner leur vie. Après bien des détours, ils approchèrent de la ville de Pāṭaliputra. Arrivés à la porte du palais royal, ils voulurent entrer dans le palais. Le gardien de la porte refusa de les laisser entrer. Alors Kunāla passa la nuit près de la porte, dans l'écurie des éléphants. A l'aube il joua de la *vīṇā*. Il racontait, en s'accompagnant de la *vīṇā*, sa grandeur et son infortune, et comment il avait trouvé la Voie parce que ses yeux avaient été arrachés. Ceux qui étaient près de la porte l'entendirent. Ils se contemplèrent eux-mêmes (et virent en eux) l'union des attributs 陰 (*skandha*). Ils obtinrent tous d'échapper aux malheurs de la transmigration. Le roi dit en entendant le son de la voix et de la *vīṇā* : « Le son de cette *vīṇā* ressemble au son de l'instrument de Kunāla. Ce chant raconte la bonne et la mauvaise fortune. C'est aussi le chant de quelqu'un qui a fait sa propre grandeur. En entendant ce chant, les forces de mon esprit m'abandonnent et je suis comme un éléphant qui a perdu son petit. » Il chargea des gens d'aller voir. Ils virent Kunāla privé de la vue, maigre et hâlé, et ne le reconnurent point. Ils revinrent dire au roi : « C'est un mendiant aveugle, maigre et hâlé. Sa femme se tient à son côté. » Le roi, entendant ces paroles, fit cette réflexion : « Jadis j'ai vu en rêve mon fils Kunāla qui perdait les deux yeux. N'est-ce pas lui ? Au souvenir de mon fils, mon cœur n'a pas un instant de repos. Vite ! qu'on l'appelle. » Alors il envoya des gens qui retournèrent à l'écurie des éléphants et qui demandèrent à l'aveugle : « Qui êtes-vous ? De qui êtes-vous fils ? »

L'aveugle répondit : « Mon père est le roi Açoka, le maître du Jambudvīpa. Il est le souverain de tous les hommes. Je suis son fils. Mon nom est Kunāla. Et j'ai encore un autre père, le Grand Roi de la Loi qu'on nomme le Buddha (1). » Alors les envoyés conduisirent l'aveugle et sa femme auprès du roi. Le roi vit Kunāla privé de ses yeux, maigre, hâlé, les vêtements en lambeaux. Il ne le reconnut point et voyant un homme d'aspect misérable, ayant à peine l'apparence d'un vivant, il lui demanda : « Es-tu Kunāla ? » Il répondit : « Je le suis. »

Le roi, ayant entendu ces paroles, tomba par terre, épuisé de douleur. On lui aspergea le visage avec de l'eau et il reprit ses sens. Il embrassa Kunāla en le tenant au-dessus des genoux. De la main il lui caressa les yeux et dit en pleurant : « Autrefois tes yeux ressemblaient à ceux de l'oiseau *kunāla*. C'est pour cela qu'on t'avait donné ce nom. Maintenant que tu les as perdus complètement, quel nom te donner ? Il faut à présent que tu dises qui t'a arraché les yeux et t'a rendu semblable aux cieus sans lune et sans étoiles. Quel homme au cœur impitoyable a pu détruire tes yeux ? Qui a fait de tes yeux une source de maux pour le reste de mes jours ? Kunāla, mon fils ! qui a voulu que tes yeux fussent réduits en cet état ? Dis-le moi vite ! A te voir maintenant le corps faible et languissant, le chagrin consume mon corps et mon âme et les détruit entièrement comme s'ils avaient été frappés de la foudre (2). »

Kunāla dit : « Puissiez-vous n'éprouver ni tristesse ni colère. Ne l'avez-vous pas entendu dire, ô mon père ? Les Buddha eux-mêmes reçoivent la rétribution (de leurs œuvres). Les Pratyeka-buddha, les Ārāyaka ainsi que les hommes

(1) Le Buddha est ici considéré comme le père de ceux qui croient en lui. Cette notion, qui paraît étrangère au bouddhisme primitif, s'exprime à la même place dans A. W. K. et le *Divyāv.* Cf. également *supra* p. 240 : « Ceux qui sont selon la Loi les fils du Buddha... »

(2) Littér. : « Frappés des grêlons du *vajra*. »

du commun doivent recevoir la rétribution de leurs œuvres sans qu'aucun d'eux puisse s'y soustraire. Les œuvres bonnes ou mauvaises ne sont jamais perdues. Il ne faut pas faire grief à autrui des actes que j'ai moi-même commis. Ce n'est pas le glaive qui blesse ; ce n'est pas non plus la foudre ni le feu, ni le poison, ni le serpent hostile et cruel. Ce ne sont pas les malheurs causés par ces fléaux qui viennent tourmenter mon corps. Ce sont mes actes antérieurs dont je reçois maintenant la rétribution. Ce serait une grande injustice de faire souffrir autrui (à cause de cela). Tous les êtres qui ont un corps sont semblables à une cible qu'atteignent une multitude de flèches. Il en est de même du corps que voici. Une multitude de maux s'y rencontrent. »

Le roi Açoka, bien qu'il entendit ces paroles, avait le cœur dévoré par le feu du chagrin. Il dit encore à son fils : « Quel est l'être sans amour qui t'a ôté, à toi vivant, les yeux ? » Kunāla dit : « C'est vous, mon père, qui avez ordonné de les arracher. » Le roi dit : « Si j'ai ordonné à quelqu'un de t'arracher les yeux, je me couperai la langue. » Kunāla dit : « Mon père ! (l'édit) était scellé de vos dents. » Le roi dit : « Si je l'ai scellé de mes dents, je m'arracherai les dents. Si mes yeux l'ont vu, je m'arracherai les yeux. »

Tiṣyarakṣita ayant appelé la reine Padmavati lui dit : « Arrache-moi les yeux maintenant. Je vais mendier avec mes fils pour gagner ma vie. » Ces paroles étant venues aux oreilles du roi, il fit alors cette réflexion : « Tiṣyarakṣita a certainement fait arracher les yeux de mon fils (1). » Aussitôt il appela Tiṣyarakṣita et lui dit : « Être néfaste et cruel, pourquoi la terre te porte-t-elle et ne t'y engloutis-tu pas ? Créature qui ruines la Loi, vraiment je te déteste, toi qui témoignas à mes proches une affection simulée. »

(1) Dans le *Divyāw.* et A. W. K., on ne voit pas comment le roi Açoka découvrit l'auteur du crime.

Le roi sentant s'allumer en lui le feu de la haine et de la colère, regarda fixement [Tiṣya]rakṣitā et lui dit : « Tu as détruit les yeux de mon fils. Je vais maintenant déchirer avec des griffes la chair de ton corps. Je t'empaleraï vivante au sommet d'un arbre élevé. Avec une scie, je partagerai ton corps en tronçons. Avec un couteau, 11^a je te couperai la langue. Avec une grande hache émoussée, je te romprai les os. Je jetterai ton corps dans une fournaise. J'arroserai ta bouche d'une grande quantité de poison pernicieux. » Il fit des menaces de toute sorte. Kunāla l'ayant entendu, ressentit de la compassion et dit au roi : « Tiṣyarakṣitā a pris pour principe de conduite des lois mauvaises, et c'est pourquoi (elle a agi) ainsi. Il vous faut maintenant, ô roi, vous régler sur la Loi sainte. Il ne convient pas que vous mettiez à mort cette femme. Il ne faut pas éprouver de la colère à l'égard des enfants ni des êtres vils et sans raison. » Mais le roi ne l'écouta pas (1). On disposa une salle de tortures (2) et (la reine) fut brûlée vive. On fit également périr par le feu les habitants de la ville de Takṣaṣila.

Les *bhikṣu*, ayant eu connaissance de ces choses, conçurent des doutes. Alors il demandèrent au Vénérable Upagupta : « Pour quelle raison Kunāla a-t-il eu à présent les yeux arrachés ? » Le Vénérable répondit : « Ecoutez-moi bien, je vais vous le raconter. Jadis, dans le Royaume de *Po-lo-nai* 波羅奈 (Vārāṇasī), il y avait un chasseur. L'été il demeurait parmi les hommes ; l'hiver il allait chasser dans la montagne. S'étant avancé jusqu'aux Montagnes Neigeuses il fut surpris par une averse de grêle. Or cinquante cerfs entrèrent ensemble dans une caverne. Il fit cette réflexion : « Si je les tue tous à la fois, leur chair

(1) Dans le *Divyāv.*, Kunāla recouvre la vue après avoir supplié son père de pardonner à Tiṣyarakṣitā. Ce miracle n'est pas mentionné dans A. W. K. non plus que dans A. W. Teh.

(2) Littér. : « Une salle de la glu des Hou » 胡膠舍 ; cf. p. 241.

pourrira. Je vais leur arracher les yeux et chaque jour je mangerai un cerf.» Alors il arracha les yeux des cinq cents cerfs. Maintenant, à cause de cet acte, il a eu les yeux arrachés. Le chasseur de ce temps-là, c'est Kunala. Depuis lors et jusqu'à ce jour, pendant cinq cents existences, il a eu constamment les yeux arrachés.»

Et ils demandèrent encore : « Pour quelle raison est-il né dans une famille royale, avec un beau corps et a-t-il obtenu de voir les Vérités et la Voie ? » (Upagupta) répondit : « Jadis, au temps où les hommes vivaient quarante mille années, il y eut un Buddha nommé *Kia-lo-kia-souen-ta*, 迦羅迦孫大 (Krakucchanda) (1). Ayant achevé les conversions qu'il avait à faire, il entra dans le *nirvāṇa* intégral. En ce temps-là, il y eut un roi nommé « Gracieux » 端嚴 (2) qui érigea en l'honneur de ce Buddha un *stūpa* de pierre orné des sept substances précieuses et dont l'emplacement était un carré de quarante *li* de côté. Après la mort de ce roi « Gracieux » il y eut un autre roi nommé « Mécréant » 不信 (Aṣṭaddha) (3) qui déroba les substances précieuses du *stūpa* et ne laissa que la terre et le bois. Les habitants rassemblés en foule auprès du *stūpa* pleurèrent et ressentirent du regret et de la colère. Il y eut un fils de famille qui demanda aux gens : « Pourquoi pleurez-vous ? » Ils répondirent : « Le *stūpa* du Buddha Krakucchanda était rehaussé de sept substances précieuses.

(1) *Divyāv.* : Krakucchanda ; A. W. K. ; *Kia-lo-kieou-ts'ouen-ta* 迦羅鳩村大.

(2) *Divyāv.* : Un roi nommé Aṣoka. — A. W. K. : Un roi nommé *Chou-p'o* 輸頗 (Īobha) [traduit par 莊嚴 orné, élégant]. Les adjectifs 端嚴 et 莊嚴 sont à peu près équivalents. Ils répondent assez bien au mot sanskrit Īobhā qui est transcrit *Chou-p'o* 輸頗 dans A. W. K. — A. W. K. et A. W. Tch. sont donc d'accord tandis que la leçon du *Divyāv.* est différente.

(3) *Divyāv.* : aṣṭāddho rājā ; A. W. K. « Un roi qui n'avait pas la foi 不信 ». A. W. Tch. fait un nom propre de ce qui n'est ailleurs qu'une épithète.

Voici qu'il a été ruiné par des gens qui ont enlevé les sept substances précieuses et n'ont laissé que la terre et le bois. C'est pour cela que nous pleurons.» Alors le fils de famille remplaça les sept substances précieuses, répara le *stūpa* et l'orna comme auparavant. En outre il façonna une grande statue qui ressemblait exactement au corps du Buddha Krakucchanda. A cette occasion, il formula ce vœu correct : « Puissé-je à l'avenir ressembler à ce Buddha, obtenir la délivrance suprême et le fruit merveilleux de la pureté ! » Pour avoir réparé en ce temps-là le *stūpa* précieux, il est né à présent dans une famille noble et puissante. Parce qu'il a jadis façonné la statue d'un Buddha, il a obtenu à présent la beauté. Pour avoir dans le temps passé formulé un vœu correct, il a obtenu à présent de retrouver les traces de la Voie. »

Chapitre cinquième.

Avadāna de la moitié d'«āmalaka» (1).

Quand le roi Açoka, dans la Loi du Buddha, eut obtenu la foi, il interrogea Upagupta en ces termes : « Au temps où le Buddha était en ce monde, qui fit les aumônes les plus abondantes ? » (Upagupta) répondit : Ce fut un chef de famille nommé *Sin-ta-to* 須達多 (Sudatta) (2) qui fit les aumônes les plus abondantes. » (Açoka) demanda : « A quelle somme s'élevèrent ses aumônes ? » (Upagupta) répondit : « A cent *koṭi* d'or. » Le roi Açoka dit : « Si ce chef de famille a pu faire don de tant de richesses, à plus forte raison le pourrai-je aussi moi qui règne maintenant sur le Jambudvīpa ! » Là-dessus, il donna entièrement son propre corps, ainsi que Kunāla, ses ministres et la vaste terre. Il éleva 84.000 *stūpa* précieux ainsi que les *stūpa* des Auditeurs ; il arrosa l'arbre de Bodhi. Ayant calculé la valeur de ce qu'il avait rassemblé, il obtint au total 96 *koṭi* d'onces d'or. Puis le roi Açoka tomba malade et, sachant qu'il allait mourir, il pleura et fut affligé.

(1) Cf. A. W. K., Chapitre V ; *Divyāv.* XXIX, p. 429—434 ; BURNOURF. *Introduction*, p. 426—432.

Le nom du fruit donné par Açoka est transcrit dans A. W. Tch. tantôt *an-lo* 菴羅, tantôt *an-lo-mo-lei* 菴羅摩勒, tantôt *an-mo-lei* 菴摩勒. Cette dernière transcription a été adoptée par le traducteur de A. W. K.

(2) Dans A. W. K. il est dit que ce fut le chef de famille *Kou-tou* 孤獨 c'est-à-dire Anāthapiṇḍika. On sait que Sudatta et Anāthapiṇḍika sont deux noms d'un même personnage.

Jadis, au temps où le roi Açoka fit l'aumône d'une poignée de terre, Radhagupta se tenait auprès de lui et l'approuvait. A présent il était devenu premier ministre. Voyant que le roi était affligé, il joignit les mains et dit : « Grand roi ! Votre prestige et votre puissance sont comparables au soleil éclatant. De tous les hommes aucun n'ose vous regarder en face. Seules les 84.000 concubines peuvent voir votre visage, ô roi. Voici que vous êtes tombé malade, semblable au soleil lorsqu'il est sur le point de se coucher. Les trois mondes changent et se transforment ; les êtres doivent nécessairement souffrir et mourir. Songez à l'Impermanence. A quoi bon vous affliger ! » Le roi répondit : « Ce n'est point à cause de la perte de la dignité royale que j'éprouve maintenant du chagrin. Ce n'est pas non plus parce que je vais quitter la vie que je suis malheureux, ni parce que je vais me séparer de mes femmes et de mes trésors que je m'attriste. A vrai dire, ce que considère comme un malheur c'est de m'éloigner de la multitude sainte des Sages. Je désirais donner au complet cent *koṭi* d'or ; j'ai pu donner quatre-vingt-seize *koṭi* ; il manque encore quatre *koṭi* ; c'est pourquoi je suis attristé. » Radhagupta dit : « Vos trésors sont nombreux ; il faut donner cette somme en totalité. » Alors le roi donna de l'or, de l'argent et des objets précieux au monastère de Kukkuṭa-ārama. Il établit comme héritier présomptif *Eul-mo-t'i* 貳摩提 (1), fils de Kunāla. De mauvais ministres aux vues (*dṛṣṭi*) perverses dirent au prince héritier : « Le roi Açoka approche du terme de sa vie ; il dissipe 11^b ses trésors et, donnant tout, il est sur le point de se ruiner. Vous serez roi ; or les trésors et les objets précieux cons-

(1) Dans le *Divyāv.* l'héritier présomptif, fils de Kunāla, se nomme Sāmpadī. Ce nom est transcrit, dans A. W. K. : *Sam-po-ti* 三波地 [traduit par : « complet » 具足 = *sāmpadī*]. Dans A. W. Tch. 貳 est pour 二 mis lui-même pour 三. Dans les trois éditions chinoises de A. W. Tch. le prince est appelé *Che-mo-leou* 式摩婁.

tituent les ressources d'un roi ; il faut maintenant empêcher qu'ils ne soient complètement dissipés. » Là-dessus *Eul-mo-t'i*, d'accord avec les ministres, profita de la maladie du roi pour lui retirer tout ce qui lui appartenait. On ne lui laissa qu'un plat d'or et un plat d'argent dans lesquels on servit les repas royaux. Le roi ayant reçu ces plats en fit don au monastère de Kukkuṭa-arama. Alors on en vint à servir les repas du roi sur des plats et dans des vases de terre. Finalement, on donna au roi une moitié d'*āmalaka*. Le roi ayant reçu ce fruit, rassembla les ministres et leur dit : « Qui est le maître de ce Jambudvipā ? » Les ministres répondirent : « Vous seul, ô roi, êtes le maître. » Le roi dit : « Vous êtes dans l'erreur quand vous dites que je suis le maître. Je ne suis pas le maître. Pour quelle raison ? Parce que je ne puis disposer souverainement que de cette moitié d'*āmalaka*. Oh ! les richesses sont profondément méprisables. Moi, le souverain des hommes, j'arrive au terme de ma vie pauvre et manquant de tout. Je ne possède qu'une moitié d'*āmalaka*. De même, un fleuve impétueux s'arrête quand il heurte une montagne. » Alors il prononça les *gāthā* suivantes :

« Les paroles du Buddha sont véridiques. Dans ses paroles, il n'est rien qui ne soit exact. Il a dit que tous ceux qui s'aiment ont la douleur de se séparer. Jadis je faisais des décrets auxquels nul ne pouvait faire obstacle (1). Aujourd'hui je suis comme une eau impétueuse qui heurte une montagne et cesse de couler. De même, actuellement, mes ordres ne sont pas exécutés. Jadis, sur la vaste terre, j'étais pour tous un protecteur et un maître. Les rois pleins d'arrogance, je pouvais tous les soumettre. Les misérables et les faibles, je pouvais tous

(1) L'idée est plus longuement développée dans A. W. K. : « Jadis ce que j'ordonnais, nul ne pouvait y faire obstacle. De même l'esprit, quand il sait, l'emporte sur le destin. » Tout le passage est en vers dans A. W. K. comme dans A. W. Tch. Dans le *Divyāv.* il est très altéré et les éditeurs l'ont pris pour de la prose.

les secourir. Autrefois j'étais pour les autres hommes un protecteur. Aujourd'hui ma puissance est abolie. Je suis pareil à un char démoli qui n'a même plus de barre d'appui. De même, l'arbre *açoka*, quand ses racines sont desséchées et que son tronc est ébranché : fleurs, fruits, branches et feuilles, tout lui fait défaut. J'ai perdu tout appui. Mes édits sont lettre morte. »

Ayant récité ces *gāthā*, il appela un dignitaire de sa suite (1), lui remit l'*amalaka* et lui donna l'ordre suivant : « Porte ce fruit au monastère du Kukkuṭa-ārama. Tu le donneras au *saṃgha* de ce (monastère) et tu diras au *sthavira* : « C'est la dernière aumône du roi Açoka. Il ne peut disposer en maître que de cette moitié d'*āmalaka*. Il a perdu tout ce qu'il possédait. Que le *saṃgha* reçoive avec compassion la dernière aumône du malheureux que je suis en sorte que j'acquière des mérites ! » Le *sthavira* Yaças adressa au *saṃgha* le mandement suivant : « Vous avez tous vu le roi Açoka jouir du bonheur et des plaisirs. Il a étendu sa souveraineté sur tout l'univers. Aujourd'hui il est gouverné par la foule de ses sujets ; ils l'ont dépouillé de ses biens royaux en sorte qu'il n'en a plus la libre disposition. Il n'y a plus que cette moitié d'*āmalaka* dont il puisse disposer à son gré. D'un cœur grave et attristé, il vient l'offrir aux religieux. » Alors le *sthavira* donna l'ordre au *tien-che* 典事 (2) de râper (le fruit) dans le potage pour que tous les religieux pussent participer à l'offrande. Il dit aux *bhikṣu* : « Il convient, à cause de cela, de ressentir pour la transmigration un dégoût et une aversion profonds. Les richesses et les plaisirs s'évanouissent

(1) Dans A. W. K. ce personnage est nommé *Po-t'o-lo-mou-ko* 跋陀羅目柯 (Bhadramukha). Le traducteur chinois a pris un titre assez banal pour un nom propre.

(2) Cf. SYLVAIN LÉVI et ED. CHAVANNES. *Quelques titres énigmatiques*, dans *Journ. Asiatique* 1915, p. 210. Un des fonctionnaires de l'administration conventuelle est le *kang wei* 綱維, celui qui dirige les affaires 知事. Il est possible que *tien che* 典事 soit un titre équivalent.

rapidement. La puissance et la souveraineté sont bientôt perdues. Fi! la transmigration est bien digne d'inspirer le dégoût et la tristesse. »

La tradition nous apprend que, parmi les rois des générations suivantes, ceux qui furent puissants par leurs richesses n'égalèrent pas le roi Açoka, (bien que) ses ministres l'aient empêché (de se ruiner). Lorsque, parvenus à la puissance, nous ne sommes pas encore tombés dans le malheur, nous devons de tout notre effort nous acquérir des mérites (1).

Quand il approcha du terme de sa vie, le roi Açoka dit à Rādhagupta : « Maintenant, dans ce Jambudvīpa, qui est souverain maître? » Rādhagupta répondit au roi : « Sire, vous êtes souverain maître. » Ayant entendu ces paroles, le roi se leva, joignit les mains, contempla de toutes parts les quatre régions et prononça ces mots : « A l'exception de mon trésor, je donne au Buddha et au Saṃgha la totalité de la vaste terre entre les quatre océans. Pour les œuvres méritoires que j'ai successivement accomplies, je ne demande pas la félicité des saints rois Cakravartin, ni celle d'Indra, de Brahma, des patriarches ou des deva. Mais je souhaite qu'à l'avenir, au lieu où je renaîtrai, j'obtienne l'empire sur moi-même et que je réalise promptement le Fruit saint. » Alors il fit son testament (2), le scella avec ses dents et le remit au Conseiller Rādhagupta. Alors sa respiration s'arrêta et il mourut. Les ministres, suivant la règle établie pour les rois Cakravartin, le parèrent d'ornements de toute sorte, lui rendirent

(1) Tel paraît être le sens de ce passage obscur : malgré les efforts des ministres d'Açoka pour l'empêcher de dissiper son patrimoine, ses héritiers moins généreux que lui furent également moins riches et moins puissants. Ces réflexions morales qui ne se retrouvent ni dans le *Dīvyāva*, ni dans A. W. K. sont probablement l'œuvre d'un commentateur tardif.

(2) Dans A. W. K., l'acte est écrit sur une feuille de *to-lo* 多羅羅 (*tāla*).

hommage et l'ensevelirent (1). *Eul-mo-lieou* 貳摩留 (2) fut créé roi.

Radhagupta fit savoir ceci aux ministres : « Le roi Aṣoka a donné la vaste terre au Saṃgha. Pour quelle raison ? C'est parce qu'il voulait, à l'exemple du chef de famille Sudatta, donner au complet cent *koṭi*. Il n'a donné pendant sa vie que quatre-vingt-seize *koṭi*. En rachetant le Jambudvīpa pour quatre *koṭi*, on réaliserait les désirs du feu roi. » Les ministres délibérèrent et rachetèrent pour quatre *koṭi* d'or le Jambudvīpa qu'ils rendirent à l'héritier *Eul-mo-lieou*.

Le fils de *Eul-mo-lieou* s'appelait *K'i-ho-t'i* 耆呵提 (Gr̥ha[pa]ti). Le fils de Gr̥ha[pa]ti s'appelait *Fou-chö-mo* 弗舍摩 (Puṣya[var]man). Le fils de Puṣya[var]man s'appelait *Fou-chö-mi-to* 弗舍密哆 (Puṣyamitra) (3). Puṣyamitra ^{12°} délibérant avec ses ministres leur dit : « Comment pourrais-je répandre mon nom dans le monde ? » Alors il y eut un Conseiller qui répondit : « Jadis votre prédécesseur, le roi Aṣoka, érigea dans le Jambudvīpa 84.000 *stūpa* et donna cent *koṭi* d'or. Aussi longtemps qu'on suivra la Loi

(1) *Divyāv.* : ... *nīlapītābhīḥ cīvikābhīr nirharitvā cārīrapūjām kṛtvā* ... A. W. K. : « Ayant paré une litière de soieries multicolores, ils rendirent hommage au corps du roi. »

(2) Le nom du prince héritier apparaît ici sous de nouvelles transcriptions : *Eul-mo-lieou* 貳摩留 dans l'édition de Tōkyō, et *Che-mo-leou* 式摩婁 dans les trois éditions chinoises.

(3) Cf. A. W. K. p. 45 b. col. 8 :

« Le fils de *Sam-po-ti* 三波地 (Saṃpadī) s'appelait *P'i-li-ho-po-ti* 毗梨詞鉢底 [traduit par : la planète Jupiter 太白星] Vṛhaspati. Le fils de Vṛhaspati 太白 s'appelait *P'i-li-cha-ssu-na*. 毗梨沙斯那 [traduit par Armée de bœufs 牛軍] Vṛṣasena. Le fils de Vṛṣasena s'appelait *Fou-cha-po-mo*. 弗沙跋摩 [traduit par le nom de la 8^{me} constellation 尾鎧星] Puṣyavarman. Le fils de Puṣyavarman s'appelait *Fou-cha-mi-to* 弗沙密多羅 [traduit par : Envoyer-ami 差友] Puṣyamitra. »

Dans le *Divyāv.* la liste des successeurs d'Aṣoka est la même que dans A. W. K. Noter toutefois la variante Puṣyadharman au lieu de Puṣyavarman. Le nom du roi Vṛṣasena est omis dans A. W. Tch.

du Buddha et qu'elle subsistera dans le monde, son nom demeurera constamment. Vous pouvez, ô roi, ériger à son exemple, 84.000 *stūpa* et votre nom demeurera pendant longtemps dans le monde. » Puṣyamitra répondit : « Jadis mon prédécesseur était assez puissant pour réaliser ces choses. Mais moi, comment pourrais-je exécuter de telles œuvres ? Y a-t-il encore quelque autre moyen d'égaliser Aṣoka ? »

Il y eut un Conseiller aux vues (*dr̥ṣṭi*) perverses qui dit : « Qu'on fasse le bien ou qu'on fasse le mal, dans les deux cas on gagne également du renom. Parce que le roi précédent a pu ériger 84.000 *stūpa*, sa gloire sera de longue durée. Si vous les détruisez, votre nom sera transmis aux générations futures. » Puṣyamitra rassembla les quatre corps d'armée et s'avança jusqu'au monastère de Kukkuṭa-ārama dans le dessein d'enfoncer les portes du monastère. A ce moment, à la porte du monastère, le rugissement du lion (*siṃhanāda*) se fit entendre. Le roi fut très effrayé. Il n'osa pas entrer dans le monastère et s'en retourna. Trois fois il revint ainsi sans pouvoir entrer. Enfin il fit appeler les bhikṣu et leur dit : Je veux détruire la Loi du Buddha. Voulez-vous, ô bhikṣu, conserver le *stūpa* ou conserver la demeure du *saṃgha* ? » Les bhikṣu répondirent : « Nous voulons conserver le *stūpa*. » Là-dessus [Puṣya]mitra mit à mort les religieux et détruisit la demeure du *saṃgha*. Et appliquant progressivement ces mesures jusqu'au royaume de *Chō-k'ia-lo* 舍伽羅 (Çakala) (1), il publia l'édit suivant : « Quiconque m'apportera la tête d'un Çramaṇa recevra en récompense une pièce d'or. »

(1) Cf. BURNOUF, *Introduction*, Appendice n° 6. — BURNOUF voit dans la leçon Sākala une altération de Çakala et explique ce nom par : « habitation des Çaka. » A. W. K. le transcrit : *Cha-ko-lo* 沙柯羅 et Hsuan-tsang : *Chō-ka-lo* 奢羯羅. La transcription *Chō-k'ia-lo* de A. W. Tch. suggère un original *Çāgala. Çakala a été identifiée par Fleet avec Sialkot (*Actes du XIV^e Congrès des Orientalistes*, 1905, 164).

Or en ce pays là, dans un grand *stūpa*, demeurait un Arhat (1). Il produisit magiquement plusieurs myriades de têtes de Āramaṇa et il dit aux habitants de les faire porter au roi. Le roi, ayant appris cela, voulut faire périr l'Arhat. Mais celui-ci entra dans l'extase de la Destruction 滅盡 et il fut impossible de le tuer.

Alors le roi partit et se rendit au royaume de *T'eou-lo-kiue-tch'a* 偷羅厥吒 dans l'intention de détruire la Loi du Buddha. Sur le territoire de ce royaume, il y avait un génie qui protégeait la Loi du Buddha. Il fit cette réflexion : « J'ai reçu et je maintiens les défenses du Buddha; je ne puis pas faire de mal (à qui que ce soit). Comment pourrai-je protéger et maintenir la Loi du Buddha? Jadis le démon *Kin-mi-chō* 禁蜜舍 (*Kṛmīṣa*) m'a demandé ma fille. Je la lui ai refusée parce qu'il se conduisait mal. Il faut maintenant que je lui donne ma fille dans l'intérêt de la Loi du Buddha. » Pour cette raison, dans le *T'eou-lo-kiue-tch'a* 偷羅厥吒 des démons et génies puissants protégeaient (la Loi) et Puṣyamitra ne put la détruire. Alors les démons et les génies de la Bodhi séduisirent les gardes du roi et les entraînèrent jusqu'à l'océan du Sud. Le démon *Kṛmīṣa* ayant chargé sur ses épaules un grand rocher, en écrasa le roi et son armée. Cet endroit fut alors appelé « Profondément caché » 深藏. Dès lors, la race des rois du *Mo-k'ia-t'i* 摩伽提 (*Magadha*) fut éteinte (2).

(1) D'après A. W. K., cet Arhat demeurait au monastère du « Roi de la Loi » 法王 (*Dharmarāja*).

(2) Cf. A. W. K., p. 45^b, col. 17 :

« Ensuite (le roi) se rendit en d'autres lieux et parvint au royaume de *Keou-chō-t'o-ko* 拘瑟他歌 [traduit par : Grenier 庫藏]. Dans ce royaume, il y avait un *yakṣa* qui gardait une dent du Buddha. Ce *yakṣa* fit cette réflexion : « La Loi du Buddha va périr. Parce que j'ai reçu les défenses, je ne puis plus mettre à mort les êtres vivants. J'ai une fille que le *yakṣa* *Ki-li-chō* 已利履 [cor. 履] autrefois avait demandée et que je lui ai refusée parce qu'il ne cessait jadis de commettre de

mauvaises actions. Il faut maintenant que je la lui donne pour qu'il protège la Loi du Buddha. » Il y avait en outre un *yakṣa* extrêmement robuste qui protégeait sans cesse le roi Puṣyamitra et, à cause de sa force, nul ne pouvait faire du mal (au roi). Le génie, gardien de la dent du Buddha, conduisit le *yakṣa* qui protégeait le roi jusqu'à l'océan du Sud. Alors le *yakṣa* *Ki-li-chō* saisit une énorme montagne et écrasa le roi Puṣyamitra ainsi que ses quatre corps de troupes. Tous périrent à la fois. C'est pourquoi cette montagne est appelée *Sieou-ni-hi-to* 修尼喜多. Le roi Puṣyamitra ayant été mis à mort, la grande famille du Paon 孔雀 (Maurya) est depuis lors éteinte.

Appendice.

L'expédition du roi Puṣyamitra dans le Nord-Ouest de l'Inde.

D'après le *Divyāvadāna* le roi Puṣyamitra en quittant Çākala se rendit à Koṣṭhaka. C'était la résidence du *yakṣa* Daṃṣṭrā-nivāsin qui ne pouvait faire du mal à qui que ce fût, parce qu'il observait les défenses de la Loi. Il donna sa fille au *yakṣa* Kṛmīça, à condition que ce dernier protégerait la Loi du Buddha.

D'après A. W. K. le roi, en quittant Çākala, se rendit au royaume de *Kiū-chō-t'o-ko* 拘瑟他歌 [traduit par : grenier 庫臧]. Dans ce Royaume, il y avait un *yakṣa* qui gardait une dent du Buddha. Ne pouvant mettre à mort aucun être vivant, ce *yakṣa* converti donna sa fille au *yakṣa* *Ki-li-chō* 已利履 pour qu'il protégéât la Loi du Buddha.

Enfin, dans A. W. Tch., le roi, en quittant Çākala, se rend au royaume de *T'eou-lo-kiue-tch'a* 偷羅厥吒. Dans ce pays résidait un génie, gardien de la Loi du Buddha, qui ne pouvait faire du mal à personne et qui donna sa fille au démon *Kin-mi-chō* 禁密舍, en faveur de la Loi du Buddha.

Dans l'ensemble, ces trois récits ne diffèrent pas sensiblement. L'itinéraire du roi Puṣyamitra passe toujours par Çākala, et le nom du *yakṣa* Kṛmīça est exactement transcrit dans A. W. Tch. et A. W. K. D'autre part, le nom du *yakṣa* Daṃṣṭrā-nivāsin signifie : « celui qui habite près de la dent ». C'est ce que A. W. K. traduit par « un *yakṣa* qui gardait la dent du Buddha ».

En somme, les trois récits se superposent exactement. On est donc conduit à admettre que les transcriptions : *K'iu-chö-t'o-ko* et *T'eu-lo-kiue-tch'a* et le sanskrit Koṣṭhaka désignent le même lieu. En fait *K'iu-chö-t'o-ko* traduit par « grenier » recouvre exactement Koṣṭhaka dérivé de koṣṭha « grenier, entrepôt ». *T'eu-lo-kiue-tch'a* répond à sanskrit Sthulakoṣṭhaka [pali Thullakoṭṭhaka] « qui a de vastes greniers ». Koṣṭhaka et Sthulakoṣṭhaka, identiques à une épithète près, sont deux noms d'une même localité.

Sthulakoṣṭhaka, dans les Ecritures, est généralement associé au nom du bhikṣu Raṣṭrapala. La légende de ce religieux est contée dans l'Avadāna-Āṭaka (n° 90) et dans le 82° *sutta* du *Majjhima nikāya* auquel correspond le 132° *sūtra* du *Madhyama-āgama* traduit en chinois (cf. *T'chong-a-han*, Tōk. XII, 6, p. 51^b). Dans les deux derniers textes, la scène se passe au pays des Kuru et c'est probablement ce fait qui est à l'origine de la phrase suivante de l'Avadāna-Āṭaka : « Un roi nommé Koravya exerçait la royauté à Sthulakoṣṭhaka » (trad. FEER, p. 335). Cette ville est appelée Thullakoṭṭhita dans le *Majjhima-nikāya* et *T'eu-lo-tch'a* 鋤蘆吒 (Sthūla[koṣ]ṭha) dans *T'chong-a-han*. Dans les Theragāthā, la ville est Thullakoṭṭhika au pays des Kuru (trad. MRS. RHYS DAVIDS, p. 302). Il est probable que la même localité est encore mentionnée dans le récit du Vinaya des Mula-Sarvāstivādin relatif au voyage du Buddha dans le Nord-Ouest de l'Inde. Ce texte nous apprend qu'avant d'arriver à Revata, le Buddha passa par la ville du Grenier à riz où il convertit la mère du roi Uttarasena (*Le Nord-Ouest de l'Inde* dans *Journ. Asiatique*, 1914, II, p. 513).

Uttarasena était roi d'Udyana (= Oḍḍiyana) selon le récit de Hsuan-tsang (*Mémoires*, I, p. 147 et suiv.). Dans ses *Etudes sur l'Iconographie bouddhique* (p. 121), M. FOUCHER a décrit une miniature népalaise qui représente « Vajrapāṇi à Maṅgakoṣṭha en Oḍḍiyana » et il a reconnu dans cette localité la ville de *Mong-kie-li*, capitale de l'Oḍḍiyana

(HIUAN-TSANG, *Mémoires*, I, p. 131). Le même savant a signalé en outre un procédé magique pour évoquer la déesse Kurukullā « telle qu'elle vient de l'Uḍḍiyāna » (*Etude complémentaire*, p. 74). Enfin M. SYLVAIN LÉVI a rapproché du nom de Maṅgakoṣṭha en Oḍḍiyāna la ville du Grenier à riz (*koṣṭha*) où le Buddha couvrit la mère du roi Armée-Victorieuse, selon le récit du Vinaya des Mula-Sarvastivādin, c'est-à-dire la mère d'Uttarasena, roi d'Oḍḍiyāna, selon le récit de HIUAN-TSANG (*Journ. as.*, 1915, I, p. 107). Il semble bien que la ville du Grenier à riz, Koṣṭhaka du *Divyāv.*, Sthulakoṣṭhaka au pays des Kuru et Maṅgakoṣṭha en Oḍḍiyāna soient une même localité.

Un dernier point mérite attention. Après le récit de la mort de Puṣyamitra écrasé sous une montagne, on lit au texte du *Divyāv.* : *tasya munihata iti saṃjñā vyavasthāpitā* (p. 434). BURNOUF traduit ainsi cette phrase : « On donna dès lors au roi le nom de Munihata (celui qui a mis à mort les solitaires). » Dans A. W. K. et A. W. Tch. il ne s'agit point à cette place du nom du roi mais plutôt du nom de la montagne. A. W. K. le transcrit *Sieou-ni-hi-to* et A. W. Tch. le traduit par « Profondément caché ». Transcription et traduction suggèrent un original Sunihita « bien caché, profondément enseveli ». A côté de la leçon du *Divyāv.* il faut donc en supposer une autre : *tasya Sunihita iti saṃjñā vyavasthāpitā*.

Chapitre sixième.

Avadāna d'Upagupta (1).

Dans le royaume de Mathurā 摩突羅, le Buddha dit à Ānanda : « Cent ans après mon *nirvāṇa*, dans le royaume de Mathurā, le fils du maître de maison Gupta aura nom Upagupta. Il enseignera la Loi du *dhyāna* 禪. Parmi les disciples, il sera le premier de tous. Bien qu'il n'ait pas les signes, il fera des conversions autant que moi. Après mon *nirvāṇa*, il fera en grand œuvre de Buddha. Les innombrables 阿僧祇 (*asaṃkhyeṣa*) êtres vivants qu'il convertira auront tous la Délivrance. Ceux qui deviendront Arhat, il leur fera jeter une fiche de quatre pouces dans une fosse qui sera pleine de ces fiches

(1) A. W. K. Chapitre VI. — Le début de cet Avadāna se retrouve dans le *Divyāvadāna*, en tête du *Pāṇcupradāna* (pp. 348—350), mais le texte sanskrit est très altéré. Cf. BURNOURF, *Introduction*, p. 378. L'avadāna d'Upagupta encadre ici le récit du premier Concile et les Vies des patriarches. Dans le *Divyāv.* il précède le récit de la vie d'Açoka. Dans A. W. Tch. comme dans A. W. K. la prophétie relative à Upagupta est résumée au début de l'avadāna d'Açoka (cf. *supra* p. 246). Upagupta est le personnage qui donne à l'*Açokāvadāna* une certaine unité. Sa légende est le ciment par quoi sont soudées les diverses parties de l'œuvre.

Le chapitre VI de A. W. K. commence par la phrase suivante qui se retrouve dans le *Divyāv.* : « En ce temps-là le Buddha étant sur le point d'entrer dans le *nirvāṇa* convertit le roi-dragon Apālāla 阿波羅羅, ainsi que Gopāla 瞿波羅, la Caṇḍālī 旃陀利 et le roi-dragon. Puis, il se rendit au royaume de Mathurā . . . »

accumulées (1). Cette fosse sera longue de trente-six pieds et large de vingt-quatre pieds. »

Le Buddha dit encore à Ānanda : « Maintenant vois-tu cette forêt verte ? » Il répondit qu'il la voyait. « Ô Ānanda, c'est la montagne d'Urumuṇḍa. Cent ans après mon *nirvāṇa*, un bhikṣu nommé *Chang-na-ho-sieou* 商那和修 (Caṇavasa) établira un monastère sur le mont Urumuṇḍa et il convertira Upagupta. Il y aura dans le royaume de Mathura deux fils de famille, nommés l'un *Na-lo* 那羅 (Naṭa) et l'autre *Po-li* 跋利 (Bhaṭa). Ils élèveront un monastère sur le mont Urumuṇḍa. Dans le calme et la pureté, on y pourra vivre et méditer. Cellule et couche, il y aura là tout ce qui est nécessaire. Et c'est ce qu'on appellera l'*araṇya* de *Na-lo-po-tch'a* 那羅跋吒 (2) (Naṭabhāṭa). »

Ānanda dit au Buddha : « O Bhagavat, Upagupta fera beaucoup de bien aux nombreuses personnes qu'il convertira. » Le Buddha dit à Ānanda : « Ce n'est pas uniquement par ses nombreuses conversions du temps présent, mais en outre dans le passé, pendant des *kalpa* innombrables, il a fait beaucoup de bien. Si tu veux le savoir, écoute avec attention, je vais t'en faire le récit.

Jadis, sur un versant du mont Urumuṇḍa demeuraient cinq cents Pratyeka-buddha. Cinq cents *ṛṣi* demeuraient également sur un autre versant. Cinq cents singes demeuraient

(1) Les traductions chinoises justifient la correction proposée par BURNOUF : *śalākābhikṣuḥ guhāṇi pūrayiṣyanti* au lieu de : *śaṇakābhikṣuḥ pūjayiṣyanti* des mss. du *Divyāv.*

(2) A. W. K. ajoute : « Sache-le, ô Ānanda ! Ce monastère sera le premier lieu pour la méditation (*dhyāna*). » Un peu plus loin, lorsque le Buddha parle du Cachemire, cette même phrase est omise dans A. W. K. Sur ce point, A. W. K. reproduit probablement l'*Açokāv.* original tandis que A. W. Tch. a transposé au profit du Cachemire une partie du texte primitif.

Le désaccord des transcriptions : *po-li* et *po-tch'a* est probablement dû à la coexistence du nom : Naṭabhāṭa et du dérivé Naṭabhāṭika.

raient aussi sur un autre versant. En ce temps-là, le chef des cinq cents singes se rendit au lieu où habitaient les Pratyeka-buddha. Le cœur joyeux, il cueillit des fleurs et des fruits et les donna aux Pratyeka-buddha. Alors ayant croisé les jambes, les Pratyeka-buddha s'assirent et entrèrent en méditation. Le singe ayant joint les mains, se plaça le dernier et à l'exemple des Pratyeka-buddha
 12^b il s'assit les jambes croisées. Ensuite les Pratyeka-buddha entrèrent dans le *nirvāṇa*. Le singe leur présenta des fleurs et des fruits, mais ils ne faisaient pas mine de les prendre. Là-dessus, le singe les tira et les poussa en les prenant par leurs vêtements, mais ils ne bougèrent pas. Le singe comprit qu'il étaient entrés dans le *nirvāṇa* et il en fut attristé. Alors, étant allé sur un autre versant de la montagne, il vit les cinq cents brahmanes. Les uns étaient couchés sur des épines, les autres sur de la cendre. Les uns levaient un pied, les autres levaient une main. Les uns se suspendaient la tête en bas, les autres se brûlaient le corps avec les cinq feux. A ceux qui étaient couchés sur des épines, le singe ayant pris ces épines, les jeta au loin. A ceux qui étaient étendus sur de la cendre, il prit également la cendre et la jeta au loin. Ceux qui levaient une main, il leur saisit la main et la fit abaisser. A ceux qui étaient suspendus la tête en bas, il rompit leur corde. Ceux qui levaient un pied, il le leur fit allonger. Pour ceux qui se brûlaient le corps avec les cinq feux, il jetait au loin les feux. Etonné de ce qu'ils faisaient, le singe alors croisa les jambes et s'assit devant eux. Les cinq cents *ṛṣi* dirent : « Voici que ce singe s'étonne de ce que nous faisons. Essayons d'imiter ce qu'il fait. » Alors ils croisèrent les jambes et s'assirent, réfléchirent et tinrent leurs pensées fortement enchaînées. Sans maître, ils comprirent par eux-mêmes ; et les trente-sept lois de la pensée de Bodhi se présentèrent à eux spontanément. Ils obtinrent alors l'état de Pratyeka-buddha, et ils firent cette réflexion : « Voici que nous avons obtenu

l'état de Pratyeka-buddha, grâce à ce qu'un singe nous a appris. » Ayant disposé des fleurs et des fruits, ils les offrirent au singe. Quand le singe mourut, ils l'incinérèrent avec du bois odorant et lui firent des offrandes. O Ānanda ! le singe de ce temps-là, c'est maintenant Upagupta. Jadis, même quand il était singe, il put faire du bien à cinq cents *ṛṣi* et leur fit obtenir d'attester la Voie (1).

Le Buddha dit à Ānanda : « Tiens mon vêtement. » Alors (Ānanda) saisit le vêtement. Aussitôt il se dirigèrent ensemble vers le royaume de *Ki-pin* 罽賓 (Cachemire) (2). Quand ils furent arrivés au *Ki-pin*, le Buddha dit à Ānanda : « Ce pays est paisible et en bon ordre. Il est extrêmement vaste. » Ānanda répondit au Buddha qu'il en était ainsi. Le Bhagavat dit encore à Ānanda : « Cent ans après moi, un bhikṣu nommé *Mo-t'ien-ti* (Madhyāntika) 摩田地 établira la Loi du Buddha dans le royaume de *Ki-pin*. Ce royaume offrira en abondance des cellules et des objets de couchage. Pour s'asseoir dans la méditation 禪 (*dhyāna*), ce sera le premier (lieu) (3). »

De là le Buddha s'avança par étapes vers la ville de *Kiu-che-na* 拘尸那 (*Kuṣiṇā*[ra]). Le Buddha voulant entrer dans le *parinirvāṇa* dit à Mahakāṣyapa : « Après ma fin, il faudra composer l'Œil de la Loi pour que, pendant mille années, dans le monde, il fasse prospérer les êtres vivants. » Kāṣyapa répondit : « J'accepte respectueusement vos ordres, ô Bhagavat. » Le Buddha entra

(1) La suite du texte manque au *Divyāv.*

(2) Les rédacteurs de A. W. K. et A. W. Tch. ont adopté la tradition qui désignait Ānanda comme le compagnon de voyage du Buddha dans l'Inde du Nord. Sur les traditions opposées, cf. *Le Nord-Ouest de l'Inde* dans *Journ. As.* 1914, II, p. 507.

(3) A. W. K. : « Arrivé là, (le Buddha) dit à Ānanda : « Vois-tu ce pays montagneux et boisé ? » Ānanda répondit : « Je le vois, ô Bhagavat ! » Il dit encore à Ānanda : « Dans ce royaume de *Ki-pin*, cent ans après mon *nirvāṇa*, il y aura le bhikṣu Madhyāntika 末田地. Il fondera dans ce pays le Royaume de *Ki-pin*. » Et ainsi de suite . . . jusqu'à : Le Buddha se rendit par étapes à la ville de *Kuṣiṇā*[ra]. »

dans une pensée mondaine et fit cette réflexion : « Que *Che-t'i-houan-jin* 釋提桓因 (*Çakra devānām-indra*) vienne auprès de moi. » *Çakra devānām-indra* connut la pensée du Buddha et vint auprès de lui. Le Buddha dit à *Çakra devānām-indra* : « Après ma fin tu devras protéger la Loi excellente. » *Çakra devānām-indra* dit au Buddha : « O Bhagavat! je reçois vos ordres! » Le Buddha entra de nouveau dans une pensée mondaine et fit cette réflexion : « Que les quatre *deva* rois des *deva* 天王天 viennent auprès de moi! » Alors les quatre rois des *deva* commurent la pensée du Buddha et vinrent auprès de lui. Le Buddha dit aux quatre rois des *deva* : « Après mon *nirvāṇa*, vous devrez protéger la Loi excellente. » (Ils répondirent) : « Soit! ô Bhagavat, nous devons recevoir vos ordres saints! » Le Buddha ayant donné ses instructions à Mahākāçyapa, à *Çakra devānām-indra* et aux quatre rois des *deva* se rendit alors à la ville de Kuçinā[rā] (1), dans le bois des arbres *So-lo* 娑羅 (Sala) et il passa la nuit entre les arbres faisant la paire. L'heure du *nirvāṇa* étant venue, il dit à Ānanda. « Etends-moi, la tête tournée vers le Nord, dans le bois des arbres Sala. Aujourd'hui, au milieu de la nuit, j'entrerai dans le *nirvāṇa*. Et il récita ces *gāthā* :

« Les êtres sont tous dans un tourbillon. La naissance et la vieillesse ressemblent aux vagues (de la mer). Ayant

(1) A. W. K. : « Le Buddha dit aux quatre rois des *deva* : « Après mon *nirvāṇa*, vous devrez protéger et maintenir les Corbeilles de la Loi. Et ainsi de suite . . . jusqu'à : Dans l'avenir (il y aura) trois souverains rebelles. Vous devrez tous protéger contre ces (rois) et maintenir les Corbeilles de la Loi. » Les quatre rois des *deva* dirent au Buddha : « Soit, ô Bhagavat! » A ce moment le Bhagavat ayant achevé de transmettre les Corbeilles de la Loi à Mahākāçyapa ainsi qu'à *Çakra devendra* et aux quatre rois des *deva*, se rendit derechef au royaume de Mathurā. De cette façon, il se rendit par étapes à la ville de Kuçinā[rā] . . . » Il y aurait donc eu un second voyage du Buddha au pays de Mathurā! Tout ce passage semble d'ailleurs interpolé. Le raccord au moyen des mots « de cette façon » est maladroit.

traversé l'Océan de la mort, je rejette mon corps comme on abandonne un radeau. J'aborde au *nirvāṇa* plein de sécurité; j'échappe à la terreur des *mo-kie* 魔竭 (*makara*). Les 3 sortes d'êtres sont une mer profonde et vaste; le maître de la Délivrance a pu la traverser. »

Ayant récité ces *gāthā*, il entra dans le *nirvāṇa*. Et 13^a ainsi de suite . . . jusqu'à : On éleva les huit *stūpa* des *chō-li* 舍利 (*ṣarīra*) et un neuvième *stūpa* pour l'urne et un dixième *stūpa* pour le charbon (du bûcher). Et ainsi de suite . . . jusqu'à : Çakra *devānām-indra* et les quatre rois des *deva* rendirent hommage aux *ṣarīra* avec des fleurs odorantes, des airs de musique, des parfums en poudre et des parfums onctueux. Et ils prononcèrent ces paroles : « Le Buddha nous a transmis la Loi, puis il est entré dans le *nirvāṇa*. Désormais, nous protégerons et nous maintiendrons la Loi du Buddha. » Çakra *devānām-indra* dit à *T'i-t'ieou-lai-tch'a* 提頭賴吒 (*Dhṛtarāṣṭra*) (1) : « Tu dois protéger la Loi du Buddha du côté de l'Orient. » Puis il dit à *P'i-leou-lei* 毗樓勒 (*Virūdhaka*) (2) : « Tu dois protéger la Loi du Buddha du côté du Sud. » Il dit à *P'i-leou-po-tch'a* 毗樓博叉 (*Virupākṣa*) (3) : « Tu dois protéger la Loi du Buddha du côté de l'Occident. » Il dit au roi des *deva* *P'i-cha-men* 毗沙門 (*Vaiçramaṇa*) : « Tu dois protéger la Loi du Buddha du côté du Nord. Pour quelle raison? Dans l'avenir, il y aura trois rois aux vues (*dṛṣṭi*) perverses qui détruiront la Loi du Buddha. Le Buddha a prédit que tu devais la protéger et la maintenir » (4).

(1) A. W. K. : *Tch'e-li-to-a-lo-to* 持梨哆阿囉哆 [traduit par : « Gouverne-royaume » 治國].

(2) A. W. K. : *P'i-licou-to* 毗留多 [traduit par « Accroissement » 增長].

(3) A. W. K. : *P'i-licou-po-tch'a* 毗留博叉 [traduit par « Vilains yeux » 不好眼].

(4) A. W. K. : « Puis il dit à *Kieou-pi-lo* 鳩鞞羅 [traduit par « Vilain corps » 不好身] (*Kuvera*) : « Tu protégeras la Loi du

Après que le Buddha se fut éteint les Arhat par milliers, par centaines de mille, par myriades entrèrent tous dans le *nirvāṇa*. Les *deva*, dans l'espace, poussèrent de grands cris et prononcèrent ces paroles : « Les disciples du Buddha s'en vont tous à la suite du Buddha. La lampe de la Loi va s'éteindre. La grande nuit va venir. Si on ne rassemble pas les textes sacrés des trois Corbeilles (*piṭaka*), quand les Arhat seront entrés dans le *nirvāṇa*, la Loi du Buddha s'éteindra. » Alors Çakra *devānām-indra* accompagné des quatre rois des *deva* et de la multitude des *deva*, se rendit auprès du Vénérable Mahakaçyapa. Il se prosterna la face (contre terre) et dit à Kaçyapa : « O Vénérable, la Loi du Tathāgata vous a été transmise. Maintenant, ô Vénérable, vous devez rassembler l'Œil de la Loi pour que, chez les *deva* et chez les hommes, pendant mille années consécutives, il fasse prospérer les êtres vivants. » Alors Kaçyapa dans l'espace frappa le grand *gaṇḍi* (gong) (1). Les trois mille mondes en entendirent tous le son. Alors cinq cents Arhat s'assemblèrent dans la ville de Kuçina[ra].

Kaçyapa dit à *A-na-liu* 阿那律 (Anuruddha) (2) : « Lequel d'entre les Arhat n'est pas encore venu ? » Il répondit : « Seul, le Vénérable *Kiao-fan-po-t'i* 憍梵波提 (3) (Gavampati) qui demeure au palais des *Che-li-che* 尸利沙

Buddha du côté du Nord. Le Bhagavat a dit : Après mon *nirvāṇa*, il y aura trois rois rebelles. Ils viendront du même pays que toi. S'ils détruisent la Loi du Buddha, tu devras la protéger. » Cette prédiction se retrouve deux fois dans A. W. Tch. La seconde fois, elle est très développée et va de la fin de la page 24^b à la p. 26^a. Ici la façon étrange dont le Buddha cite ses propres paroles est un nouvel indice de nature à prouver que tout ce passage a été remanié (cf. *supra* p. 312, note 1).

(1) A. W. K. : « Mahākācyapa fit résonner les pierres sonores. Par la force de sa pénétration surnaturelle, il émit de sa bouche un son qui fut perçu dans tout le Jambudvīpa. »

(2) A. W. K. : *A-neou-leou-t'o* 阿菟樓駄.

(3) A. W. K. : *K'ia-fan-po-t'i* 伽梵波提 [traduit par : le Seigneur des Bœufs 牛主].

(*çirīṣa*) n'est pas encore venu.» Kāçyapa demanda : « Maintenant, dans cette multitude, qui occupe la dernière place? » *Fou-na* 弗那 (*Purṇa*) (1) répondit : « J'occupe la dernière place. » Le Vénérable dit : « Peux-tu obéir au Saṃgha et te conformer à l'enseignement de la Loi? » *Purṇa* répondit : « Je puis lui obéir et m'y conformer. » Le Vénérable dit : « C'est bien! c'est bien! Tu peux, en occupant la dernière place, être l'ornement de l'Assemblée. » Il te faut maintenant aller là-bas au palais des *çirīṣa* dire à Gavāmpati : « Kāçyapa et le *saṃgha* des *bhikṣu* vous appellent. Voici qu'en ces circonstances ils vous réclament, ô Révérend, pour les affaires du Saṃgha. »

Purṇa se rendit alors au palais des *çirīṣa* et dit à Gavāmpati : « Voici que Kāçyapa et le *saṃgha* des *bhikṣu* vous appellent momentanément, ô Vénérable, pour les affaires du Saṃgha. » Il répondit : « O *āryuṣmat* *Purṇa*! vous devriez dire : Le Tathāgata et le *saṃgha* des *bhikṣu*... Pourquoi dites-vous : Kāçyapa et le *saṃgha* des *bhikṣu*...? Le Buddha est-il donc entré dans le *nirvāṇa*? Les hérétiques ne vont-ils pas anéantir la Loi du Buddha? Les mauvais *bhikṣu* ne vont-ils pas détruire le *saṃgha* (où règnent) l'union et la concorde? » *Purṇa* répondit : « Vous l'avez dit! Le Tathāgata est entré dans le *nirvāṇa*. Le pont de la Loi est ruiné. Le *Siu-mi* 須彌 (*Sumeru*) de la Loi s'est écroulé. Le mont *Yeou-k'ien-t'o* 由乾陀 (*Yugandhara*) des *Çrāvaka* est tombé en ruines. » Le Vénérable Gavāmpati dit : « Si le Bhagavat était encore dans le Jambudvīpa, je devrais y aller. Mais puisque maintenant il est éteint, le Jambudvīpa est désert et sans attrait. Pourquoi irais-je? Maintenant je veux entrer dans le *nirvāṇa*. De loin, je me prosterne en esprit aux pieds de Kāçyapa et des membres du Saṃgha. » Ayant prononcé ces paroles, il entra dans le *nirvāṇa*. Là-dessus, *Purṇa* revint au Jambudvīpa. Arrivé en présence des

(1) A. W. K. : *Fou-na* 富那.

membres du Saṃgha, il se tourna vers le *sthavira* et dit : « Gavampati refuse de descendre. Il s'est prosterné aux pieds du *sthavira* et des membres du Saṃgha, puis il est entré dans le *nirvāṇa*. Au terme de sa vie, il a prononcé ces paroles : « Le grand éléphant qui a les dix forces (*daṣabala*) a disparu. Son petit disparaît aussi à sa suite. »

Comme les Arhat entraient en grand nombre dans le *nirvāṇa* à la suite du Buddha, Mahākācyapa proclama cette injonction : « Tant que les Corbeilles de la Loi ne sont pas réunies, il est interdit aux *bhikṣu* d'entrer dans le *nirvāṇa*. » Et il réunit les cinq cents Arhat tous unanimes dans le désir de rassembler les Corbeilles de la Loi. Et ils dirent à Ānanda : O *āyusmat* ! entre les disciples du Buddha, tu es *to-wen* 多聞 (*bahucruta*) ; tu as retenu tout l'ensemble et grande est ta sagesse ; tu as constamment suivi le Buddha et ta conduite a été pure. Tes vues (*dṛṣṭi*) sont parfaites ; jusqu'à la fin, dans la Loi, tu assureras avantage et paix aux membres du Saṃgha et tu en as été loué par le Buddha. » (1) Le Vénérable Kācyapa dit aux *bhikṣu* : « Le Buddha est entré dans le *nirvāṇa*. La multitude des hommes, semblable à une nuée, va s'assembler ici et nous importuner. Allons vers un lieu paisible pour composer les textes sacrés et la Loi (2). » Là-dessus, accompagné des cinq cents Arhat, il se dirigea vers la ville de Rajagrha.

(1) Dans A. W. K. ces paroles sont attribuées à Kācyapa : Les cinq cents Arhat s'étant tous réunis, Mahākācyapa dit au Saṃgha : « L'*āyusmat* Ānanda a constamment suivi le Tathāgata ; maintenant il est vieux ; tous les membres du Saṃgha doivent le vénérer. » Et il récita encore cette *gāthā* :

« L'*āyusmat* Ānanda a reçu et retient les paroles du Buddha. Il possède la sagesse, source de profit. Sans cesse il a suivi les pas du Tathāgata. Son esprit pur explique la Loi du Buddha. Il faut le vénérer. Il fait prospérer les membres du Saṃgha et il en a été loué par le Daṣabala. »

(2) A. W. K. : « Nous allons réunir les Corbeilles de la Loi aux lieux où le Buddha a trouvé la Voie, dans le royaume de Magadha. »

Le Vénérable Ānanda, accompagné du disciple *P'o-chö-fou-to* 婆闍弗哆 (Vṛjiputra) parcourut les villages de *P'o-li-chö* 婆利闍 (Vṛji) (1). Alors dans ces villages, les gens des quatre catégories (*paṇṣad*) apprenant le *nirvāṇa* du Buddha s'évanouissaient de douleur et éprouvaient du regret. A ce spectacle, Ānanda fut ému de pitié. Il monta sur le siège du lion (*siṃhāsana*), exposa pour eux l'abrégé de la Loi et leur en expliqua le sens. Alors le disciple Vṛjiputra contempla son *ho-chang* 和上 (*upādhyāya*), le Vénérable Ānanda. Or celui-ci était en cours d'étude et il n'avait pas encore obtenu l'état d'Arhat. Alors s'adressant à Ānanda, (Vṛjiputra) récita cette *gāthā* :

« Dans le calme, assis sous un arbre, en état de ^{13b} *nirvṛti* 寂滅 tu réaliseras le *nirvāṇa*. O Gautama! entre dans l'extase. N'aie pas de distraction. Avant longtemps, tu obtiendra la *nirvṛti*, qui est la Loi pure du *nirvāṇa* (2). »

(1) A. W. K. : « En ce temps là, l'*āyusmat* *P'i-li-che-fou-to* 毗梨時弗多 (Vṛjiputra) était au service d'Ānanda. Ils se rendirent au royaume de *P'i-li-che* 毗梨時 (Vṛji). Dans ce royaume les quatre catégories de fidèles en apprenant le *nirvāṇa* du Buddha, furent attristés. Alors Ānanda pensa : « Les quatre catégories de fidèles sont attristés. Comment prêcher la Loi ? L'*āyusmat* Vṛjiputra pensa : « Je vais contempler l'esprit de mon *upādhyāya* (pour voir) s'il est un saint ou un homme du commun. » Et il vit que son *upādhyāya* avait encore l'esprit d'un homme en cours d'étude et qu'il n'était pas encore las du monde du Désir (*kāmadhātu*). L'ayant vu, il se rendit auprès d'Ānanda. Arrivé là, il récita cette *gāthā* :

« Il vous faut aller sous un arbre et produire la pensée du *nirvāṇa*. O Gautama! asseyez-vous en *dhyāna*. Avant peu, vous réaliserez le *nirvāṇa*. »

(2) Le premier vers qui est attribué à Vajjiputta dans *Thera Gāthā* n° 62 se retrouve avec le même contexte dans le *Samyukta nikāya* I, 201—202, et dans les deux versions chinoises du *Samyukta* (Tök. XIII, 4, p. 99^b et Tök. XIII, 5, p. 109^b, 110^a).

Le second vers attribué à Vajjiputta reparait avec le même contexte qu'aux *Thera Gāthā* dans *Samyukta nikāya* I, 199. Les deux versions chinoises du *Samyukta* ne paraissent pas contenir ce second vers dans la section correspondante.

Vijiputra dit : « Conformément à cette *gāthā*, éveille-toi et comprends, ô Ānanda ! » Ānanda l'ayant entendu, pendant toute la nuit marcha et s'assit en *dhyāna*, dans le recueillement. Au début de la nuit suivante, il se coucha, l'épaule droite contre terre, et sa tête avait à peine touché le coussin quand son esprit, grand ouvert, fut délivré, et il obtint l'état d'Arhat. Alors il se dirigea vers la ville de Rajagrha.

Le Vénérable Mahakaçyapa, à la tête des cinq cents Arhat, parvint également à la ville de Rajagrha. Le roi *A-chö-che* 阿闍世 (Ajataçatru), fils de la *Wei-t'i-hi* 韋提希 (Vaidehi) (1) apprenant que Kaçyapa conduisait les cinq cents Arhat à Rājagrha, fit orner la ville et les étangs et réparer les routes ; et il sortit de la ville à la rencontre (du Vénérable). Autrefois, le roi avait obtenu la foi sans racines. C'est pourquoi le jour où il avait vu le Bhagavat, il s'était jeté à bas de son éléphant (2). Cette fois encore, en apercevant Mahakaçyapa il se jeta à bas de son éléphant. Le Vénérable, par la force de sa pénétration surnaturelle (*abhijñā*) le soutint, de sorte qu'il ne se fit aucun mal. Alors il dit au roi : « La puissance magique 神足 (*iddhipada*) du Tathagata était vive et prompte. Il n'en est pas de même de celle des Auditeurs (Çravaka). C'est à grand'peine que les Çravaka acquièrent la puissance magique. Désormais quand vous nous verrez, ne vous jetez pas à bas de votre éléphant comme lorsque vous vîtes le Buddha. » Le roi dit : « Soit ! je reçois vos instructions. » Alors le roi Ajataçatru toucha la terre avec les cinq parties de son corps ; de la tête il honora les pieds du Vénérable, puis, les mains jointes, il lui dit : « Je n'ai pas obtenu de voir le *nirvāṇa* du Tathāgata. Faites en sorte, ô Vénérable, que je voie votre *nirvāṇa*. »

(1) A. W. K. : « Ajataçatru, fils de *Pi-t'i-hi* 鞞提希. »

(2) A. W. K. : « Autrefois, en voyant venir le Buddha, il était tombé d'un pavillon élevé. »

(Kāçyapa) répondit qu'il y consentait. Ayant fait au roi cette promesse, il lui dit encore : « Maintenant, je veux rassembler l'Œil de la Loi du Tathagata. Je souhaite, ô grand roi, que vous soyez pour moi le *t'an-yue* 檀越 (*danapati*). » Le roi dit : « Je désire que les *bhikṣu* reçoivent de moi, pendant toute ma vie, des ustensiles de couchage, des remèdes contre les maladies, des vêtements et des aliments. » Alors le Vénérable Kāçyapa consentit.

Il se rendit au bois des Bambous et fit cette réflexion : « Il y a ici des cellules en abondance. Il se peut que les *bhikṣu* trop nombreux, nous importunent. Dans la grotte du *Pi-po-lo* 畢鉢羅 (*Pippala*) les ustensiles de couchage ne sont ni trop nombreux ni trop rares. C'est là qu'il faut composer l'Œil de la Loi. » Là-dessus, Kāçyapa accompagné des cinq cents Arhat, se rendit à la Grotte du Pippala. Ayant disposé un lit de repos, il s'assit et prononça ces paroles : « Dans l'avenir, les *bhikṣu* auront peu de mémoire. Nous devons, au début de la journée, réunir les *gāthā* du *Dharmapada* 法句偈. Après le repas, nous réunirons l'Œil de la Loi (1). » Alors les *bhikṣu*, (savoir) les cinq cents Arhat et les autres, s'étant tous rassemblés, prononcèrent ces paroles : « Quelle (Corbeille) de la Loi rassemblerons-nous d'abord ? » Le Vénérable Kāçyapa répondit : « Rassemblons d'abord les *sieou-to-lo* 修多羅 (*sūtra*). » Les *bhikṣu* dirent : « Dans cette multitude, quel est celui qui peut rassembler les *sūtra* ? » Kāçyapa dit : « Ānanda est le premier des *to-wen* 多聞 (*bahucṛuta*). La Corbeille des *sūtra*, Ānanda l'a retenue complètement. Maintenant, tous ensemble, nous devons la composer en interrogeant Ānanda. » Alors il dit à Ānanda : « O Ānanda ! l'Œil de la Loi a été produit par le Buddha. Les *to-wen* ayant quitté ce monde, vous

(1) A. W. K. : Nous devons, avant le milieu du jour, réunir les *Yeou-t'o-na K'ia-p'o* 優陀那伽陀 (*Udāna-Gāthā*). Dans l'après-midi nous rassemblerons la totalité de la Loi.

êtes le seul qui gardiez au complet la Corbeille de la Loi. Maintenant nous devons rassembler la Loi. Il faut que vous la récitiez. » Ānanda dit : « Qu'il soit fait comme vous dites, ô Vénérable. » Alors, en face du Sthavira il contempla les pensées des assistants et récita cette *gāthā* :

« En l'absence du Buddha, la voie que suivent les *bhikṣu* est sans parure. Ils sont pareils à la multitude des étoiles dans l'espace, lorsqu'il n'y a pas de lune. De même, dans le Saṃgha, en l'absence du Buddha, il n'y a que laideur et que bassesse. » (1)

Ayant récité cette *gāthā*, il se prosterna aux pieds du Sthavira (2), puis monta sur un siège élevé et se dit en lui-même : « Il y a des *sūtra* qui ont été entendus de la bouche même du Buddha ; il y a des *sūtra* qui ont été entendus de la bouche des Ārāvaka. » (3) Alors le Vénérable

(1) A. W. K. : « Alors Kācyapa dit à Ānanda : « Il te faut maintenant réciter les *sūtra*. Nous, la Grande Assemblée, nous les réunirons ensemble. Et il récita ces *gāthā* :

« Ô toi, *āyusmat* Ānanda, sache que cette Corbeille de la Loi qui est l'œuvre du Tathāgata, il est en ton pouvoir de la faire durer. Tu retiens la Corbeille de la Loi du Buddha, semblable à un bœuf qui porte une lourde charge. Le Tathāgata possède les dix forces. Sa puissance immense et invincible peut mettre fin aux trois sortes d'existence. La Loi du Buddha est pareille au (mont) Crème 醍醐 (Urumuṇḍa). Ceux qui retenaient la Corbeille de la Loi sont tous entrés dans le *nirvāṇa*. Tu es maintenant le seul homme qui ait reçu et qui retienne la Corbeille de la Loi du Buddha. »

Alors l'*āyusmat* Ānanda répondit : « Soit ! » Et s'étant levé de son siège, debout en face du Sthavira, il contempla la totalité du Saṃgha, et récita cette *gāthā* :

« En cette assemblée de bon augure privée du seul Bhagavat, les cœurs purs sont sans ornement comme l'espace privé de la lune. »

(2) A. W. K. : « L'*āyusmat* Ānanda fit successivement les prosternations en commençant par le Sthavira. »

(3) A. W. K. : « Il y a des *Sūtra* que j'ai moi-même reçus de la bouche du Buddha. Il y a des *Sūtra* que je n'ai pas reçus moi-même de la bouche du Buddha. »

Kačyapa demanda : « En quel lieu le Buddha a-t-il récité le premier de tous les *sūtra*. » (1) Ānanda répondit : « C'est ainsi que j'ai entendu. Une fois, le Buddha demeurait à Varāṇasī, dans le Parc des Cerfs, à la demeure du Vieux *ṛṣi* (2). Pour les cinq *bhikṣu* il fit tourner trois fois la roue de la Loi. C'est ainsi qu'il exposa la Vérité sainte de la douleur. » Le Vénérable *Kiao-tch'en-jou* 憍陳如 (3) (Kaundinya) fit alors cette réflexion : « C'est bien ainsi que jadis le Buddha exposa pour nous la Loi. Maintenant les paroles d'Ānanda ne sont pas différentes de l'original. » Alors s'étant levé de son siège, il s'assit à terre et récita cette *gāthā* :

« Ah! les êtres sont malheureux. Ils sont instables comme (l'image de) la lune dans l'eau. Comme le bananier, ils manquent de solidité. Ils ressemblent aux illusions magiques, à l'ombre et à l'écho. Le Tathāgata est un grand héros dont les mérites sont aussi vastes que les trois mondes; et cependant le vent de l'Impermanence l'a fait flotter sans cesse à la dérive (4). »

Les cinq cents Arhat ayant entendu cette *gāthā*, se levèrent tous de leurs sièges et s'assirent à terre. Le Vénérable Mahakačyapa dit aux *bhikṣu* : « Les paroles d'Ānanda sont-elles véridiques? » Ils répondirent tous

(1) A. W. K. intercale ici la strophe suivante :

« Grand Sage! nous vous en supplions tous. Fils du Buddha, il faut que vous nous disiez en quel lieu le Buddha a récité le premier Sūtra. »

(2) A. W. K. : « en présence d'un *ṛṣi* (?) ».

(3) A. W. K. : L'āyusmat *A-jo Kiao-tch'en-jou* 阿若憍陳如 Ajñāta Kaundinya.

(4) A. W. K. : « Les trois mondes sont sans force. Ils sont comme (l'image de) la lune dans l'eau, comme les transformations magiques et comme le bananier. Mais par la force de la Sagesse il a pu discerner ce qui est dans le monde, et ainsi, échappant à la transmigration, il est entré dans le *nirvāṇa*, semblable à un arbre renversé par un grand vent. »

affirmativement (1). Ānanda récita ainsi tout au long la Corbeille des *sūtra*. Le Vénérable Kāṣyapa se dit encore en lui même : « Maintenant qui dois-je charger de réciter le *P'i-mi* 毗尼 (Vinaya)? » Et il pensa : « Le Buddha a dit que le Vénérable *Yeou-po-li* 優波離 (Upali) était le premier de ceux qui retiennent le Vinaya (*Vinayadhara*). Il a entendu le Vinaya tout-entier de la bouche du Buddha (2). Il faut compiler le Vinaya en interrogeant (Upali). » Mahakāṣyapa dit alors à Upali : « Récite le Vinaya. Nous voulons maintenant le composer. Il faut que tu le récites. » Upali acquiesça. Kāṣyapa demanda : « En quel lieu le Buddha a-t-il prononcé la première des défenses? » Il répondit : « Dans le royaume de Vaiṣālī, à propos de *Siu-ta* 須達 (Sudatta), fils de *Kia-lan-t'o*, 迦蘭陀 (Kalanda), il édicta la première défense. » (3) Et ainsi de suite pour la deuxième et la troisième défense jusqu'à ce qu'on eût rassemblé en entier la Corbeille du Vinaya.

Le Vénérable Kāṣyapa fit cette reflexion : « Il faut maintenant que je récite moi-même la Corbeille *Ma-tö-lo-k'ia* 摩得勒伽 (Māṭṛkā). (4) » Et il dit aux *bhikṣu* : « Le Māṭṛka-piṭaka, c'est les quatre places de pensée

(1) A. W. K. : Alors les cinq cents Arhat quittèrent tous leurs lits de repos et s'assirent sur la terre nue. A ce moment, Kāṣyapa dit aux *bhikṣu* : « Quel est le *sūtra* récité par Ānanda? » Et ensuite les cinq cents Arhat entrèrent en *san-mo-t'i* 三摩提 (*samādhi*). Etant sortis de *samādhi*, ils dirent : C'est tel *sūtra*. C'est tel *sūtra*. Et ainsi jusqu'à ce qu'il eût récité les quatre sortes de *sūtra*.

(2) Cette phrase, qui ne se retrouve pas dans A. W. K., contraste avec les paroles d'Ānanda citées plus haut : « Il y a des *sūtra* qui ont été reçus de la bouche des Crāvaka. » Il semble qu'en introduisant cette remarque dans le texte, un écrivain tardif ait voulu donner au Vinaya-piṭaka rédigé par Upali plus d'autorité qu'au Sūtra-piṭaka rédigé par Ananda.

(3) A. W. K. : « . . . à propos de *Siu-t'i-na* 須提那 (Sudinna), fils de Kalanda ».

(4) A. W. K. : « Mère de la Sagesse » 智母 (Māṭṛkā).

念處 (*smṛtyupasthāna*), les quatre efforts corrects 正勤 (*samyakpradhāna*), les quatre quartiers de magie 如意足 (*rddhi-pāda*), les cinq racines 根 (*indriya*), les cinq forces 力 (*bala*); les sept *bodhyaṅga* 覺, les huit (portions de) la Voie sainte (*aṣṭāṅgika mārga*) (1); les quatre difficultés de pratiquer la Voie; les quatre facilités de pratiquer la Voie; le *samādhi* de l'Absence de trouble (*arāṇa*); le *samādhi* de Connaissance par vœu (*pranidhiṣṭhāna*); les *dharma* classés numériquement 增 — (*ekottara*); les 108 *kleṣa* 煩惱 (2), l'exposé des discussions profanes 世論, l'exposé des liens 結使 (*samyojana*), l'exposé des œuvres (*karma*), les exposés de l'extase (*samādhi*), de la sagesse, etc. Ô *Āyusmat*, voilà ce qu'on nomme le *Māṭṛkā-piṭaka*. » Ayant achevé de réunir les Corbeilles de la Loi, le Vénérable Kaṣyapa récita la *gāthā* suivante :

« Avec la roue de cette Loi vénérable, il a secouru les diverses catégories d'êtres vivants. Les paroles du Bhagavat qui a les dix forces, nous devons tous avec zèle et respect y conformer notre conduite. Cette Loi est une lampe brillante. Elle détruit les noires ténèbres et les voiles de l'ignorance; elle aide l'esprit et ne le laisse point s'égarer (3). »

Le vénérable Ananda fit cette réflexion : « Quand il approcha du *nirvāṇa*, le Buddha prononça ces paroles : Si un moine néglige les menues défenses, il peut être heureux.

(1) Jusqu'ici l'énumération de A. W. K. concorde avec celle de A. W. Tch. Puis A. W. K. se borne à ajouter : « les 4 distinctions 辯, le (*samādhi*) de Connaissance de l'absence de trouble, et le (*samādhi*) de Connaissance par Vœu ».

(2) Les 108 *kleṣa* sont obtenus ainsi : 6 *kleṣa* des sens + 6 *kleṣa* des fonctions (*āyatana*); au total 12, lesquels peuvent être bons, mauvais ou moyens, soit $12 \times 3 = 36$. Ces 36 peuvent se localiser dans le présent, le passé et l'avenir, soit $36 \times 3 = 108$.

(3) A. W. K. : — (Kaṣyapa) récita la *gāthā* suivante :

« Nous avons fini de réunir les Sūtra et le Dharma, pour la prospérité du monde. Les paroles du Buddha qui a les dix forces sont une chose incommensurable. Les ténèbres de l'ignorance, dans le monde, la lampe de la Loi peut les dissiper ».

Il faut maintenant que je redise ces paroles au Saṃgha. » Le Vénérable Ananda, la tête tournée vers le *sthavira*, joignit les mains et dit : « J'ai moi-même entendu le Buddha dire ces paroles : Si un moine néglige les menues défenses, il peut être heureux. » Le Vénérable Kāṣyapa dit à Ananda : « Quelles sont les menues défenses ? L'as-tu demandé au Buddha ? » — Il répondit : « Je ne l'ai pas demandé. » Kāṣyapa dit : « En ne les demandant pas, tu t'es rendu coupable d'un péché *t'on-ki-lo* 突吉羅 (*duṣkṛta*). » Ananda répondit : « Certes, je ne dis pas que je suis exempt de honte de ne pas l'avoir demandé ; c'est sous l'effet du chagrin que je ne l'ai pas demandé. » (Kāṣyapa) dit encore : « Tu as commis d'autres fautes. Le Buddha, lorsqu'il approcha du *nirvāṇa*, te demanda de l'eau et tu ne lui en donnas pas. En cela tu t'es également rendu coupable d'un péché *duṣkṛta*. » — Ānanda répondit : « Certes je ne dis pas que je suis exempt de honte de n'avoir pas puisé de l'eau. A ce moment, cinq cents chars venaient d'entrer dans l'eau pour la traverser en sorte qu'elle était trouble et impure. C'est pourquoi je n'en ai pas puisé. » (Kāṣyapa) dit encore : « Tu as aussi foulé aux pieds le vêtement couleur d'or du Tathāgata. En cela également tu es coupable. » Ananda répondit : « Certes je ne dis pas que je suis exempt de honte. Il n'y avait pas d'autre *bhikṣu* pour tenir avec moi ce vêtement. » Kāṣyapa dit : « S'il n'y avait personne pour tenir avec toi ce vêtement, pourquoi ne l'as-tu pas jeté en l'air ? Si tu l'avais jeté en l'air, les *deva* eux-mêmes l'auraient saisi. Tu as commis une autre faute. Le Tathāgata t'a dit : « Quand un *bhikṣu* est versé dans la pratique des quatre quartiers de magie 如意足 (*ṛddhi-pada*) il peut rester vivant pendant un *kalpa* et demi. Je suis très versé dans la pratique des quatre quartiers de magie. » Trois fois il a parlé ainsi. Alors tu es resté silencieux et tu n'as pas prié le Buddha de rester longtemps dans le monde. En cela également tu t'es rendu coupable d'un péché *duṣkṛta*. » Ananda répondit : « Je ne dis pas que je suis exempt de

honte. A ce moment, Māra le Mauvais m'obscurcissait l'esprit et je n'avais conscience de rien. » (Kāçyapa) dit en outre : « Tu as commis une autre faute. Tu as montré aux femmes les organes secrets du Tathāgata (semblables à ceux de) l'étalon cryptorchide. En cela également tu es coupable. » Ānanda répondit : « Je ne dis pas que je suis exempt de honte de les avoir montrés aux femmes. Si je les ai montrés, c'est parce que je voulais donner aux femmes le dégoût du corps féminin et leur faire désirer un corps d'homme. » (Kāçyapa) dit encore : « Tu as commis une autre faute. Jadis tu as par compassion supplié le Tathāgata de sauver les femmes et de les faire sortir du monde. En cela également tu es coupable. » Ānanda répondit : « Certes je ne dis pas que je suis exempt de honte d'avoir supplié le Tathāgata. Si je l'ai supplié, c'est que j'avais entendu dire que les Buddha du temps passé avaient tous converti en foule des gens des quatre catégories. C'est pourquoi je l'ai supplié. »

Le Vénérable Kāçyapa ayant fait confesser par Ānanda les six péchés *duṣkṛta* qu'il avait commis, dit aux *bhikṣu* : « Nous ne devons pas négliger les menues défenses. Pour quelle raison ? Des *bhikṣu* diront que les sept (règles) pour abolir les querelles sont de menues défenses. D'autres *bhikṣu* diront que les préceptes d'étude 學法 (*śikṣāpada*) sont de menues défenses. D'autres *bhikṣu* diront que les quatre règles *po-lo-t'i-l'i-chö-ni* 波羅提提舍尼 (*prati-deçanīya*) sont de menues défenses. D'autres *bhikṣu* diront que les *po-ye-t'i* 波夜提 (*prāyaścittiya*) sont de menues

(1) Voir BURNOUF, *Lotus de la Bonne Loi*, p. 572. — *Koṣagata vastiguhyaḥ* est le 23^e des *lakṣana*. — Cf. ROSENBERG, *Vocabulary*, p. 490, col. 3 : 陰藏如馬王, « les testicules cachés comme ceux de l'étalon (cryptorchide) ». Dans le *Buddha carita* de Ācāvaghoṣa (I, 65) le Buddha est dit : *vāraṇabastikoḥaḥ* « qui a les testicules cachés comme l'éléphant ». Ceci est encore considéré dans l'Inde comme le signe d'une grande vigueur (*The Buddha-charitam* I—V, édit. G. R. NANDARGIKAR, notes, p. 17).

14^b défenses. Si on néglige ces menues défenses, les *bhikṣu* diront : Négligeons les deux cas indéterminés et les treize observances; et ainsi de suite jusqu'aux quatre péchés (capitaux). Toutes (les défenses) seront négligées. Quand les hérétiques l'apprendront, ils diront : « La prétendue Loi du Çramaṇa Gautama est pareille à la fumée. Tant que le Buddha vécut, on observa et on maintint les défenses. Depuis le *nirvāṇa* du Buddha, celles que les *bhikṣu* veulent maintenir, ils les maintiennent; celles qu'ils veulent négliger, ils les négligent. » Le Vénérable Kācyapa dit aux *bhikṣu* : « Le Buddha a prononcé ces paroles : « Tout ce que j'ai prescrit, tenez-le pour prescrit; ce que je n'ai pas prescrit, ne le tenez pas pour prescrit. Si, sans rien ajouter à ce que j'ai prescrit ni sans en rien retrancher, les *bhikṣu* observent respectueusement les défenses, ils feront prospérer la Loi excellente et les doctrines mauvaises seront détruites à jamais. » Pour cette raison, les défenses prescrites par le Buddha doivent toutes être maintenues. Si l'on agit ainsi, la Loi pourra demeurer longtemps. »

Chapitre septième (1).

Avādāna du Nirvāṇa de Mahākācyapa.

Le Vénérable Kācyapa, ayant achevé de rassembler les Sutra ainsi que l'Abhidharma (2) et le Vinaya, entra dans le *samādhi* de Connaissance-par-Vœu (*pratyidhi-jñāna*) et il contempla (en se demandant) si les Corbeilles de la Loi qu'il avait rassemblées n'étaient point défectueuses. Quand il eut achevé de réfléchir, il sut que (ces Corbeilles) n'étaient point défectueuses. Les cinq cents Arhat entrèrent également dans (le *samādhi*) de Connaissance-par-Vœu et

(1) Le chapitre VII de A. W. K. est intitulé : Avadāna de la transmission des Corbeilles de la Loi aux cinq disciples du Buddha. Or au début de ce chapitre, dans un morceau qui manque à A. W. Tch., A. W. K. énumère les patriarches dans l'ordre suivant : Mahākācyapa, Ānanda, Madhyāntika, Ćaṇavāsa, Upagupta et Dhītika, soit au total six disciples et non pas cinq comme l'annonce le titre. Cette contradiction est explicable si l'on admet que, dans la première rédaction de l'*Açokāv.*, le siège du Patriarcat depuis Ćaṇavāsa jusqu'à Dhītika inclus, était à Mathurā. Madhyāntika était considéré comme un coadjuteur de Ćaṇavāsa, un délégué du Patriarche dans les régions du Nord. Plus tard, sous l'influence de l'église cachemirienne, Madhyāntika qui n'était qu'un collatéral (cf. *supra* p. 53), prit rang dans la lignée de ceux qui s'étaient transmis la Loi. Ceci porta de cinq à six le nombre des premiers patriarches jusqu'à Dhītika inclus, mais le titre du chapitre VII de A. W. K. paraît avoir été fixé dès la première rédaction de l'*Açokāv.*

(2) Il ne s'agit plus de la Māṭrkā comme dans le chapitre précédent, mais bien de l'Abhidharma, en chinois *A-p'i-t'an* 阿毗曇. De plus, dans la relation du Concile, les trois Corbeilles étaient énumérées dans l'ordre suivant : Sūtra, Vinaya, Māṭrkā; ici le Vinaya vient en dernier lieu.

ils contemplèrent de la même façon. Kāçyapa se dit en lui-même : « Le Tathāgata fut pour moi un grand ami bienveillant (*kalyāṇamitra*). Je dois montrer ma reconnaissance envers le Buddha. Montrer sa reconnaissance envers le Buddha, c'est faire ce que le Buddha désirait. Or je l'ai fait entièrement. Avec la Loi j'ai secouru mes compagnons *brahmacārīn*; j'ai rendu de grands services aux êtres vivants. J'ai manifesté pour les êtres vivants à venir des sentiments de grande commisération. J'ai voulu empêcher le cours de la grande Loi de s'arrêter. Pour ceux qui ne sont point sensibles à l'honneur, j'ai établi des formalités (1) d'expulsion. Pour ceux qui sont sensibles à l'honneur, j'ai créé une voie paisible et heureuse. Ainsi j'ai montré entièrement ma reconnaissance. » Kāçyapa fit encore cette réflexion : « Je suis extrêmement âgé. Mon corps est vieux et décrépît. Mon corps infect et usé est tout à fait répugnant. Le moment est venu d'entrer dans le *nirvāṇa*. » (2)

Le vénérable Kāçyapa transmet la Loi à Ānanda et prononça ces paroles : « Ô *āyusmat* Ānanda! Le Buddha m'a transmis les Corbeilles de la Loi. Voici que je veux entrer dans le *nirvāṇa*. Je te transmets la Loi. Garde-la bien. » Ānanda, joignant les mains, répondit au Vénérable : « Soit! J'accepte vos ordres. »

Or il y eut un chef de famille de Rajagrha qui engendra un fils. Celui-ci vint au monde tout vêtu, et le nom du vêtement était *chang-na* 商那 (*cāṇa*). Alors on appela cet enfant : Çāṇavāsa (3) 商那和修. Peu à peu il grandit,

(1) *Kie-mo* 羊毘磨 (*karma*) désigne ici la procédure suivie dans les réunions du Saṃgha. C'est ce terme que j'ai rendu par « formalités ».

(2) A partir de ce point, cp. le récit parallèle du Vinaya des Mūla-Sarvāstivādin dont j'ai donné ailleurs une traduction (*Le Nord-Ouest de l'Inde* dans *Journ. As.* 1914, II, p. 522—537).

(3) La transcription employée ici, *Chang-na-ho-siou*, est souvent restaurée en sanskrit sous la forme Çāṇavāsu. Mais la finale *sieu* figure la désinence en *o* du nominatif ordinaire, ou elle est empruntée à un intermédiaire d'Asie Centrale. Dans A. W. K., ce nom est transcrit *Chō-na-p'o-*

et voulut aller sur l'océan. Kaçyapa dit à Ananda : « Çāṇavasa a formé le dessein d'aller sur mer. Quand il aura trouvé des marchandises précieuses, il reviendra, et voudra faire une assemblée du *pañcavarṣa* 般遮于瑟. Quand l'assemblée sera terminée, tu le sauveras, tu le feras sortir du monde et tu lui transmettras la Loi. » Kaçyapa, ayant transmis à Ānanda la Loi du Buddha, fit cette réflexion : « Je vais aller maintenant aux lieux où sont déposés les *çarīra* authentiques et merveilleux qu'ont imprégnés les mérites bons, purs et innombrables de ce bon ami qu'est le Bhagavat qui prend en pitié ceux qui souffrent et ceux qui peinent. » S'y étant rendu, il s'y prosterna, présenta ses offrandes ; puis il se rendit en volant aux emplacements des quatre *stūpa*, et il s'y prosterna avec le plus profond respect. Puis il se rendit encore à l'emplacement des huit grands *stūpa* qui contiennent des reliques (1). Il s'y prosterna et déposa des offrandes. Comme le grand roi des oies sauvages, il vola jusqu'au palais de *So-kie-lo* 莎竭羅 (*Sagara*) dans l'océan et il adora respectueusement la dent du Buddha. Quand il eut adoré respectueusement la dent du Buddha, il s'éleva dans les cieux. Comme un oiseau aux ailes d'or (*garuḍa*), le temps de plier et d'étendre le bras, en un instant, il arriva chez les *deva* Trayas-trinçat. Alors Çakra *devānam-indra* 釋提桓因, avec la multitude des *deva*, se prosterna devant le vénérable Kaçyapa et lui présenta des offrandes. Puis Çakra *devānām-indra* contempla Mahakaçyapa et prononça ces paroles : « Ô Vénérable, vous venez maintenant pour présenter vos offrandes

ssu 舌那婆私 (*Çāṇavāsin*). (p. les formes du *Divyāv.* : Çāṇakavāsin et Çānakavāsin.

(1) Dans A. W. K. Kaçyapa se rend d'abord aux quatre *tche-tchō* 支微 (*caitya*), puis il entre dans les *stūpa* des *çarīra*. Une note du traducteur chinois explique que le caractère 微 se prononce ici 知 + 荷 et que les quatre *caitya* étaient situés au lieu de la naissance du Buddha, au lieu où le Buddha « réalisa la Voie », au lieu où il fit tourner la roue de la Loi et au lieu du *nirvāṇa*.

aux *carura* avant d'entrer dans le *nirvāṇa*. C'est pour cela que vous venez ici. » Kaçyapa répondit : « J'ai voulu venir pour adorer respectueusement la dent du Tathagata, pour adorer les cheveux du Tathagata, la tiare du Tathagata et le bol du Tathagata (1). C'est maintenant la dernière fois que je fais l'offrande. » Alors Çakra *devānām-indra* et les autres *deva*, en entendant ces mots : « pour la dernière fois », baissèrent la tête, le cœur plein de pitié, d'inquiétude et de chagrin. Çakra *devānām-indra* prit lui-même la dent du Buddha et la donna respectueusement au vénérable Kaçyapa. Le vénérable Kaçyapa l'éleva sur son front. Il offrit à la dent du Buddha du *tchan-t'an* 旃檀 (*candana*) tête-de-bœuf et des fleurs de *man-t'o-lo* 曼陀羅 (*mandāra*). L'offrande terminée, il dit à la multitude des *deva* : « Ayez soin de ne pas vous relâcher. » Ayant prononcé ces paroles, il disparut de ce ciel (2) et reparut à Rājagrha.

Or le vénérable Ananda, quand il eut reçu la transmission, suivait constamment (Kaçyapa) et ne le quittait pas. Il craignait que (le Vénérable) n'entrât dans le *nirvāṇa*, ou bien il craignait de ne plus le voir, et c'est pourquoi il le suivait. Le vénérable Kaçyapa dit à Ananda : « Entre seul dans la ville de Rājagrha et mendie ta nourriture. Moi aussi je vais entrer seul dans la ville de Rājagrha et mendier ma nourriture. »

Avant le milieu (du jour), le vénérable Ananda mit son manteau, prit son bol et entra dans la ville de Rājagrha. Il mendia sa nourriture avec trois sortes de bonnes intentions : premièrement, pour que son aspect fût agréable ; secondement, pour qu'ayant beaucoup entendu et tout retenu, il pût exposer la Loi vraiment bien sans ennuyer ses auditeurs ;

(1) A. W. K. omet « les cheveux » mais ajoute le joyau (*maṇi*) du diadème du Buddha.

(2) A. W. K. : « il disparut soudain du sommet du mont Sumeru ... ».

troisièmement, pour que le renom d'*Ananda* fût toujours ^{15^b} vraiment bon et avantageux (1).

Le vénérable Mahākācyapa mit également son manteau et prit son bol avant le milieu (du jour). Il entra dans la ville et mendia sa nourriture. Il fit cette réflexion : « Il a été convenu ceci entre le roi Ajātaśatru 阿闍世王 et moi : « Au moment d'entrer dans le *nirvāṇa*, vous devrez me prévenir. » Je vais maintenant y aller. » Alors il arriva devant la porte du palais du roi Ajātaśatru. Il dit au gardien de la porte : « Avertis le roi de ma part que Mahākācyapa se tient actuellement devant sa porte et désire obtenir du roi une audience. » Le gardien de la porte dit : « Maintenant le roi est endormi. » Le Vénérable reprit : « Éveille-le et parle-lui. » Le gardien de la porte dit : « Le roi est très méchant. Je n'ose l'éveiller. Plus tard, quand il s'éveillera, je l'avertirai. » Le Vénérable reprit : « Eh bien ! quand il s'éveillera, dis-lui ceci de ma part : Mahākācyapa se dispose à entrer dans le *nirvāṇa*. Aussi est-il venu pour vous parler. »

Là-dessus, le vénérable Kācyapa arriva au mont Pied-du-Coq (Kukkuṭa-pada). Il s'assit entre les trois cimes, sur un lit d'herbes. Assis les jambes croisées, il fit cette réflexion : « Maintenant mon corps que voici est revêtu de l'habit *pāṇṣukūla* 糞掃衣 que m'a donné le Buddha. Je tiens mon bol dans ma main. Que jusqu'au jour où *Mi-lo*

(1) Dans A.W.K. Ananda, en mendiant sa nourriture, s'assure trois avantages : une bonne réputation, la force de se faire entendre agréablement sans ennuyer ses auditeurs, et un extérieur aimable pour que les gens ne soient pas choqués en le voyant. Ce sont les trois qualités « aimables » d'Ānanda. Par contre, un peu plus haut, quand Kācyapa se présente devant l'Indra des dieux, Çakra lui dit : « Dans quelle intention viens-tu ici, toi qui soucieux de mener une vie pure, demeures constamment dans la montagne ? » (A.W.K. p. 49^a, col. 18). Ainsi reparait l'opposition, fréquente dans les anciens textes, entre l'austérité farouche de Kācyapa et le caractère sociable d'Ānanda.

彌勒 (Maitreya) descendra sur la terre, ils ne tombent point en pourriture, pour que les disciples de Maitreya voyant mon corps conçoivent des sentiments d'aversion et de dégoût! » Le vénérable Kāçyapa dit (encore) en lui-même : « Si le roi Ajātaçatru ne visite point mon corps, le sang bouillonnant lui jaillira du visage et il cessera de vivre. »

Le Vénérable ayant renoncé aux combinaisons (*saṃ-skāra*) de la vie, il ne lui restait que peu de temps à vivre. Alors la vaste terre trembla de six manières. Le vénérable Kāçyapa, sur le point d'entrer dans l'extase, fit cette réflexion : « Quand Ānanda et le roi Ajātaçatru viendront, la montagne s'ouvrira pour qu'ils puissent entrer. Quand ils s'en iront, la montagne se refermera. »

Çakra *devānām-indra*, à la tête de plusieurs myriades de *deva*, déposa comme offrandes des fleurs célestes de *mandāra* et des parfums célestes en poudre sur les *çarīra* du Vénérable Kāçyapa. Quand il se fut prosterné et eut fait ses offrandes, la montagne se referma et recouvrit le corps du Vénérable. Voyant que le vénérable Kāçyapa avait laissé s'échapper la vie de son corps, Çakra *devānām-indra* sentit dans son cœur un chagrin brûlant. (Il dit) : « Le chagrin causé par l'entrée du Tathāgata dans le *nirvāṇa* est à peine apaisé. Aujourd'hui le vénérable Kāçyapa en entrant dans le *nirvāṇa* redouble notre malheur. »

Le génie de la Grotte du Pippala 畢鉢羅, en apprenant l'entrée du Vénérable dans le *nirvāṇa*, prononça ces paroles : « Aujourd'hui cette grotte est vide et déserte. Dans le royaume de Magadha tout est vide et silencieux. Dans les rues des villages, les malheureux sont affligés et affaiblis. Les pauvres, il a toujours eu pitié d'eux et les a secourus. Maintenant cette multitude de misérables a perdu son protecteur. Désormais les pauvres et les malheureux seront privés de la Loi bienfaisante. Aujourd'hui le pic de la Loi s'est écroulé. La barque de la Loi a sombré. L'arbre de la Loi est brisé. La mer de la Loi

est desséchée. Aujourd'hui les démons sont dans une grande joie. Sans exception, les hommes et les *deva* se lamentent et pleurent de pitié. » Ayant parlé, il retourna au ciel.

Le vénérable Ānanda, ayant achevé de mendier sa nourriture, réfléchit profondément sur l'impermanence des combinaisons (*anitya saṃskāra*). Alors le roi Ajātaśatru rêva que le faite (de son palais) était brisé. S'étant éveillé, il fut effrayé. Le gardien de la porte vint dire au roi : « Mahākācyapa est venu tout à l'heure pour avertir le roi qu'il se disposait à entrer dans le *nirvāṇa*. » En entendant ces paroles, le roi s'évanouit et tomba la face contre terre. Avec de l'eau on lui aspergea le visage, et il reprit un peu connaissance.

Là-dessus, le roi, s'étant rendu au Parc des Bambous, honora les pieds d'Ānanda et dit : « Le vénérable Mahākācyapa veut entrer aujourd'hui dans le *nirvāṇa*? » Ānanda répondit : « Il est entré dans le *nirvāṇa*. » Le roi demanda encore : « Montrez-moi la place où est le corps du Vénérable. Je désire lui faire des offrandes. » Là-dessus, Ānanda conduisit le roi à la montagne du Pied-du-Coq. Quand le roi fut arrivé, la montagne s'ouvrit. Le roi et Ānanda virent alors le Vénérable. Des fleurs célestes de *mandāra*, des poudres de parfums célestes et du santal tête-de-bœuf couvraient son corps. Alors le roi Ajātaśatru leva les deux mains. Il se jeta à terre de toute sa longueur, puis, s'étant relevé, il réclama du bois de santal. Ānanda lui demanda : « Que voulez-vous faire? » Il répondit : « Je veux incinérer le Vénérable. » Ānanda dit : « Le vénérable Mahākācyapa, le corps conservé par l'extase, attendra la venue de Maitreya. Il ne doit pas être incinéré. Quand Maitreya viendra sur la terre, il conduira sur cette montagne la foule de ses disciples au nombre de 9,600,000 et ils verront Kaśyapa. Alors dans la multitude des disciples tous feront cette réflexion : « Le corps des Auditeurs était petit. Le Buddha l'était aussi. » Et tous concevront un sentiment de mépris. Mahākācyapa bondira dans l'espace et manifestera les dix-huit

transformations, et il transformera son corps en un corps immense. Alors Maitreya retirera la *seng-k'ia-li* 僧伽梨 (*saṃghaṭṭi*) du Buddha Çakyamuni qui recouvre Kaçyapa, pendant que celui-ci manifestera ses transformations surnaturelles. Les 9,600,000 *çramaṇa*, voyant que dans ce petit corps brillent les vertus de la Voie et qu'il possède à un tel point les pénétrations surnaturelles, seront profondément honteux. Leur mépris orgueilleux cessera et tous deviendront des Arhat. »

(1) Après avoir déposé ses offrandes, le roi Ajātaçatru s'en retourna. Ananda s'en alla aussi. Après le départ des deux hommes, la montagne se referma. Le roi Ajātaçatru, joignant les mains, dit au vénérable Ānanda : « Je n'ai pas eu le bonheur de voir le *nirvāṇa* du Tathāgata. Je n'ai pas vu non plus l'entrée du vénérable Kaçyapa dans le *nirvāṇa*. Ô Vénérable ! quand vous entrerez dans le *nirvāṇa*, faites en sorte que j'en sois témoin. » Ānanda répondit qu'il y consentait.

Par la suite, Çāṇavāsa, étant de retour sain et sauf, mit en sûreté ses marchandises précieuses et se dirigea vers le Bois des Bambous. Or le vénérable Ānanda faisait sa promenade régulière devant la porte du monastère. 15^b Çāṇavāsa s'avança directement vers l'endroit où était Ānanda ; il honora les pieds d'Ānanda et, se tenant debout à l'écart, il prononça ces paroles : « J'avais formé le dessein d'aller sur mer, et si je revenais sain et sauf de faire (une assemblée du) *pañcavarṣa* 般遮干瑟 (2) en faveur du Buddha et du Saṃgha. Maintenant où est le Buddha ? » Le Vénérable répondit : « Le Buddha est entré dans le *nirvāṇa*. » Alors (Çāṇavāsa) s'évanouit et tomba à terre.

(1) Ici commence dans A. W. K. l'*paradāna* d'Ānanda.

(2) Dans A. W. K. l'expression *pañcavarṣa* est régulièrement rendue par « grande assemblée méritoire quinquennale ». Cette interprétation nous invite à rejeter l'étymologie courante qui explique *pañcavarṣa* par « les cinq mois de la saison pluvieuse ».

On lui aspergea le visage avec de l'eau et il reprit connaissance. Il demanda encore : « Où sont les vénérables Ćāriputra, Maudgalyāyana et Mahākācyapa ? » (Ānanda) répondit : « Ils sont tous entrés dans le *nirvāṇa*. » Ćāṇavāsa dit à Ānanda : « O homme de grande vertu (*bhadanta*) ! Je désire faire (une assemblée du) *pañçavarṣa*. » Le Vénérable répondit : « Fais comme il te plaira. » Quand le *pañçavarṣa* fut achevé, Ānanda lui dit : « Tu as fait le don des biens ; maintenant tu dois faire le don de la Loi. » Ćāṇavāsa demanda : « O Vénérable, quel est ce don de la Loi que vous voulez me faire accomplir ? » Le Vénérable répondit : « Sortir du monde dans la Loi du Buddha, cela s'appelle le don de la Loi. » Ćāṇavāsa répondit qu'il y consentait. Ānanda le sauva aussitôt, le fit sortir du monde et lui fit recevoir l'ordination (*upasampāda*) 具足. Et ainsi de suite, il fit enfin le *karma jñāpti-caturtha* (1) 白四羯磨. Ćāṇavāsa dit : « Dès le moment de ma naissance, j'étais vêtu d'habits de *çaṇa*. Désormais et jusqu'à la fin de mon corps, je porterai cet habit. » Alors il obtint de retenir en totalité les 84.000 Corbeilles (2) de la Loi qu'Ānanda avait retenues. Il put les retenir entièrement et il obtint la dignité d'Arhat. Il eut les trois sciences, les six pénétrations et la connaissance intégrale des trois Corbeilles.

Le vénérable Ānanda se tenait dans le Parc des Bambous. Il entendit un *bhikṣu* qui récitait une *gāthā* des Sentences de la Loi (*Dharmapada*) :

« Si un homme vivait cent ans sans voir le vieux héron des marais, il vaudrait mieux qu'il ne vécût qu'un jour et qu'il pût voir le vieux héron des marais. »

(1) Cf. Sylv. LÉVI, *Açvaghōṣa*, *Journal asiatique*, 1908, II., p. 129.

(2) Le mot 藏 qui plus haut traduit régulièrement le skr. *piṭaka* est sans doute ici inexact. A. W. K. a 門 qui signifie « porte, famille » et désigne ici une section des Écritures (cf. *Le Parinirvāṇa et les Funérailles du Buddha*, p. 51).

Le vénérable Ānanda, étant passé à côté du *bhikṣu*, lui dit : « Mon fils ! le Buddha n'a pas prononcé ces paroles. Voici ce qu'a dit le Buddha :

« Si un homme vivait cent ans sans comprendre la loi de la transmigration, il vaudrait mieux qu'il ne vécût qu'un jour et qu'il comprît la loi de la transmigration. »

Ānanda dit : « Mon fils ! il y a deux sortes d'hommes qui dénigrent le Buddha. Quelles sont ces deux sortes ? Les premiers sont savants. Mais ils ne comprennent pas le sens (des Écritures) qui pour eux restent vides et stériles. Les seconds comprennent de travers. C'est là ce qu'on appelle le venin. Celui qui comprend le sens exact obtient le fruit du *nirvāṇa*. »

Le *bhikṣu* se rendit à l'endroit où était son *upādhyāya* et dit à celui-ci : « Le vénérable Ānanda m'indique que cette *gāthā* n'a point été dite par le Buddha. » L'*upādhyāya* du *bhikṣu* dit : « Le vénérable Ānanda est un vieillard décrépit ; il est oublieux et se trompe. Continue à réciter comme auparavant. »

Ānanda revint et il entendit réciter la *gāthā* comme auparavant, sans modification. Ānanda dit : « Mon fils ! ne t'ai-je pas dit que le Buddha n'a point prononcé ces paroles ? » Le *bhikṣu* répondit : « Mon *upādhyāya* m'a dit : Ānanda est chargé d'années et ne se souvient plus de ces paroles. Continue à réciter comme primitivement. » Ānanda se dit en lui-même : « Je lui ai moi-même exposé (la vérité) et jusqu'à la fin il ne croira pas. » Ānanda entra dans l'extase et contempla, (se demandant) s'il n'y avait point quelque *bhikṣu* qui pût amener celui-ci à modifier sa récitation : « Il n'y a personne qui puisse l'amener à se corriger. Āṣiputra, Maudgalyāna, Mahakāśyapa sont tous entrés dans le *nirvāṇa*. Maintenant vers qui me tournerai-je pour exposer cette affaire ? Je vais aussi entrer dans le *nirvāṇa*. L'œil de la Loi du Buddha subsistera en tout pendant mille ans. Il ne me reste qu'à entrer dans le *nirvāṇa*. Mes condisciples qui étaient mes amis bienfaisants sont

depuis longtemps disparus. Aujourd'hui je n'ai plus d'autre ressource que de fixer ma pensée sur le corps 身念處 (*kāyasmṛtyupasthāna*).

Le vénérable Ānanda dit à Cāṇavāsa : « Le Buddha a transmis la Loi au vénérable Kaçyapa. Kaçyapa m'a transmis la Loi. Maintenant je veux entrer dans le *nirvāṇa*. Tu garderas la Loi du Buddha. Dans le royaume de Mathurā, se trouve le mont Urumuṇḍa. Tu y élèveras un monastère et un *stūpa*. Or il y a deux frères qui sont chefs de famille : l'un se nomme *Na-lo* 那羅 (*Naṭa*), l'autre se nomme *Po-li* 拔利 (*Bhṭa*). Le Buddha a prédit que ces deux *dānapati* construiront un *araṇya* (monastère) sur ce mont Urumuṇḍa. Dans le royaume de Mathura, il y a un chef de famille nommé Gupta. Il engendrera un fils nommé Upagupta. Tu le sauveras et le feras sortir du monde. Le Buddha a fait cette prédiction : « Cet homme, cent ans après moi, fera largement œuvre de Buddha. » Cāṇavāsa répondit : « Soit ! j'accepte vos ordres. »

Après avoir transmis la Loi du Buddha à Cāṇavāsa, le vénérable Ānanda, au matin, mit son manteau, prit son bol, et étant entré dans la ville pour mendier sa nourriture, il fit cette réflexion : « Ainsi qu'il avait été convenu entre le roi Ajataçatru et moi, je vais aller maintenant prendre congé de lui. » Alors il se rendit à la porte du palais du roi Ajataçatru. Il dit au gardien de la porte : « Va avertir le roi qu'Ānanda se tient maintenant à la porte (du palais) et qu'il désire obtenir une audience du roi. » Alors le gardien de la porte, ayant vu que le roi dormait, revint dire au vénérable Ānanda : « Maintenant le roi dort. » Ānanda dit : « Va le réveiller. » Le gardien répondit à Ānanda : « Le roi est très méchant. Je n'ose le réveiller. » Ānanda dit encore : « Quand le roi s'éveillera, tu l'avertiras en ces termes : Voici qu'Ānanda veut entrer dans le *nirvāṇa*. Aussi est-il venu pour parler au roi (1). »

(1) Tout ce passage reproduit presque textuellement le récit du *nirvāṇa* de Mahākācyapa (cp. *supra* p. 331).

Le vénérable Ānanda, ayant mendié sa nourriture et achevé son repas, réfléchit : « Si j'entre dans le *nīrvāṇa* à Rajagrha, le roi Ajātaśatru ne se mettra jamais d'accord avec les gens de Vaiçālī. Le roi Ajātaśatru refusera de donner mes reliques aux habitants de Vaiçālī. Si j'entre dans le *nīrvāṇa* à Vaiçālī, les gens de Vaiçālī refuseront
 16^a aussi de donner mes reliques au roi Ajātaśatru. Il n'est pas bon que les deux pays se querellent. Je vais maintenant entrer dans le *nīrvāṇa* au milieu du fleuve Gange 恒. » Le vénérable Ānanda se rendit au fleuve Gange.

Le roi Ajātaśatru vit en songe l'homme qui tient le parasol au-dessus du roi briser le manche de ce parasol. Ayant vu cela en songe, le roi s'éveilla soudain, effrayé. Le gardien de la porte lui dit : « Ānanda est venu tout à l'heure pour prendre congé du roi avant d'entrer dans le *nīrvāṇa*. » En entendant ces paroles, le roi s'évanouit et tomba à terre. On lui aspergea le visage avec de l'eau, et il reprit connaissance. Quand il eut repris connaissance, il demanda à quelle distance Ānanda était allé et à quel endroit il voulait entrer dans le *nīrvāṇa*.

Or les génies du Parc des Bambous vinrent dire au roi : « Ānanda s'est dirigé vers Vaiçālī pour entrer dans le *parinīrvāṇa*. » A cette nouvelle, le roi rassembla les quatre corps de troupes et se rendit au fleuve Gange. Les génies de Vaiçālī dirent aux gens de Vaiçālī : « Le vénérable Ānanda se dirige vers ce lieu (pour entrer dans) le *nīrvāṇa*. » Ayant entendu les paroles des génies, les gens de Vaiçālī rassemblèrent les quatre corps de troupes et marchèrent en hâte vers le fleuve Gange. Quand ils arrivèrent au fleuve, le vénérable Ānanda se tenait dans une barque au milieu du cours du Gange.

Ayant aperçu le Vénérable, le roi Ajātaśatru honora de son visage les pieds d'Ananda et, joignant les mains, il dit : « La lampe brillante des trois mondes, le Tathāgata nous a quittés. Vous êtes notre lampe brillante et notre refuge. Nous vous prions de nous prendre en pitié. Ne formez

pas le dessein de nous abandonner en entrant dans le *nirvāṇa*. » Les habitants de Vaiçālī honorèrent les pieds du Vénérable Ānanda et lui dirent en joignant les mains : « Nous vous prions, ô Vénérable, d'entrer dans le *parinirvāṇa* à Vaiçālī. »

Le Vénérable Ānanda voulant entrer dans le *nirvāṇa*, aussitôt la vaste terre trembla de six manières. Alors cinq cents *Rṣi* qui étaient dans les Montagnes neigeuses, et qui avaient entièrement les cinq sortes de pénétration (*abhiññā*), firent cette réflexion : « Pourquoi la vaste terre tremble-t-elle maintenant de six manières ? » Ils contemplèrent et virent qu'Ānanda voulait entrer dans le *nirvāṇa* et qu'à cause de cela la vaste terre tremblait de six manières. Ces *Rṣi* avaient un chef qui les conduisit en bon ordre, et au nombre de cinq cents, à l'endroit où était Ānanda. Ayant respectueusement honoré les pieds du Vénérable, les mains jointes, ils dirent : « Donnez-nous l'autorisation de sortir du monde. » Ānanda se dit en lui-même : « Voici que mes sages disciples vont venir. » Quand il eut fait cette réflexion, cinq cents Arhat arrivèrent spontanément.

Le vénérable Ānanda transforma en cet endroit l'eau du fleuve en une île d'or, et ensuite les cinq cents *Rṣi* sortirent du monde et devinrent tous Arhat. Parce qu'ils avaient reçu les défenses au milieu du fleuve, on appela (leur chef) Madhyantika. Ayant accompli ce qu'il avait à faire, devenu Arhat, il honora les pieds d'Ānanda et, joignant les mains, il dit : « *Siu-po-t'o* 須拔陀 (Subhadra), le dernier des disciples du Buddha, est entré avant le Buddha dans le *nirvāṇa*. Maintenant, moi qui suis également le dernier des disciples d'Ānanda, je désire entrer dans le *nirvāṇa*. Ô *upādhyāya*, je ne pourrais être témoin de votre entrée dans le *nirvāṇa*. » Le vénérable Ānanda dit : « Le Bhagavat m'a transmis la Loi, puis il est entré dans le *nirvāṇa*. Maintenant, je te transmets aussi la Loi du Buddha, puis j'entrerai dans le *nirvāṇa*. Toi et tes disciples, vous établirez la Loi du Buddha dans le royaume de *Ki-pin*. Le Buddha a fait cette prédiction :

«Après mon *nirvāṇa*, un *bhikṣu* nommé Madhyāntika maintiendra la Loi du Buddha dans le royaume de *Ki-pin*. » Après avoir transmis la Loi au *bhikṣu* Madhyāntika, le vénérable Ananda s'élança dans l'espace et manifesta les dix-huit transformations, en sorte que les *dānapatī* se réjouirent. Puis il entra dans le *samādhi* de Rapidité-du-Vent 風奮迅 et partagea son corps en quatre parts. Il en donna une part à Çakra *devānām-indra* et aux *deva* Trayastrimṣat; une part alla dans l'océan et fut donnée au roi-dragon *Sāgara*; il en donna une part au roi Ajātaśatru, et une part aux *Li-tch'ö* 梨車 (*Licchavi*) de Vaicālī. Dans chacun de ces quatre lieux, on éleva des *stūpa* et on fit des offrandes aux *çarīra*.

Avadāna de Madhyāntika.

Madhyāntika fit cette réflexion : « (Mon) *upādhyāya* Ananda m'a transmis la Loi du Buddha pour qu'avec la Loi je pacifie et mette en ordre le royaume de *Ki-pin* 罽賓 (Cachemire). » Or il y avait dans le royaume de *Ki-pin* un grand dragon qui auparavant y demeurerait. Madhyāntika se rendit alors au royaume de *Ki-pin*. Ayant croisé les jambes, il s'assit et fit cette réflexion : « A moins que je ne provoque la colère de ce dragon, je n'arriverai pas à le dompter. » Alors il entra dans l'extase et fit trembler de six manières le royaume de *Ki-pin*. Le dragon surgit en colère. Il lança la foudre et le tonnerre et fit pleuvoir une forte averse de grêle. Le Vénérable Madhyāntika entra dans le *samādhi* de la Bienveillance si bien que (le dragon) ne put faire remuer le coin du vêtement (du Vénérable), et à plus forte raison ne put faire bouger son corps. (Le Vénérable) transforma la foudre, le tonnerre ainsi que la forte averse en fleurs de *po-t'ou-mo* 鉢頭摩 (*padma*), de *keou-wou-t'ou* 拘物頭 (*kamuda*), de *fen-t'o-li* 分陀利 (*puṇḍarika*) et de *yeou-po-lo* 優鉢羅 (*utpala*). Le dragon fit encore pleuvoir des sabres, des poignards, des disques,

des lances et des armes de toutes sortes. Madhyāntika les transforma en sept joyaux (*sapta ratna*). Le dragon fit encore tomber de grands arbres; il fit encore tomber de grands rochers. Madhyāntika transforma ces arbres et ces rochers en aliments et en vêtements.

Le dragon fit encore tomber une pluie torrentielle pendant sept jours et sept nuits. Le Vénérable reçut la pluie et la fit entrer dans l'océan. (Le dragon) en outre fit sortir du feu de sa gueule afin de brûler le Vénérable. Le Vénérable transforma le feu en perles véritables. Le dragon fit en outre apparaître par magie plusieurs milliers de corps de dragons. Le Vénérable transforma ces milliers de corps en oiseaux aux ailes d'or (*garuḍa*). Voyant ces oiseaux aux ailes d'or, le dragon effrayé accourut auprès du Vénérable et lui demanda : « O Vénérable, que voulez-vous que je fasse ? » Le Vénérable répondit : « Reçois les Trois pour t'y réfugier. » Le dragon demanda encore : « Que voulez-vous faire ? » Le Vénérable répondit : « Donne-moi cet endroit (où je suis). » Le dragon refusa de le donner. Le Vénérable dit encore au dragon : « Au moment d'entrer dans le *nirvāṇa*, le Buddha a prédit que de ce royaume on ferait un lieu où l'on pourrait s'asseoir et méditer en paix. » Le dragon demanda si c'était bien ce que le Buddha avait prédit. (Madhyāntika) répondit que c'était bien ce que le Buddha avait prédit. Le dragon demanda : « Combien de terrain voulez-vous ? » (Madhyāntika) répondit : « Je veux assez de place pour m'asseoir. » Aussitôt Madhyāntika apparut, emplissant de son corps le royaume de *Ki-pin*, et assis, les jambes croisées. Le dragon demanda : « A quoi bon tant de terrain ? » Madhyāntika répondit : « C'est que j'ai aussi des compagnons. » Alors le dragon demanda encore : « Combien de compagnons avez-vous ? » Le Vénérable répondit qu'il y aurait cinq cents Arhat. Le dragon dit : « S'il manque un seul homme, vous me rendrez mon territoire. » Le Vénérable entra dans l'extase et il contempla (en se demandant) pendant

combien de temps la Loi du Buddha subsisterait dans le monde, et si les Arhat pourraient toujours être au complet au nombre de cinq cents. Et il vit que certainement il y aurait toujours cinq cents Arhat sans nulle lacune. Il répondit : « Soit ! » Le dragon dit : « Je te donne (le terrain). » Le Vénérable conduisit d'innombrables hommes en ce royaume. Il fonda lui-même les villes et les villages. Madhyāntika conduisit ces gens en volant sur la Montagne des Parfums (Gandhamādāna) afin de prendre des semences de safran 鬱金 (1) pour les rapporter au *Ki-pin* et les y semer. Alors le dragon de la Montagne des Parfums, furieux, voulut conserver (les semences). De plus, le dragon demanda : « Pour combien de temps vous faut-il des semences ? » Le Vénérable répondit : « Pour le temps que durera la Loi du Buddha. » Le dragon demanda : « Combien de temps durera la Loi du Buddha ? » Le Vénérable répondit : « Elle durera mille ans. » Le dragon dit : « Pour le temps que durera la Loi du Buddha, je vous donne le safran. » Madhyāntika fit cette réflexion : « Mon *apādhyāya* m'a recommandé d'établir la Loi du Buddha dans le royaume de *Ki-pin* et de faire largement œuvre de Buddha. Maintenant que j'ai terminé, le moment est venu d'entrer dans le *nirvāṇa*. » Alors, bondissant dans l'espace, il manifesta les dix-huit transformations, de sorte que les *danapati* purent se réjouir et que ses compagnons *brahmācārīn* en ressentirent grandement les effets bienfaisants. De même que l'eau éteint le feu, il entra dans le *nirvāṇa*. Quand il fut incinéré avec du bois de *candana* (santal), on recueillit ses os et on éleva un *stūpa*.

Avadāna de Çāṇavāsa.

Lorsque le vénérable Ānanda fut sur le point d'entrer dans le *nirvāṇa*, Çāṇavāsa se dirigeait vers le royaume

(1) A. W. K. *kouan-kieou-mo* 官久摩 (*kuñkuma*); var. des 3 éditions chinoises : *kong-tch'a-mo* 宮叉摩; la bonne leçon est *kong-kieou-mo*.

de Mathura. A mi-route, il arriva auprès d'un monastère nommé *P'i-to* 毗多. Comme c'était le moment du coucher du soleil, il passa la nuit dans ce monastère. Or il y avait dans ce monastère deux *bhikṣu mo-ho-lo* 摩訶羅 (*mahallaka*) qui discutaient ensemble en ces termes : « Autrefois j'ai entendu Ćaṇavāsa prononcer ces paroles : Un *bhikṣu* qui ne transgresse pas les défenses mineures est appelé *cheng-kiai* 勝戒 « vainqueur-des-défenses » (*śīlajina*?). Celui qui a entendu complètement et qui a entendu sans aucune altération, celui-là s'appelle *to-wen* 多聞 « beaucoup-entendu » (*bahuśruta*). » Ayant entendu ces paroles, Ćaṇavāsa dit aux mahallaka : « Ćaṇavāsa n'a pas prononcé ces paroles. Voici les paroles qu'il a prononcées : Celui qui a des vues 見 (*dṛṣṭi*) toutes pures, on dit qu'il maintient les défenses dans leur pureté 淨持戒 (*śuddhuśīladhara*). Maintenir les défenses dans leur pureté, cela s'appelle la première défense. Celui qui agit conformément à ce qu'il a entendu, on l'appelle *to-wen*. Ce n'est point comme vous disiez. » Les mahallaka dirent : « Êtes-vous donc Ćaṇavāsa ? » Il répondit : « Je le suis. »

Les mahallaka demandèrent : « Pour quelle raison vous appelle-t-on Ćaṇavāsa ? Est-ce parce que vous portez des habits de *ṣaṇa* (chanvre) qu'on vous nomme Ćaṇavāsa, ou bien est-ce à cause des bonnes actions du temps passé ? » Le Vénérable répondit : « Pour deux raisons on me nomme Ćaṇavāsa. C'est premièrement parce que je porte des habits de *ṣaṇa*, et en second lieu à cause des bonnes actions du temps passé qu'on me nomme Ćaṇavāsa. »

(Les *bhikṣu*) demandèrent encore : « Les actions du temps passé, qu'est-ce que cela signifie ? » Le Vénérable répondit : « Jadis, dans la ville de *Po-lo-nai* 波羅柰 (*Vārāṇasī*), il y avait un chef de marchands. Avec cinq cents marchands il entreprit un voyage sur mer. Ils virent un Pratyeka-buddha qui était malade. Alors le chef des marchands ainsi que les autres marchands s'arrêtèrent. Suivant les préceptes de la médecine, ils soignèrent le

Pratyeka-buddha en lui faisant prendre des bouillons chauds
 17^a et des médicaments. Le Pratyeka-buddha guérit peu à peu. Or le Pratyeka-buddha portait des vêtements de *çana*. Alors le chef des marchands consulta le Pratyeka-buddha et, désirant lui donner un vêtement de laine, il dit au Pratyeka-buddha : « Quittez maintenant cet habit de chanvre et mettez l'habit de laine que voici. » Le Pratyeka-buddha répondit : « C'est avec cet habit que j'ai quitté le monde et c'est aussi avec cet habit que j'ai trouvé la voie. Maintenant c'est avec cet habit de chanvre que j'entrerai dans le *nirvāṇa*. » Le chef des marchands dit : « Je vous prie, ô Vénérable, de ne point entrer dans le *nirvāṇa* et d'aller sur mer avec moi. De retour au pays, après la traversée, je vous donnerai, ô Vénérable, jusqu'à la fin de vos jours, la nourriture et une couche et des remèdes pour les maladies. » Le Pratyeka-buddha répondit : « Maintenant je ne puis aller sur l'océan. Mon fils, réjouissez-vous. Vous acquerrez de grands mérites. » Alors, en présence du chef des marchands, il prit son essor dans l'espace et, ayant opéré toutes sortes de transformations, il entra dans le *parinirvāṇa*.

« Le chef des marchands de ce temps-là c'est moi-même. Quand j'eus achevé de faire les offrandes aux *carīra* de ce Pratyeka-buddha, je produisis cette pensée : « Puissé-je à l'avenir rencontrer un saint maître et acquérir des mérites encore plus grands, cent, mille et dix mille fois plus grands que ceux qu'a obtenus mon maître actuel ! Puissé-je, à l'avenir, dans le lieu où je renaîtrai, avoir les mêmes principes de conduite que ce Pratyeka-buddha et porter même des vêtements semblables aux siens ! » A cause de ce vœu, j'étais vêtu d'habits de chanvre en naissant et j'en ai constamment porté jusqu'au jour où je suis sorti du monde. Jusqu'à la destruction de mon corps sur le bûcher, je suis autorisé à porter ces vêtements. »

Alors (les *bhikṣu*) demandèrent : « Vous êtes autorisé à porter ces vêtements ! Que voulez-vous dire ? » Çāṇavasa

répondit : « Quand j'ai reçu l'ordination, j'ai demandé l'autorisation de porter ces vêtements jusqu'à la destruction de mon corps. C'est pour cette raison qu'on me désigne comme autorisé. » Les mahallaka dirent : « Vous êtes bien nommé. »

Le vénérable Ćaṇavāsa se rendit par étapes dans le royaume de Mathurā. Sur le mont Urumuṇḍa, il s'assit, les jambes croisées. Or sur cette montagne il y avait deux dragons qui étaient frères et qui habitaient ensemble, avec leur entourage de cinq cents personnes. Le vénérable Ćaṇavāsa fit cette réflexion : « Si je ne provoque la colère de ces dragons, ils n'apparaîtront jamais. » Alors Ćaṇavāsa opéra des transformations surnaturelles et fit trembler le mont Urumuṇḍa. Les dragons furieux déchaînèrent aussitôt un terrible ouragan de vent et de pluie qui se précipita vers l'endroit où se tenait le Vénérable. Alors le Vénérable entra dans le *samādhi* de la Bienveillance. Par la vertu du *samādhi* de la Bienveillance, le venin, l'eau et le feu ne purent causer aucun mal. Et tout se passa comme pour le vénérable Madhyāntika lorsqu'il dompta le dragon. Les dragons eurent conscience de l'avenir; ils produisirent une pensée de foi et ils dirent au Vénérable : « Que voulez-vous nous ordonner? » Le Vénérable répondit : « Permettez-moi de faire ici une demeure pour le Saṃgha. » Les dragons dirent qu'ils ne le permettraient point. Le Vénérable Ćaṇavāsa dit : « Le Buddha a prédit qu'après son *nirvāṇa* il y aurait sur le mont Urumuṇḍa un *araṇya* nommé Naṭa-Bhaṭṭiya 那羅跋利吒 et que ce serait le premier (lieu) pour s'asseoir en *dhyaṇa*. » Les dragons dirent : « Est-ce bien ce que le Buddha a prédit? » Ćaṇavāsa répondit : « Oui, vraiment. » Les dragons dirent : « Si c'est ce que le Buddha a prédit, nous déférons à votre désir. » Le Vénérable, entrant dans l'extase, contempla (en se demandant) si le *dānapati* était déjà né. Alors, sachant qu'il était né, Ćaṇavāsa, au matin, mit son manteau, prit son bol et entra dans la ville de Mathurā.

Progressivement, en mendiant sa nourriture, il arriva sur le seuil des maîtres de maison Nāṭa et Bhaṭa. Il dit aux maîtres de maison : « Donnez-moi de l'argent. Je désire maintenant établir un *araṇya* sur le Mont Urumuṇḍa. » Les maîtres de maison dirent : « Pour quelle raison vous donnerions-nous de l'argent ? » Il répondit : « Le Buddha a fait cette prédiction : Après mon *nirvāṇa*, dans le royaume de Mathurā, il y aura deux frères, (fils) d'un chef de famille, nommés l'un Nāṭa, l'autre Bhaṭa. Sur le Mont Urumuṇḍa, ils établiront un *araṇya*. Le lieu où ils iront s'appellera Nāṭabhaṭīya. » Les maîtres de maison dirent : « Est-ce la prédiction du Buddha ? » Il répondit : « C'est la prédiction du Buddha. » Alors les maîtres de maison donnèrent de l'argent et, sur cette montagne, on fit une demeure pour le Saṅgha qu'on appela l'ermitage Nāṭabhaṭīya (1).

Çāṇavāsa entrant dans l'extase contempla (en se demandant) si le maître de maison *Kiū-t'i* 鞠提 (Gupta) (2) était déjà né. Il vit qu'il était déjà né. Il contempla encore en se demandant si le fils de Gupta était né. (Il vit) que (Gupta) n'avait pas encore d'enfant. Peu à peu il instruisit, convertit Gupta et le fit se tourner vers la Loi du Buddha. Lorsque le Vénérable Çāṇavāsa s'occupait à le convertir, c'est accompagné de nombreux *bhikṣu* qu'il se rendait dans sa maison. Peu à peu le nombre de ceux qui l'accompagnaient diminuait, et ainsi de suite, si bien qu'il y vint absolument seul : « Vénérable ! lui dit le maître de maison, n'y a-t-il pas un seul *bhikṣu* pour vous accompagner jusque chez moi ? » Il répondit : « Nous n'avons personne pour nous escorter et nous servir ; mais si quelqu'un ayant la foi est content de sortir du monde, qu'il nous accompagne

(1) A partir d'ici, cf. *Divyāv.* p. 351 et suiv. et BURNOUR, *Introduction*, p. 146—148.

(2) A. W. K. : *Ki-to* 笈多. La transcription de A. W. Tch. suggère une finale en i.

et marche à notre suite. » Gupta dit : « Mon corps est attaché aux choses profanes ; je suis incapable de sortir du monde et de marcher à votre suite. Si j'ai un fils, je le ferai sortir du monde et il vous servira. » Le Vénérable dit : « Retenez bien ces paroles ; gardez-vous de les oublier ! » Par la suite, Gupta engendra un fils nommé *A-che-po-kiu-to* 阿矢波耑多 (Açvagupta) (1). Peu à peu il grandit. Le Vénérable dit (à Gupta) : « Auparavant vous m'avez promis, si vous aviez un fils, de me le donner. Maintenant que vous avez un fils, il faut me le donner et l'autoriser à sortir du monde. » Il répondit : « Je n'ai qu'un seul fils ; je ne puis vous le donner. Si j'ai un autre fils, je vous le donnerai. » Le Vénérable approuva. Plus tard, (Gupta) engendra un fils nommé *T'an-ni-kiu-to* 檀泥耑多 (Dhanigupta?) (2). Peu à peu il grandit. Le Vénérable dit : « Auparavant vous m'avez promis, si vous aviez encore un fils, de me le donner. Maintenant que vous avez ce fils, vous devez me le donner et l'autoriser à sortir du monde. » Gupta répondit : « L'un de mes fils doit veiller sur mes biens ; l'autre doit amasser (3) des biens au dehors. Si j'ai encore un troisième fils, je vous le donnerai, ô *a-chö-li* 阿闍黎 *ācārya* ! » Le Vénérable approuva. A quelque temps de là, (Gupta) engendra un troisième fils extraordinairement bien fait, qui était supérieur aux hommes et ressemblait aux dieux. On lui donna le nom de *Yeou-po-kiu-to* 優波耑多 (Upagupta). Peu à peu il grandit. Il s'occupait à vendre des parfums, se montrait d'une honnêteté scrupuleuse et son négoce lui procurait de grands bénéfices. Le Vénérable contempla (en se deman-

(1) *Divyāv.* : Açvagupta ; A. W. K. : *A-po-ki-to* 阿波笈多 [traduit par « pas bien gardé »] (Apagupta).

(2) *Divyāv.* Dhanagupta ; A. W. K. : *T'o-na-ki-to* 陀那笈多 (Dhanagupta).

(3) A. W. Tch. garantit la correction : *saṃcayisyatī* proposée par les édit. du *Divyāv.* (mss. : *saṃcayisyatī*).

dant) si Gupta avait engendré un fils. Il vit qu'il avait engendré un fils et il se rendit alors chez Gupta : « Auparavant, lui dit-il, tu m'as fait cette promesse que, si tu avais un troisième fils, tu consentirais à me le donner. Maintenant que tu as ce fils, tu dois me le donner et l'autoriser à
 17^b sortir du monde. » Gupta dit : « Si cela ne tarit pas mes bénéfices, je vous le donnerai, ô Vénérable. pour que vous le sauviez et le fassiez sortir du monde. » A ce moment, Māra le roi (des démons) invita partout (les gens) du royaume de Mathurā à se rendre chez Gupta pour y faire des achats. Sur l'invitation de Māra, il y eut une foule d'acheteurs et (Gupta) réalisa de très grands profits. Le Vénérable (Çaṇa)vāsa se rendit auprès d'Upagupta. Celui-ci vendait des parfums au marché. Le Vénérable le voyant, lui dit : « Mon fils, dans ton négoce, as-tu des pensées pures ou impures? » Upagupta répondit : « Je ne sais. Qu'appelle-t-on des pensées pures? Qu'appelle-t-on des pensées impures? » Le Vénérable (Çaṇa)vāsa dit : « Quand les hommes (1) ressentent les uns pour les autres de la convoitise, de la passion, de la colère, cela s'appelle : des pensées impures. Quand leurs rapports en sont exempts, cela s'appelle : des pensées pures. Étant ainsi capable, ô mon fils! de connaître l'origine de vos pensées, si la cause de votre pensée est mauvaise, placez à gauche un caillou noir; si la cause de votre pensée est bonne, placez à droite un caillou blanc. » Et il enseigna à [Upa]gupta la méditation sur le Buddha (*buddha-anusmṛti*) et la contemplation de ce qui est impur. Le premier jour il y eut deux fois plus de cailloux noirs que de cailloux blancs. Le deuxième jour, il y eut autant de cailloux noirs que de blancs. Et ainsi de suite, progressivement, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus que des (cailloux) blancs sans (cailloux) noirs, rien que de bonnes pensées sans pensées mauvaises, rien que des décisions conformes à la Loi sans décisions contraires à la Loi.

(1) Je suis la leçon de 2 éditions chinoises : 人 au lieu de 汝.

Il y avait dans la ville de Mathura une courtisane nommée *P'o-sin-ta-to* 婆須達多 (*Vasavadatta*) (1). Sa servante acheta des parfums chez Upagupta. La courtisane lui dit en colère : « Tu es allée voler ! Où t'es-tu procuré en si grande quantité ces excellents parfums ? » Elle répondit : « Maîtresse, je n'ai certes pas volé. Le fils de Gupta nommé Upagupta est un homme excellent et juste qui trafique selon la Loi. » Alors la courtisane conçut une pensée de désir pour Upagupta. Elle chargea sa servante d'aller dire à Upagupta : « Ma maîtresse n'a pas besoin (de cadeaux), mais elle désire avoir avec vous une entrevue. » (Upa)gupta répondit : « Ce n'est pas le moment de nous voir. » Jusqu'alors il était de règle que la courtisane *Vāsavadatta* reçût cinq cents pièces d'or pour passer la nuit avec un homme. La courtisane envoya de nouveau sa servante dire à (Upa)gupta : « Je n'ai pas besoin d'un seul denier. Venez seulement quelques instants pour que j'aie une entrevue avec vous. »

Or il y eut un fils de grande famille qui vint d'abord pour passer la nuit avec la courtisane. Et il y eut un chef de marchands des contrées du nord qui arriva dans le royaume de Mathurā avec de grands bagages et des objets précieux. Ce chef de marchands demanda aux gens : « Dans cette ville, quelle est la première des courtisanes ? » On lui répondit : « C'est la courtisane *Vāsavadattā* qui est la première de toutes. Elle reçoit cinq cents pièces d'or pour passer une seule nuit avec un homme. » Le chef de marchands ayant entendu ces paroles, prit cinq cents pièces d'or, mit de beaux vêtements et un collier et se rendit chez la courtisane. Alors cette courtisane, parce qu'elle convoitait les cinq cents pièces d'or de ce marchand, tua le fils de grande famille et l'enterra dans sa maison. L'entourage

(1) *Divyāv.* : *Vāsavadattā* ; A. W. K. : *P'o-so-p'o ta-to* 婆娑婆達多 (*Vāsavadattā*). La transcription de A. W. Tch. s'explique peut-être par un *prākṛit* où *-ava-* se contractait normalement en *-o-* (cf. *olambana* pour *ava°*, *hoti* pour *chavati*, etc.).

du fils de famille poussa les recherches jusque dans la maison de la courtisane et trouva (le cadavre) en creusant le sol. Si bien qu'on déclara au roi ceci : « La courtisane Vāsavadattā a mis à mort un fils de famille. » Le roi dit : « Qu'on saisisse la courtisane Vasavadatta. Qu'on lui tranche les oreilles et le nez ; qu'on lui coupe les mains et les pieds et qu'on la jette au cimetière. » Upagupta ayant appris ces choses, prononça ces paroles : « Jadis, dans le renom de sa beauté, cette fille me fit appeler parce qu'elle désirait le plaisir. Maintenant qu'on lui a rogné les oreilles et le nez et qu'on lui a coupé les pieds et les mains, puisque le désir l'a quittée, c'est bien le moment (d'aller la voir). Au début, quand dans ses vêtements et ses parures, elle respirait la convoitise et la passion, il ne convenait pas d'y aller. Maintenant qu'elle est délivrée de la convoitise et de la passion, il faut aller la voir là-bas. »

Upagupta, suivi d'un serviteur, se rendit au cimetière. La servante (de Vāsavadatta), en reconnaissance d'anciens bienfaits, écartait pour elle les oiseaux. Elle dit à sa maîtresse : « Upagupta vient. » La courtisane dit à la servante : « Ramasse mes oreilles, mon nez, mes mains et mes pieds ; rapproche-les et ayant rassemblé le tout, recouvre-le d'une étoffe de laine. » Upagupta se tint debout devant elle. Vāsavadattā dit à Upagupta : « Au temps où je vivais en paix, j'ai envoyé quelqu'un t'appeler et tu as dit que ce n'était pas le moment. Aujourd'hui que je suis dans le malheur et que mon corps est mutilé, pourquoi viens-tu me voir ? » Le Vénérable (Upa)gupta répondit : « Ma sœur, ce n'est point en vue des choses de la passion que je suis venu près de toi. C'est parce que je veux te faire connaître le véritable aspect de la passion que je suis venu. Ceux qu'aveuglaient la convoitise et le désir ne voyaient pas ton véritable aspect. Jadis, par ta beauté, tu abusais le monde. Maintenant tu as repris ton aspect véritable et originel : un mince épiderme te

recouvre; le sang arrose la boue des chairs; mille nerfs s'y entrelacent; mille vaisseaux pénètrent dans les graisses. A voir le dehors, (ce corps) semble beau; au dedans, il est plein de choses impures. Au dehors des parfums empruntés le voilent d'une vapeur; au dedans il est plein d'impuretés et d'émanations fétides; la sueur, les larmes (1), les liquides fétides le baignent et il en est enveloppé. Ainsi tu peux entendre ces paroles du Buddha : « Le désir peut engendrer la crainte, la tristesse, la colère. Par centaines de mille, les maux procèdent de la convoitise et de la concupiscence. Les désirs sont blâmés par le Sage. Si l'on peut écarter l'impureté du désir, alors on obtient la Délivrance. Celui qui suit la Voie exacte aux huit (sections) (*aṣṭāṅgika mārga*) atteint au Nirvāṇa. » La courtisane Vāsavadattā ayant entendu ces paroles, éprouva du dégoût et de l'aversion pour les trois mondes. Dans la Loi du Buddha, elle produisit une pensée de foi et de respect. Elle dit à Upagupta : « Le véritable aspect (des choses) est tel que vous le dites et conforme à la Loi proclamée par le Sage. Puissiez-vous avoir pitié de moi et m'exposer (cette Loi)! » Alors Upagupta exposa pour elle les quatre vérités (qui font tourner) la roue de la Loi : le dogme de la douleur, qui ressemble (à la brûlure) d'un fer rouge; le dogme de l'accumulation (de la douleur) qui (croît) comme un arbre vénéneux; le dogme de l'extinction (de la douleur) en supprimant la stupidité et les affections; la Voie sainte aux huit (sections); il les lui exposa en abrégé (2). Il (lui représenta) en outre ces maux semblables au poison, aux ulcères et aux abcès (qui sont) : le mal de la naissance, le mal de la vieillesse, le mal de la maladie, le mal de la mort, le mal de l'éloi-

(1) Dans tout cet épisode, les leçons des trois éditions chinoises sont en général préférables à celles de l'édition coréenne.

(2) Les « quatre vérités » sont résumées avec des allusions analogues dans un conte de la fin de l'*A-yu-wang-tchouan*.

gnement de ce qu'on aime, le mal de la réunion à ce qu'on déteste, le mal de demander sans obtenir, le mal des cinq fléaux abondants (1), le mal des austérités, le mal de la corruption. En résumé, (il lui fit voir) que tout ce qui prend naissance dans les trois mondes est également malheureux. Upagupta contempla (en se demandant si) la courtisane, (ayant vu) son corps sous son véritable aspect, était exempte de désir et si, voyant les vérités, elle était devenue *anāgāmin*. Vāsavadattā, ayant entendu la Loi, vit les vérités. Ayant obtenu de voir les vérités, elle célébra Upagupta en ces termes : « C'est bien ! C'est bien ! Voici qu'en fermant pour moi les trois voies mauvaises, vous m'avez ouvert la porte agréable qui donne accès au chemin du *nirvāṇa*. Maintenant je prends refuge dans le Buddha, dans la Loi et dans l'Assemblée. » Après qu'il eût exposé pour elle la Loi, Upagupta s'en retourna. Peu après son départ, Vāsavadattā mourut et elle renaquit parmi les *deva* Trayastrimṣat. Alors il y eut un esprit céleste qui dit aux gens de Mathurā : « Upagupta a exposé la Loi pour Vāsavadattā ; elle est devenue *śrotāpannā* et, à sa mort, elle a obtenu de renaître parmi les *deva* Trayastrimṣat. » Entendant cela, les gens du royaume prirent le corps de Vāsavadattā et lui rendirent hommage de toutes les façons (2).

Or Çāṇavāsa se rendit chez Gupta et lui dit : « Donne-moi Upagupta pour que je le sauve et le fasse sortir du monde. » (Gupta) répondit : « Si je continue sans interruption à réaliser des bénéfices, je le laisserai sortir du monde. » Le Vénérable Çāṇavāsa, par la force de sa pénétration surnaturelle, fit en sorte que Gupta continua de réaliser

(1) Sur ces cinq fléaux, voir le Dictionnaire de EITEL à l'article *Pañca-dharma-kāya*.

(2) Ce dernier trait, commun à A.W.K. et à A.W.Tch., prouve que le culte des reliques des saints était pratiqué à Mathurā à l'époque de la rédaction de l'Açokavadāna.

sans interruption des bénéfices. Gupta chaque jour évaluait son gain et, comme (ses bénéfices) étaient constants, il ne voulait pas laisser partir (Upagupta). Ćaṇavāsa lui dit : « Le Buddha a fait cette prédiction concernant Upagupta : Cent ans après mon *nirvāṇa*, il fera œuvre de Buddha. Laisse-le donc aller, pour qu'il sorte du monde. » Alors Gupta consentit à le laisser sortir du monde. Le Vénérable Ćaṇavāsa conduisit Upagupta à l'*araṇya* de Natabhata. Il lui conféra l'ordination. Quand le *karma jñāpti-caturtha* fut achevé, (Upagupta) devint Arhat. Ćaṇavāsa lui dit : « Le Buddha a prédit de toi : Cent ans après mon *nirvāṇa*, il y aura un *bhikṣu* nommé Upagupta. Bien qu'il n'ait pas les signes, il fera œuvre de Buddha. Parmi mes auditeurs, il sera le premier de ceux qui enseignent à s'asseoir en *dhyāna*. Voici précisément le temps. Fais donc œuvre de Buddha ! » Upagupta dit : « Soit ! J'accepte vos ordres. »

Upagupta voulut prêcher largement la Loi dans le royaume de Mathurā. Les habitants de ce royaume apprenant qu'Upagupta allait prêcher la Loi vinrent tous par centaines, par milliers, par myriades, et ils s'assemblèrent comme une nuée. Upagupta contempla (et se demanda) de quelle manière il était de règle de s'asseoir quand le Tathagata prêchait la Loi. (Et il vit) que la foule assise (était disposée) en forme de demi-lune. Ce jour-là également il fit asseoir les quatre assemblées (*pariṣad*) en forme de demi-lune. Il contempla (en se demandant) comment le Buddha prêchait la Loi. (Et il vit) qu'auparavant le Buddha exposait le *ṣāstra* du Don, le *ṣāstra* des Défenses et le *ṣāstra* de la Naissance parmi les *deva* (1). (Il montrait) que le désir

(1) J'ai déjà suggéré (cf. *supra* p. 197) que ces trois *ṣāstra*, énumérés également dans le dernier chapitre de A. W. Tch. sont tardifs et probablement postérieurs à la rédaction de l'Açokāv. Le passage ci-dessus, évidemment tendancieux, a pour but de prouver l'ancienneté vénérable de ces *ṣāstra* qui auraient déjà été exposés par Ćākyamuni lui-même ! Mais A. W. K. ne dit rien de pareil au chapitre correspondant. Le passage en question paraît donc être une interpolation de même date que le dernier chapitre de A. W. Tch.

produit l'impureté, et que sortir du monde est l'essentiel. Et suivant la règle constante des Buddha, il exposait les quatre vérités saintes. Upagupta, de même que les Buddha qui ont successivement prêché la Loi, voulut exposer les quatre vérités. Alors Mara fit pleuvoir des perles véritables et des objets précieux; il corrompit et troubla les cœurs dans la multitude, de sorte que nul n'obtint la Voie. Le Vénérable Upagupta contempla (en se demandant) par qui cela était fait et il sut que c'était l'œuvre de Mara. Le jour suivant, sans y être invitées, de nombreuses personnes apprenant qu'il pleuvait des perles véritables et des objets précieux lorsqu'Upagupta prêchait la Loi, voulurent venir en ramasser. Pour cette raison, la foule vint nombreuse. Quand (Upagupta) prêcha la Loi pour la deuxième fois, il plut encore de l'or et des matières précieuses. Tant et si bien que personne n'obtint la Voie. Le Vénérable, entrant dans l'extase, contempla (en se demandant) par qui cela était fait. Il sut que c'était l'œuvre de Mara. Le troisième jour, les gens du royaume de Mathura vinrent au complet et s'assemblèrent comme une nuée pour entendre le Vénérable prêcher la Loi. La première fois, il avait plu des perles véritables; la seconde fois, de l'or et des matières précieuses; le troisième jour, Mara, le roi (des démons) fit apparaître des filles célestes (Apsaras) qui, par leur musique divinement habile, séduisirent et troublèrent le cœur des humains. Ceux qui n'avaient pas encore obtenu la Voie furent tous séduits par cette musique céleste. Tant et si bien que personne n'obtint la Voie. Aussi Mara se réjouit-il fort et il prononça ces paroles : « Je puis réduire à néant la prédication d'Upagupta. » Le Vénérable Upagupta s'assit sous un arbre. Il entra dans l'extase et contempla (en se demandant) par qui cela était fait. Alors Mara fit une guirlande avec des fleurs de *man-t'o-lo* (*mandara*) et il la plaça sur la nuque d'Upagupta. Le Vénérable contempla (en se demandant) par qui cela était fait, et il sut que c'était l'œuvre de Mara. Le Vénérable Upagupta fit cette réflexion : « Mara,

à mainte reprise a gâté et troublé ma prédication. Pourquoi le Buddha ne l'a-t-il pas soumis? » Il contempla (en se demandant) quelle avait été à l'origine l'intention du Buddha. (Il sut que le Buddha) avait voulu que ce fût Upagupta ^{18^b} qui le domptât, et que, pour cette raison, le Buddha ne l'avait point soumis.

Le Vénérable contempla (en se demandant) si le temps était venu où Māra devait être dompté et il sut que c'était précisément le temps. Le Vénérable Upagupta prit trois sortes de cadavres : en premier lieu un serpent mort, en second lieu un chien mort, en troisième lieu un homme mort; il métamorphosa ces trois sortes (de cadavres) en une guirlande de fleurs et se rendit auprès de Māra. Māra, le voyant, se réjouit et prononça ces paroles : « Upagupta lui-même ne se sent pas le maître en face de moi. » Alors Māra tendit la tête et reçut la guirlande fleurie. Upagupta lia les trois cadavres sur la nuque de Māra. Voyant les trois cadavres sur sa nuque, « Comment est-il possible, dit Māra, qu'on lie ces cadavres sur ma nuque? ». Le Vénérable dit : « Bien qu'il ne convienne pas à un *bhikṣu* de porter une guirlande de fleurs, tu m'en as pourtant fait porter une. De même, bien qu'il ne convienne pas de te lier des cadavres sur la nuque, je les y attache. Maintenant c'est à toi d'agir selon tes forces. Comment vas-tu faire à présent pour lutter avec un fils du Buddha? » Telles les vagues de l'Océan heurtant les Monts Malaya (1), ainsi Māra s'efforça d'arracher ces cadavres. Semblable à un moucheron qui voudrait déplacer le *Siu-mi* 須彌 (Sumeru), tel était Māra voulant écarter de sa nuque les cadavres. Furieux, il bondit dans l'espace et dit : « Bien que je ne puisse me délivrer moi-même, mes *deva* auront assez de force pour

(1) *Divyāv.* : Malaya. A. W. K. : *Mo-lo-ye* 摩羅耶 [traduit par 離垢 « Ecarter-souillure »] (Malaya). A. W. Teh. : édit. Yuan et Ming : *Mo-li* 摩梨 (Malaya); édit. coréenne et Song : *p'o-li* 頗梨 (*sphaṭika*, « cristal »).

ôter ceci. » Upagupta dit à Māra : « Que tu te tournes vers Brahma, Çakra *devānām-indra*, ou le *deva P'i-chu-men* 毗沙門 (Vaiçramana), vers le *deva Mo-hi-cheou-lo* 魔醯首羅 (Maheçvara) (1) ou le *deva P'o-leou-na* 婆樓那 (Varuṇa), même en entrant dans un grand feu, tu ne pourrais le consumer, même en entrant dans la mer, tu ne pourrais le dissoudre. Si ces *deva* et les autres voulaient dénouer tes liens, ils ne pourraient y réussir. »

Là-dessus Māra, le roi (des démons), sans tenir compte des paroles du Vénérable, se rendit aussitôt auprès de ces *deva* pour les prier de dénouer ses liens. Mais ces *deva* et les autres lui dirent tous : « Nous ne pouvons. » Et ainsi de suite, si bien qu'arrivé auprès de Brahma, il joignit les mains et dit : « Ecarte ceci en ma faveur. » Brahma répondit : « Ce qu'a fait ce disciple du Bhagavat aux Dix-forces (Daçabala), moi dont la force est minime, je ne pourrai jamais le défaire. C'est comme le *P'i-lan* 毗嵐 (2); un vent violent ne peut l'emporter. Plutôt suspendre le Sumeru avec une fibre de lotus que vouloir délier ce lien. » Māra dit à Brahma, le roi (des *deva*) : « Si tu ne peux me délivrer, en qui prendrai-je refuge? » « Prends vite appui sur Upagupta, dit Brahma, le roi (des *deva*), et tu pourras alors obtenir la délivrance. Si la terre t'a fait choir, appuie-toi sur la terre pour te relever. Si tu ne prends pas appui sur lui, il ruinera les plaisirs que tu goûtes dans le ciel; il ruinera tous tes plaisirs renommés et nobles. » Māra voyant qu'un disciple du Tathagata était plus puissant que Brahma, le roi des *deva*, manifesta son respect en ces termes : « La puissance du Buddha, qui pourrait la mesurer? S'il voulait exercer sur moi sa colère, que ne pourrait-il faire? C'est par pitié que le Grand Compatissant n'exerce pas sur moi sa colère.

(1) A. W. K. : *Mo-hi-cheou-lo* 魔醯首羅.

(2) Les 3 éditions chinoises ont *P'i-lan* 毗藍. C'est le Velama du pali.

C'est d'aujourd'hui seulement que je connais le Tathāgatha, le Grand Compatissant parfait, le Grand Bienveillant accompli, qui a obtenu la vraie Délivrance. L'ignorance (*avidyā*) m'aveuglait. En tous lieux je le molestais. Néanmoins le Buddha bienveillant, compatissant et juste ne m'adressa jamais de paroles mauvaises. » Ayant reçu les avis de Brahma, le roi (des *deva*), (Māra) aussitôt fut exempt de pensées malveillantes et orgueilleuses; il se rendit auprès d'Upagupta et toucha le sol avec les cinq parties de son corps. S'étant prosterné à deux genoux, il joignit les mains et dit au Vénérable : « Maître, ne le savez-vous pas? Je voulus causer de nombreux ennuis au Tathāgata (depuis le temps qu'il était sous l'arbre de Bodhi jusqu'à son entrée dans le *nīrvāṇa*. » Le Vénérable demanda : « Que fîtes-vous? » Il répondit : « Jadis, quand le Buddha mendiait sa nourriture dans un village de brahmanes (1), je volai l'esprit de la multitude et il ne trouva pas à manger. C'est pourquoi il récita cette *gāthā* :

Ceux qui se réjouissent sans être dans l'abondance ont le corps paisible, léger et dispos. Si l'on peut, à l'égard du boire et du manger, ne pas former de pensée cupide, l'esprit ne cesse d'être joyeux, tout comme les *deva* Eclat-Son 光音 (*Ābhāsvara*) (2).

En outre, sur le mont *K'i-chō-kiue* 耆闍崛 (*Gr̥dhra-kūṭa*), je pris la forme d'un grand bœuf qui détruisit les *pātra* de cinq cents *bhikṣu*. Seul le *pātra* du Buddha s'envola dans l'espace. De plus, à un autre moment, je pris la forme d'un dragon et, pendant sept jours et sept nuits, j'enserrai dans mes replis le corps du Buddha. Quand le Buddha se coucha (avant) son *nīrvāṇa*, je fis apparaître cinq cents chars qui troublèrent et souillèrent l'eau du fleuve en sorte que le Buddha ne put en boire. Bref, j'allai jusqu'à le molester de cent façons. Le Tathā-

(1) A. W. K. ajoute : « dans le royaume de *So-lo* 娑羅. » *Divyāv. : cālāyāṃ*.

(2) Cette stance manque au *Divyāv.* et à A. W. K.

gata poussa la bonté et la compassion jusqu'à éviter de me montrer du mépris ou de me blesser par une seule parole mauvaise. Vous qui êtes Arhat, vous n'avez ni commisération ni patience puisque vous me blessez et me bafouez en présence des *deva*, des hommes et des *a-sieou-lo* 阿修羅 (*asura*). » Upagupta répondit : « *Po-sun* 波旬 (*Papiṣṭha*) tu n'y entends rien ! Tu me compares au Tathāgatha, moi Auditeur ! Il ne faut pas égaler un grain de moutarde à ce Sumeru, ni l'éclat du lampyre à celui du soleil et de la lune, ni une goutte d'eau à l'océan. La grande miséricorde du Tathāgata, les Auditeurs ne l'ont point en partage. Le Buddha est le Grand miséricordieux ; c'est pourquoi il ne t'a point puni. Les Auditeurs sont inférieurs au Buddha ; c'est pourquoi je te punis. » Mara dit : « En retour des ennuis que je lui ai causés depuis le temps (où il était) le *ṛṣi* Qui-supporte-l'outrage (*Kṣantivadin*) jusqu'à ce qu'il devint le Buddha, pour quelle raison m'a-t-il toujours montré de la miséricorde sans me causer aucun dommage ? » (Upagupta) répondit : « A cause de ta méchanceté, tu as formé de mauvais desseins à l'égard du Buddha. Bien que ces crimes se soient accumulés, le Buddha ne

19^a t'a fait aucun mal. Pourquoi cela ? C'est qu'il voulait me laisser (le soin) de te soumettre, en sorte que tu obtins ses à l'égard du Buddha des sentiments de foi et de respect, et qu'à cause de ces sentiments, tu ne tombasses point dans l'enfer, parmi les démons affamés (*preta*) ou les animaux domestiques. C'est pour ces raisons qu'au début, il ne t'a pas adressé une seule parole blessante, et qu'il a sans cesse nourri pour toi des sentiments de miséricorde. Par des procédés bons et ingénieux, le Buddha a voulu t'amener à éprouver pour lui des sentiments de foi et que, par l'effet de ce peu de foi, tu fusses capable d'obtenir le *nirvāṇa*. Bref, si tu éprouves à l'égard du Buddha un peu de foi, par ce sentiment de foi tu seras purifié des crimes nombreux dont, jadis et jusqu'à présent, (tu t'es rendu coupable) en molestant le Buddha, et tous ces crimes

seront éteints. » Quand Mara entendit ces paroles, il fut agité de corps et d'esprit (1). Semblable à l'arbre fleuri *kiā-t'an* 迦曇 (*kadamba*) (2) qui (frissonne) depuis les racines et le tronc jusqu'aux branches, Mara, le roi (des démons) se réjouit et, sur tout son corps, le poil se dressa. « Le Buddha, dit-il, est le Grand Bienveillant. Depuis (le temps qu'il était assis) sous le roi des arbres jusqu'à (son entrée dans) le *nirvāṇa*, il a été pour moi bon et indulgent. Semblable à des parents qui pensent (aux torts) d'un fils, il pardonne les fautes que j'ai commises depuis le commencement. » Mara, le roi (des démons), éprouva un sentiment de joie à l'égard du Buddha et de la Loi. Alors il se leva, joignit les mains et dit au Vénérable : « Vous avez pu me faire éprouver un sentiment de joie (à l'égard du Buddha et de la Loi). C'est de votre part un grand bienfait. Il vous faut aujourd'hui me délivrer de ces trois cadavres. » (Le Vénérable) répondit : « Je dois d'abord conclure un accord avec toi ; après quoi je les enlèverai en ta faveur. A partir de ce jour et jusqu'à l'extinction de la Loi, il ne t'est plus permis de molester les *bhikṣu*. » Mara dit : « J'accepte vos ordres. » (Upagupta) dit en outre à Mara : « Il faut encore que tu fasses autre chose en ma faveur. Bien que j'aie déjà vu le corps de la Loi (*dharmakāya*) du Tathagata, je n'ai pas vu le corps (*rūpakāya*) merveilleusement beau du Tathagata. Fais paraître pour moi le beau corps du Buddha en sorte que j'éprouve un sentiment de respect et d'affection. Si tu fais cela, le renom en sera très grand. » (Mara) répondit : « O Vénérable ! je vais également conclure d'abord un accord avec vous. Lorsque je ferai paraître le corps du Buddha, gardez-vous

(1) L'expression 踊躍 fréquente dans les textes bouddhiques signifie proprement « bondir, trépigner » et c'est ainsi qu'elle est rendue généralement en français. La phrase ci-dessus prouve que ces mots peuvent être pris également au figuré au sens de « être ému, troublé, agité ».

(2) A. W. K. : « semblable à la fleur *ko-t'an-p'o* 歌曇婆 (*kadamba*) ». *Divyāv.* : *kadambapuṣpavat*.

de vous prosterner devant moi. Pour quelle raison ? C'est que je ressemblerais à (la plante) *i-lan* 伊蘭 (*eranda*) piétinée par les grands éléphants quand l'arbre où elle pousse est mort. » (1) Le Vénérable dit : « Soit ! je ne me prosternerai pas devant toi. » Mara dit : Attendez un peu que j'entre dans la forêt. Jadis j'ai déjà mystifié le maître de maison *Cheou-lo* 首羅 (*Çūra*) en prenant l'aspect du Buddha. Ce que j'ai fait alors, je vais maintenant le faire pour vous. » Alors le Vénérable lui retira les trois cadavres. Le Vénérable Upagupta conçut l'idée du Buddha. Alors Mara entra dans la forêt et prit par métamorphose le corps du Buddha. Il produisit le corps du Buddha avec ses signes, de même qu'on le peint avec des couleurs variées sur de fines étoffes de coton neuves. On n'aurait pu se lasser de le regarder. Ayant pris l'aspect du Buddha, il fit apparaître à sa droite l'image de Çariputra ; à sa gauche, Mahāmaudgalyāyana (2) ; Ānanda en arrière ; Mahakāçyapa, Aniruddha, Subhūti, etc. ; les 1250 grands Arhat qui l'entouraient et l'escortaient sortirent successivement de la forêt et s'approchèrent d'Upagupta. A ce moment, le Vénérable se leva, joignit les mains, entra dans la contemplation, et prononça cette *gāthā* :

Hélas ! l'impermanence impitoyable a pu ruiner ces formes merveilleuses et sublimes.

Tel était le corps du Buddha et il a été ruiné par l'impermanence. Extrêmement ému de corps et d'esprit, la pensée fixée sur la notion du Buddha, le Vénérable joignit les mains et récita ces *gāthā* :

(1) A. W. K. : « De même, les pousses de (la plante) *i-lan* 伊蘭 (*eranda*) bien que la main ne puisse les atteindre, sont (néanmoins) emportées par la défense des éléphants. » Le texte du *Divyāv.*, probablement conforme à A. W. K., est très altéré. Il faut peut-être lire à la fin de la phrase : *uduhyante gajair eranda-vṛkṣa-aṅkurāḥ*.

(2) L'édit. coréenne place Mahāmaudgalyāyana à droite et Çariputra à gauche. J'ai préféré la leçon des trois éditions chinoises qui est d'ailleurs confirmée par le *Divyāv.* et A. W. K.

O bonheur! des actions pures ont pu réaliser ce fruit merveilleux. Ce n'est point le dieu Souverain (Īvara) qui l'a produit; ce n'est pas non plus sans cause qu'il a été fait. Son visage par sa beauté ressemble à la fleur de lotus. Ses yeux sont purs comme un joyau brillant. Il est plus parfait que le soleil et la lune. Il est aimable plus qu'une forêt fleurie. (Sa sagesse) est profonde comme l'Océan. Il demeure en paix comme le Sumeru. Son éclat prestigieux est supérieur à celui du soleil. Sa démarche digne est comparable à celle du lion. Son regard est comme celui du roi des bœufs. (Son corps) a la couleur de l'or brun. Pendant des centaines de mille *kalpa* incommensurables, il a purifié et perfectionné ses actes, ses paroles et ses pensées; c'est pourquoi il a obtenu ce corps merveilleux et sublime. Ses ennemis eux-mêmes se réjouissent à sa vue; à plus forte raison, ne dois-je pas le vénérer!

Quand le Vénérable eut récité ces *gāthā*, la contemplation du Buddha lui fit oublier ses engagements antérieurs. Alors soudain il se prosterna (en touchant le sol) avec les cinq parties de son corps et il adora (le Buddha). Māra lui dit : « O Vénérable! pourquoi manquer à la parole donnée? » Le Vénérable demanda : « Comment manqué-je à la parole donnée? » Māra dit : « Vous avez promis de ne pas vous prosterner devant moi. Pourquoi maintenant vous prosternez-vous en touchant la terre avec les cinq parties de votre corps? » Le Vénérable dit : « Je sais que Bhagavat sans supérieur (*anuttara*) est entré dès longtemps dans le *nirvāṇa*. (Mais) voir cette figure c'est tout de même que voir le Buddha. C'est pour le Buddha que je me suis prosterné; je ne me suis pas prosterné pour toi. » Māra dit : « Mes yeux ont vu que tu te prosternais pour moi; pourquoi le nier? » Le Vénérable répliqua : « Écoute-moi. Je n'ai pas manqué à la parole donnée et je ne me suis pas davantage prosterné vers toi. De même que si l'on façonne avec de l'argile ou du bois la statue d'un *deva* ou celle du Buddha, c'est par respect pour le deva ou le Buddha qu'on se prosterne

devant eux, et on ne se prosterne pas pour l'argile ou le bois; de même, je n'ai pu contenir la joie de mon cœur en voyant le Buddha, c'est pourquoi je me suis levé et je me suis prosterné, mais ce n'est point en considération de toi que je me suis prosterné devant toi. » Alors Mara reprit sa forme primitive, et s'étant prosterné pour honorer le

19^b Vénérable, il retourna au ciel.

Le quatrième jour, se souvenant des bienfaits dont l'avait comblé le Vénérable en personne, Mara descendit du ciel (et fit cette proclamation) : « Que ceux qui veulent supprimer leur misère, que ceux qui veulent renaître parmi les *deva*, que ceux qui veulent obtenir le *nirvāṇa*, se rendent auprès du Vénérable Upagupta. Que ceux qui n'ont pas entendu le Tathāgata, le Grand Compatissant, prêcher la Loi se rendent aussi auprès du Vénérable Upagupta. » La nouvelle s'étant répandue dans la population de la ville de Mathurā que le Vénérable Upagupta avait réussi à dompter Mara, une multitude d'Anciens et d'hommes du peuple vinrent par milliers et par myriades auprès du Vénérable. Voyant cette foule, le Vénérable la rassembla. Alors il monta sur le siège du lion et prêcha de toute façon la Loi merveilleuse en sorte que les êtres vivants, par centaines de mille, obtinrent la Voie de *śrotāpanna* et de *sakṛdāgāmin*, et que dix-huit mille hommes sortirent du monde et obtinrent la Voie d'Arhat. (Et il dit) : « Que sur le mont Urumuṇḍa, on fasse une cellule large de deux toises, quatre (pieds) et longue de trois toises, six (pieds) (1). Que ceux qui, sous ma direction, deviennent *arhat*, prennent tous une fiche longue de quatre pouces et la déposent dans la cellule. » (2) En un mois, dix-huit mille fiches furent

(1) La toise 丈 valant dix pieds 尺, ces chiffres sont conformes à ceux donnés plus haut (p. 309). A. W. K. dit : « une fosse longue de dix-huit coudées 肘, large de douze coudées », ce qui revient au même puisque 肘 vaut deux 尺.

(2) Ceci paraît être une survivance d'un mode de computation primitif. De même, pour comparer le nombre de ses bonnes pensées et

jetées dans la cellule. Ainsi le renom du Vénérable emplit le Jambudvīpa. Chacun dit : « Dans le royaume de Mathurā se trouve Upagupta. Le Buddha a prédit qu'il serait le premier de ceux qui enseignent à s'asseoir en *dhyāna*. » (1)

Le Vénérable Āṇavāsa ayant sauvé Upagupta et lui ayant transmis la Loi, se souvint d'avoir entendu cette prédiction (de la bouche) du Buddha : « Dans le royaume de *Ki-pin*, on s'assied en *dhyāna* sans obstacle. En ce qui concerne les lits de repos et les cellules, c'est le premier (lieu). (Le climat) y est froid et sain. » (2) Le Vénérable Āṇavāsa ayant transmis la Loi se rendit dans ce (royaume de) *Ki-pin*. Il entra en *dhyāna*; réjouit et content, il récita cette *gāthā* : (3)

celui des mauvaises, Upagupta comptait avec des tablettes (*paṭṭikā*) de deux couleurs (v. *Divyāv.* p. 352). Dans le Vinaya des Mūla-Sv., au récit du Premier Concile, quand Kāśyapa énumère les fautes d'Ānanda, il dit après chaque faute : « Il faut jeter une fiche. » Des procédés analogues sont encore en usage chez les peuples non civilisés.

(1) Dans un ouvrage bien ordonné, ce récit des premières conversions dues à Upagupta devrait naturellement précéder le tableau des nombreuses conversions effectuées par ce patriarche et dont les circonstances sont longuement relatées dans une série d'*avadāna* (voir *infra*, Chapitre VIII). Or entre les premières conversions et les suivantes, A. W. Tch. intercale un passage relatif à Āṇavāsa qui ne se raccorde ni à ce qui précède ni à ce qui suit. Il est probable que ce passage est interpolé et que dans l'*Aṣokāvadāna* primitif, le tableau des conversions effectuées par Upagupta suivait immédiatement l'épisode qu'on vient de lire. On verra plus loin que divers indices sont de nature à fortifier cette conjecture.

(2) La prédiction du Buddha relative au *Ki-pin* est souvent rapportée en des termes un peu différents. Cf. *supra* p. 311.

(3) Le voyage de Āṇavāsa au *Ki-pin* est relaté à la même place dans A. W. K. (*Tripit* éd. Tōk. XXIV, 10, p. 56^a). Le récit y est un peu plus développé que dans A. W. Tch. et forme un court *avadāna* sous le titre : « Āṇavāsa trouve la Voie ». Cet *avadāna* nous apprend que Āṇavāsa serait devenu Arhat et aurait obtenu la Délivrance « dans une grotte » du *Ki-pin*. Comme on vient de le suggérer dans la note 1, ces indications ne sont pas à leur place, car tandis qu'Upagupta était déjà dans toute sa gloire, son maître Āṇavāsa était depuis longtemps Arhat. La raison de cette interpolation est d'ailleurs évidente. On lit au paragraphe précédent qu'Upagupta, l'apôtre de Mathurā, était « le premier de ceux qui

Vêtu d'habits de *çapa*, j'ai réalisé les cinq branches du *dhyāna*. Assis en *dhyāna* sur les rochers à pic des montagnes et dans les ravins déserts, je médite. Qui donc ne supporterait (ainsi) le vent et le froid? (1) L'Arhat Çapa(vāsa), son esprit excellent a obtenu la Délivrance, son esprit a obtenu la sagesse souveraine (2).

Le Vénérable Upagupta demeurait dans le royaume de Mathurā, sur le mont Urumuṇḍa, dans l'*aravīya* de Naṭabhāṭa. Sur cette montagne, il y avait une vieille tigresse qui mit bas deux petits. Ne trouvant pas à manger, la vieille tigresse mourut alors et les deux petits, perdant leur mère, furent plongés dans une extrême misère. Le Vénérable Upagupta se rendit à leur repaire et leur donna à manger. Pour les petits tigres, il récita cette *gāthā* :

Les composés sont impermanents. Ils (obéissent à) la loi de la naissance et de la destruction. (La loi de) la naissance et de la destruction étant détruite, l'extinction (*nirvṛti*) c'est le bonheur (3).

Chaque jour il leur donnait à manger et, lorsqu'il leur donnait à manger, il leur récitait à l'oreille cette *gāthā*. Ces deux petits tigres n'avaient que peu de temps à vivre.

enseignent à s'asseoir en *dhyāna*. » Cette affirmation devait choquer les fidèles du *Ki-pin* qui prétendaient que leur pays était « le premier lieu pour s'asseoir en *dhyāna*. » Pour mettre d'accord leurs prétentions et le texte de l'*Açokavadāna*, les écrivains cachemiriens imaginèrent un voyage de Çānavāsa destiné à prouver que le maître d'Upagupta devint Arhat en pratiquant le *dhyāna* dans les montagnes du *Ki-pin*. Grâce à cet artifice, l'honneur du Cachemire était sauf. L'interpolation doit être ancienne puisqu'on la trouve à la fois dans A. W. K. et dans A. W. Tch.

(1) Cette stance répond à une objection possible. Comment Çānavāsa vêtu d'une mince étoffe de chauvre pouvait-il rester immobile dans les montagnes glacées du *Ki-pin*? La réponse est qu'absorbé dans la méditation, on ne sent plus le vent ni le froid.

(2) Çānavāsa parle de soi à la troisième personne et avec un orgueil peu vraisemblable. C'est une nouvelle trace de remaniement.

(3) Sur cette stance célèbre, cf. *Le Parinirvāṇa et les Funérailles du Buddha*, I, p. 9.

Ils moururent et renaquirent dans la maison d'un brahmane du royaume de Mathura. Le Vénérable Upagupta, accompagné de *bhikṣu* se rendit dans la maison de ce brahmane. Peu à peu (le nombre des *bhikṣu*) diminua et il finit par aller seul dans la maison du brahmane. Celui-ci demanda : « O Vénérable! pourquoi venez-vous seul? » Il répondit : « Je suis un religieux. Je n'ai aucun serviteur qui m'accompagne. » Le brahmane dit : « Ma femme est enceinte. Si elle met au monde un garçon, je vous le donnerai, ô Vénérable! » Plus tard, elle accoucha de deux jumeaux. Le Vénérable Upagupta alla les réclamer. Le brahmane dit : « Attendez un peu qu'ils grandissent; ensuite je vous les donnerai. » Quand ils eurent huit ans, le Vénérable Upagupta alla encore les réclamer. Alors le brahmane donna l'un des enfants au Vénérable. Le second enfant dit : « Qu'on me laisse partir! » Les deux enfants rivalisèrent d'efforts pour partir. Le Vénérable dit : « Ces enfants doivent tous deux obtenir la Voie. » Alors le brahmane prit les deux enfants et les remit au Vénérable. Le Vénérable les ayant reçus, les sauva, les fit sortir du monde et ils obtinrent la Voie d'Arhat. Le Vénérable leur dit alors de cueillir des fleurs. Ils répondirent : « L'arbre *jambu* est élevé; nous ne pouvons pas y atteindre. » Le Vénérable dit : « Vous êtes des *deva*. N'avez-vous pas de puissance surnaturelle (*ṛddhi-pāda*)? » Alors les deux *grāmaṇera* s'élevèrent à travers l'espace au-dessus de l'arbre et cueillirent des fleurs. Le Vénérable Upagupta et ses disciples se tenaient ensemble au même endroit. Les disciples dirent : « Comment ces petits *grāmaṇera* ont-ils une telle puissance surnaturelle? » Le Vénérable répondit : « Ce sont les deux petits de la tigresse. Vous disiez autrefois : A quoi bon donner à manger à ces tigres? Vous voyez maintenant leur force surnaturelle. » Ayant entendu cela, les disciples furent délivrés (1).

(1) Cette histoire est également contée au début du Chap. IX de A. W. K. qui contient le récit d'un grand nombre de conversions effec-

(1) Dans l'Inde du Sud, il y eut un garçon qui forniqua avec une femme d'une autre (famille). Sa mère lui dit : « Forniquer avec une femme du dehors, est une très mauvaise action (2). Les œuvres de la concupiscence, il n'y a pas de méfaits où cela ne conduise. » Ayant entendu ces paroles, il tua sa mère et alla dans l'autre famille demander la femme (en mariage); mais il ne put l'obtenir. Il en éprouva de l'ennui
 20^a et du ressentiment et alors il sortit du monde. En peu de temps il reçut, retint et put réciter les textes sacrés des trois Corbeilles. Il instruisait et exerçait de très nombreux élèves. Les disciples (d'Upagupta) conduisirent auprès du Vénérable cette multitude d'étudiants. Le Vénérable qui savait de quel crime ce (religieux) s'était rendu coupable, ne lui adressa pas la parole et fit cette réflexion : « Un homme coupable (d'un tel crime) ne saurait avoir le fruit de la Voie. » Comme le Vénérable Upagupta ne lui adressait pas la parole, (le religieux coupable) emmena la multitude de ses élèves et ils retournèrent dans leur ancien séjour.

(3) Le Vénérable Upagupta avait cinq cents disciples, hommes du commun (*prthagjana*), qui se moquaient de leur *upādhyāya* (en ces termes) : « Il sauve des *mo-ho-lo* (*mahallaka*), et quand un maître de la Loi et des Trois Corbeilles vient avec ses disciples il ne lui adresse même pas la parole! » Le Vénérable Upagupta contempla (en se disant) : « Si rien n'attache à moi ces cinq cents disciples, ils pourraient être sauvés par mon *upādhyāya*. » (4) Comme il faisait cette réflexion, son *upādhyāya* Çāṇavāsa (5),

tuées par Upagupta. Dans A. W. K. les deux jeunes gens sont doués de puissance surnaturelle parce qu'à l'âge de sept ans, ils sont devenus Arhat.

(1) Cp. A. W. K. p. 57^a, col. 1 à 4.

(2) Corr. 行 au lieu de 法, comme dans le passage correspondant de A. W. K.

(3) Cp. A. W. K. p. 57^a, col. 5 à p. 57^b, col. 6.

(4) Littéral. : par mon *upādhyāya*, il y aurait cause de salut.

(5) A. W. K. ajoute que Çāṇavāsa demeurait alors dans le royaume de *Ki-pin*.

par sa grande force surnaturelle, se rendit à l'*araṇya* de Natabhāṭa. Il alla dans la cellule d'Upagupta. Upagupta n'y était pas ; il n'y avait que ses disciples. Voyant Cāṇavāsa vêtu d'habits grossiers, la barbe et les cheveux très longs, ils dirent : « Notre *upādhyāya* (doit) être très lié avec un tel *mahallaka*. Mais il n'adresse pas la parole à un Maître de la Loi et des Trois Corbeilles ! » Arrivé près du siège d'Upagupta, le Vénérable Cāṇavāsa s'y assit. Les disciples d'Upagupta en ressentirent de la colère et du mépris et ils voulurent chasser le Vénérable Cāṇavāsa ; mais, semblable au Sumeru, Cāṇavāsa était immuable. Il voulurent proférer des paroles mauvaises, mais leur langue ne pouvait tourner. Alors ils se rendirent ensemble auprès du Vénérable Upagupta et lui dirent : « Un *bhikṣu mahallaka* est assis sur votre lit de repos, ô *upādhyāya* ! » Upagupta répondit : « Mon *upādhyāya* excepté, personne ne peut s'asseoir sur mon siège. » Upagupta revint dans sa cellule et vit le Vénérable Cāṇavāsa. Il se prosterna, le visage contre terre, en touchant de la tête les pieds (de Cāṇavāsa), puis il s'assit devant lui. Les disciples d'Upagupta se dirent en eux-mêmes : « Bien que maintenant notre *upādhyāya* se prosterne devant ce maître et le vénère, le savoir et la force surnaturelle de celui-ci n'égale pas ceux de notre *upādhyāya*. » Le Vénérable Cāṇavāsa contempla (en se demandant) si les disciples d'Upagupta étaient guéris de leurs pensées d'orgueil et de mépris. Et il sut que, dans leur esprit, la supériorité appartenait toujours à leur propre *upādhyāya*. Le Vénérable Cāṇavāsa éleva la main, pointa un doigt dans l'espace et il eut la main pleine de lait. Il interrogea Upagupta : « C'est le signe de quel *samādhi* ? » Le Vénérable Upagupta entra dans l'extase, contempla, mais il n'eut pas la moindre idée de ce que c'était. Alors il interrogea son maître : « C'est le signe de quel *samādhi* ? » Le Vénérable Cāṇavāsa dit : « C'est le *samādhi* Rapidité de l'Élan du Dra-

gon. » Upagupta dit : « Tout ce que j'ai acquis, c'est de mon *upādhyāya* que je l'ai reçu. Certes, ce *samādhi* je n'en suis point capable. » (1) Le Vénérable Çāṇavāsa dit à Upagupta : « Les *samādhi* des Buddha, tous les Pratyekabuddha en ignorent les noms. Les *samādhi* des Pratyekabuddha, tous les Auditeurs (Çrāvaka) en ignorent les noms. Les *samādhi* de Çāriputra, les autres Auditeurs en ignorent les noms. Les *samādhi* de Maudgalyāyana, les autres Auditeurs en ignorent également les noms. Les *samādhi* de mon *upādhyāya* Ananda, j'ignore également leurs noms. Mes *samādhi*, Upagupta, tu ignores également leurs noms. Quand j'entrerais dans le *nirvāṇa*, ces *samādhi* disparaîtraient également à ma suite. Soixante-dix-sept mille textes sacrés des *Jātaka* disparaîtraient également à ma suite. Dix mille *Abhidharma* disparaîtraient également à ma suite. » Alors les disciples d'Upagupta n'eurent plus aucune pensée d'orgueil et de mépris et ils firent cette réflexion : « Notre *upādhyāya* n'est pas du tout l'égal du Vénérable Çāṇavāsa. » A l'égard de ce Vénérable, ils ressentirent un profond respect. Le Vénérable Çāṇavāsa prêcha pour eux en tenant compte de ce qui pouvait causer leur salut). Ils écoutèrent la Loi et tous devinrent Arhat. Çāṇavāsa dit à Upagupta : « Le Tathagatha a transmis la Loi au Vénérable Mahakaçyapa. Puis Kaçyapa a transmis la Loi à mon *upādhyāya* Ananda. Mon *upādhyāya* m'a transmis la Loi. Maintenant je te transmets la Loi. Il y a, dans

(1) Ce conte a visiblement pour objet d'humilier Upagupta et de le faire paraître inférieur à Çāṇavāsa. Cette tendance s'accorde si mal avec les intentions de l'auteur de l'*Açokāvadāna* qu'il est difficile d'attribuer le tout au même écrivain. Déjà, dans un précédent récit, on nous montrait Çāṇavāsa se rendant au *Ki-pin* pour y devenir Arhat (cf. *supra* p. 363). Ce nouveau conte, dans la version de A.W.K., nous montre également Çāṇavāsa résidant au *Ki-pin*. Il semble bien qu'on ait affaire dans les deux cas à des fragments insérés postérieurement dans l'ancien texte de l'*Açokāv.* par des écrivains cachemiriens désireux de réagir contre le particularisme de l'Ecole de Mathurā.

ce royaume de Mathurā un garçon bienfaisant nommé *T'i-ti-kia* 提地迦 (Dhitika) (1). Tu le sauveras, tu le feras sortir du monde et tu lui transmettras la Loi du Buddha. » Alors le Vénérable Ćānavāsa prit son essor dans l'espace et effectua les dix-huit transformations. Puis il entra dans le *nirvāṇa*. Le Vénérable Upagupta, à la tête de 18.000 Arhat, fit des offrandes à ses *çarira* puis il éleva en leur honneur un *stūpa* (2).

(1) Le même nom est transcrit plus loin *T'i-to-kia* 提多迦 (A. W. Tch. p. 24^b, col. 7). A. W. K. a tantôt *Tch'e-tchō-ko* 絺徵柯 tantôt *Tch'e-tchō-ko* 希徵柯 (dernier avadāna du chap. X). La transcription ci-dessus *T'i-ti-kia* paraît faite sur la forme connue Dhitika tandis que *T'i-to-kia*, *Tch'e-tcho-ko* suggèrent plutôt un original Dhṛtaka, ou Ṭhitika. Pour la commodité du lecteur, nous restituons uniformément Dhītika.

(2) Dans les trois éditions chinoises, l'érection d'un *stūpa* n'est pas mentionnée.

Chapitre huitième.

Avadāna des disciples d'Upagupta (1).

(2) Le Vénérable Upagupta résidait dans le royaume de Mathurā, à l'*arāṇya* de l'ermitage de Naṭabhāṭa. Alors, dans la région du Nord, il y eut un jeune homme qui, pensant au Buddha, quitta le monde. Il récitait les trois Corbeilles et était habile à prêcher la Loi. Quand il arrivait quelque part, il récitait les *gāthā* de trois *sūtra* (3), puis il prêchait la Loi. Par la suite, il se dit en lui-même : « Je suis las de réciter ainsi les textes sacrés. Je désire m'asseoir en *dhyāna*. J'ai appris que, dans le pays de Mathurā, il y avait Upagupta. Bien qu'il n'ait pas les signes, il est le premier de tous ceux qui enseignent les règles du ^{20^b} *dhyāna*. » Arrivé au lieu (où se trouvait Upagupta), il joignit les mains et dit : « Puissiez-vous, ô Vénérable, m'enseigner les règles du *dhyāna* ! » Le Vénérable Upagupta contempla (en se demandant) si cet homme devait dans la vie présente arriver à l'épuisement des courants (*āsrava*). Il se demanda encore : « Quelle règle dois-je maintenant enseigner à cet homme pour qu'il parvienne à l'état de sainteté ? » Et le Vénérable sut que cet homme devait atteindre à l'état de sainteté en prêchant la Loi aux autres. Le Vénérable Upagupta dit donc à ce *bhikṣu* : « Suis mes prescriptions. Je t'instruirai. » Le *bhikṣu* répondit : « Puissé-je me conformer

(1) Cf. A. W. K. chap. IX et X intitulés : Avadāna des disciples d'Upagupta.

(2) A. W. K. p. 57^b col. 7.

(3) A. W. K. : « il prêchait la Loi de trois façons ».

à vos ordres! » Le Vénérable dit : « Il faut que cette nuit même tu exposes aux hommes la doctrine de la Loi. » Alors le *bhikṣu*, ayant récité trois *sūtra*, voulut prêcher la Loi. Il demanda au Vénérable : « Quel précepte dois-je exposer? » Le Vénérable répondit : « Expose les cinq avantages du *to-wen* (*bahuṣruta*) : pouvoir expliquer les (quatre) éléments; pouvoir connaître les *skandha*; pouvoir connaître les entrées (*āyatana*); pouvoir connaître les douze causes (*nidāna*); pouvoir tout expliquer à fond par soi-même, sans avoir besoin de recevoir d'autrui. » Quand il eut compris le texte des trois *sūtra* et achevé de prêcher la Loi, (le *bhikṣu*) devint Arhat. Upagupta lui dit : « Mon fils, jette une fiche dans la fosse! » Ce fut la première (fiche).

(1) En ce temps-là, il y avait dans la ville de *Sieou-lo* 宿羅 (*Srughna*?) (2) un chef de marchands nommé Dieu-Garder (*Devarakṣita*) (3). Dans la Loi du Buddha, il conçut des sentiments de foi et de respect, et il se plaisait sans cesse à faire l'aumône. Désirant aller sur l'océan, en quête d'objets précieux, il prononça ces paroles : « Voici que je vais aller sur mer; si je reviens sain et sauf, je ferai sous la Loi du Buddha une assemblée du *pañcavarṣa*. Que les génies qui protègent la Loi du Buddha m'accompagnent et me protègent! » Alors il partit et parvint au lieu où se trouvaient les joyaux. Il prit une grande quantité d'objets précieux et revint sain et sauf. Alors il y eut une *arhati-bhikṣuṇṇ* qui entra dans l'extase et contempla (en se demandant) si ce maître de maison aboutirait. Elle vit qu'il devait aboutir. Elle se demanda de nouveau : « Quel sera le champ de mérite (*puṇyakṣetra*)? Elle vit qu'il serait de 18.000 Arhat et qu'il y aurait un nombre double d'hommes en cours d'étude (*ṣaikṣa*) qui, de naissance en naissance, maintenaient les défenses dans leur

(1) A. W. K. p. 57^b col. 19.

(2) A. W. K. : « dans le royaume de *Lou-k'icou-na* 陸求那 (*Srughna*?) ».

(3) A. W. K. : *T'i-p'o-lo-k'i-to* 提婆落起多 (*Devarakṣita*).

pureté, et que ce serait là le champ de mérite. Elle contempla en outre (en se demandant) qui serait Sthavira dans cette assemblée et si ce Sthavira serait un Arhat ou un homme du commun (*prthagjana*). Elle sut que ce ne serait point un Arhat, et ainsi de suite . . . jusqu'à : elle sut aussi que ce ne serait pas un *çrotāpanna*, mais un homme qui maintenait les défenses dans leur pureté, nommé *A-cha-lo* 阿少羅 (*Aṣālha*) (1) (Elle pensa) : « Si j'éclaire son esprit, il ne manquera pas d'obéir à mes paroles. Alors elle se rendit chez les religieux et dit au Sthavira : « Ô Sthavira, pourquoi votre tenue est-elle incorrecte ? » Le Sthavira comprit qu'elle trouvait ses cheveux trop longs et ses vêtements crasseux. Alors il tailla sa barbe et ses cheveux et se lava de manière à être propre. La *bhikṣuṇī* se dit en elle-même : « Le Sthavira n'a pas compris mes paroles. » Le jour suivant, elle se rendit encore en présence du Sthavira et lui dit : « Pourquoi ne vous parez-vous pas ? » Le Sthavira crut (qu'elle disait cela) parce que la couleur de ses vêtements n'était pas correcte. Alors il fit teindre ses vêtements et revint parmi les religieux. La *bhikṣuṇī* se rendit derechef en présence du Sthavira *Aṣālha* et lui dit encore : « Pourquoi votre tenue est-elle incorrecte ? » Le Sthavira courroucé lui dit : « Je me suis lavé pour être propre et j'ai mis des vêtements fraîchement teints. Qu'y a-t-il d'incorrect dans ma tenue ? » La *bhikṣuṇī* lui dit : « Ceci n'est pas la correction dans la Loi du Buddha. Dans la Loi du Buddha, devenir *çrotāpanna*, *sakṛdāgamin*, *anāgamin* et *arhat*, c'est ce qui s'appelle : tenue correcte. » Elle demanda encore : « Ô Sthavira, n'avez-vous pas entendu dire que le maître de maison Devarakṣita est revenu d'un voyage sur l'océan et qu'il veut faire une assemblée du *pañcavarṣa* ? » Le Sthavira répondit : « Je le sais ». Elle demanda encore : « Savez-

(1) A. W. K. : *A-so-t'o* 阿娑陀 (*Aṣāḍha*) [traduit par : « nom d'étoile »].

vous de combien d'hommes doit être le champ de mérite? » Il répondit : « Je ne sais. » La *bhikṣuṇī* dit : « Le champ de mérite sera de 18.000, pour ne parler que des Arhat; ceux qui sont au stage de l'étude (*śaikṣa*) et qui maintiennent dans leur pureté les défenses seront deux fois plus nombreux que les Arhat. Vous qui êtes le Sthavira, comment serait-il possible qu'avec une pensée qui a encore des courants (de passions), vous soyez au premier rang pour recevoir des autres les offrandes et les hommages? » En entendant cela, le Sthavira fut sur le point de verser des larmes de chagrin. La *bhikṣuṇī* dit : « Pourquoi pleurez-vous de chagrin? » Le Sthavira répondit : « Voici que je suis vieux. Comment pourrais-je obtenir l'épuisement du courant (des passions)? » La *bhikṣuṇī* dit : « Tant que la Loi du Buddha subsiste, elle permet à chacun d'obtenir le Fruit, sans considération d'âge. C'est ce qu'a proclamé le Grand Homme, bienfaisant : Quiconque est capable de se conformer aux pratiques, pourra certainement épuiser le courant (des passions). En tout temps et toujours, (les pratiques) peuvent lui donner le Fruit. Ô Sthavira, il vous faut maintenant aller à l'*araṇya* de Naṭabhāṭa. Le Vénérable Upagupta y est actuellement. Il vous instruira. » Là-dessus, le Sthavira se rendit en ce lieu. Le Vénérable Upagupta sortit alors à sa rencontre et le reçut. Il lui donna de l'eau pour qu'il se lavât les pieds. Le Sthavira dit : « Je ne me laverai pas les pieds tant que je n'aurai pas vu l'*āyusmat* Upagupta. » Les disciples lui dirent : « Celui-ci est Upagupta. » Alors il se lava les pieds et entra. Un *danapati* que le Vénérable Upagupta avait converti, prépara pour le Saṃgha un bon repas et un bain. Après le bain, Upagupta envoya le *veī-na* 維那 (prieur) frapper le *ganḍi* (gong) et faire la proclamation suivante : « Respect à ceux qui ont la Délivrance! Que les Arhat entrent tous dans la salle du *dhyāna*! » À ce moment, Aśālha dormait. Il ne comprit pas la proclamation et entra dans la salle du *dhyāna*. Y étant

entré, il se rendormit. Les religieux avaient posé cette règle que si quelqu'un s'endormait, il tiendrait levée une lanterne et en ferait l'offrande. Or Aṣāḷha étant le Doyen d'âge (*sthavira*), dormait à la première place. Le prieur (*karmadāna*) prit alors une lampe, la plaça en face d'Aṣāḷha et la fit résonner trois fois avec le doigt. Aṣāḷha s'éveilla et, tenant la lampe levée, il tourna autour des sièges et fit l'offrande. Le Vénérable Upagupta entra dans le *samādhi* Eclat-du-feu; les 18.000 Arhat entrèrent également dans le *samādhi* Eclat-du-feu. A ce spectacle, Aṣāḷha se réjouit, puis il changea de sentiment; il eut honte et ré-
 21^a cita les *gāthā* suivantes :

« Rassemblés en un même lieu, les jambes croisées comme un dragon replié sur lui-même, ils sont tous assis sur le sol. Plongés dans l'extase, ils ont une tenue correcte. Tous sont entrés dans le *samādhi* suprême. Ils brillent comme un arbre (décoré) de lanternes. L'image même du respect est comme cet homme (Aṣāḷha) qui a osé lever les yeux vers ce qu'il ne peut pas atteindre. »

Le Vénérable, voyant qu'Aṣāḷha avait un cœur docile et soumis, lui donna la Loi, le fit devenir Arhat et lui fit jeter une fiche dans la fosse. Là-dessus, Aṣāḷha retourna dans son pays. La *bhikṣuṇā* voyant venir le Sthavira lui dit : « Voici qu'enfin votre tenue est correcte. » Le Sthavira répondit : « C'est grâce à vos bienfaits que j'ai obtenu d'avoir une tenue correcte. »

En ce temps-là, le maître de maison nommé Devarakṣita fit une assemblée du *pañcavarṣa*. Il réunit 1[6]8.000 Arhat (1) et il y eut en outre un nombre double de *ṣaikṣa* qui maintenaient les défenses dans leur pureté. Or, dans cette assemblée, Aṣāḷha était le premier des Sthavira et, en cette qualité, énonçait formules et vœux : « Le don le

(1) A. W. Teh. a ici « 168.000 ». Mais il faut lire « 18.000 » comme l'indiquent le contexte et le récit parallèle de A. W. K.

plus petit (disait-il) reçoit une rétribution triomphante ». Le chef de famille demanda : « Le Buddha a prêché la Loi de toutes manières. Que signifie : quatre-vingt dix jours ? Je viens de vous entendre prononcer ces deux mots, ô Sthavira ! » Le Sthavira répondit : « Mon fils, c'est afin de faire croître les racines de bien qui te sont propres. Ne le sais-tu pas maintenant ? Il y a quatre-vingt onze *kalpa*, au temps du Buddha *P'i-p'o-che* 毗婆尸 (Vipaçyin), nous étions tous deux, toi et moi, chefs de marchands. Nous pûmes aller sur l'océan dans un magnifique bateau et, portant une grande quantité d'objets précieux, nous arrivâmes sur une plage de sable. Alors ayant rassemblé ces objets précieux sur le sable, nous élevâmes un *stūpa* en l'honneur du Buddha Vipaçyin. Or il y eut des *deva* et des génies qui nous dirent : « Passé sept jours, une grande tempête vous ramènera sains et saufs au Jambudvipa et vous ferez des offrandes. » Toi et moi, pour avoir construit un *stūpa*, pendant 91 *kalpa*, nous ne sommes pas tombés dans les trois conditions mauvaises et les huit calamités ; nous sommes nés constamment parmi les hommes et les *deva* et nous avons été honorés en raison de cet acte. Et voici qu'à présent je suis devenu Arhat et que toi-même, trouvant un champ de mérite supérieur à tous les autres, tu obtiens de faire des offrandes à ces 18.000 Arhat. Ce n'est pas encore la suprême rétribution d'un don minime. Ô fils de famille ! morts et naissances se prolongent indéfiniment. Pourquoi ne pas entrer dans la Loi du Buddha en sortant du monde ? » Alors ce fils de famille sortit du monde et devint Arhat.

(1) Le Vénérable Upagupta demeurait à l'*aranyā* de Naṭabhaṭa. En ce temps-là, dans le royaume de Mathura, il y avait un brahmane qui était très attaché à la doctrine du moi. Un *yeou-p'o-sai* 優婆塞 (*upāsaka*) dit à ce brahmane : « Où se trouve le moi ? » Le brahmane dit :

(1) A. W. K. p. 58^b, col. 13.

« Qui soutiendrait une doctrine d'après laquelle il n'y aurait pas de moi? » L'*upāsaka* dit : « Le Vénérable Upagupta soutient absolument la doctrine de l'impersonnalité. » Là-dessus, le brahmane se rendit aussitôt à l'*araṇya*. Il vit le Vénérable Upagupta qui était entouré de milliers et de myriades de personnes et prêchait la Loi à cette multitude. Quand le Vénérable Upagupta eut aperçu le brahmane, il connut ses pensées et lui exposa l'impersonnalité ainsi que l'absence de localisation du moi et aussi qu'il n'y a ni hommes, ni *puruṣa* 丈夫, ni êtres vivants et que les facteurs de la personnalité 陰 (*skandha*) sont tous des phénomènes (*dharma*) qui sont produits et détruits et que tous en outre (sont soumis à) la loi de la douleur et du néant. Le brahmane ayant entendu exposer ces doctrines, abandonna la doctrine du corps 身見 (*satkāya dṛṣṭi*) et comprit (la voie) du *çrotāpanna*. Il sortit du monde, étudia la Voie et devint Arhat. Le Vénérable Upagupta lui dit : « Prends une fiche et jette-la dans la fosse. »

(1) Le Vénérable Upagupta était dans le royaume de Mathura. Or il y eut un fils de famille qui sortit du monde. Il souffrait d'une continuelle (envie de) dormir. Quand on l'instruisait dans la Loi, il s'endormait toujours. Le Vénérable lui dit : « Je t'ordonne d'aller vers l'*araṇya*, de t'asseoir sous un arbre et de recommencer à dormir. » Le Vénérable Upagupta produisit par magie autour de l'endroit où celui-ci était assis un fossé profond de mille
 21^b coudées. Soudain (le fils de famille) s'éveilla effrayé et il eut une peur extrême. Il se rappela son *upādhyāya* Upagupta. Aussitôt le Vénérable Upagupta produisit par magie un petit passage qui permettait de traverser (le fossé). Alors le disciple passa de l'espace entouré par le fossé à l'endroit où se tenait le Vénérable. Celui-ci, l'ayant instruit, lui ordonna de retourner à sa première place. Quand il fut retourné sous l'arbre, le disciple éprouva

(1) A. W. K. p. 58^b, col. 20.

une grande joie (et dit) : « Mon maître m'a fait échapper au danger de ce fossé profond. » Le Vénérable alors se présenta devant lui et lui dit : « Ce fossé n'est pas profond. Si tu tombais dans le fossé des trois voies mauvaises ou dans le fossé de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, (ces fossés-là) sont beaucoup plus profonds que celui-ci. Si tu ne vois pas les Vérités saintes, les fossés de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort seront encore pires que celui-ci. » Ayant appris à connaître ces fossés de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, il cessa d'avoir envie de dormir. Il exerça son énergie (*virya*) et sa pensée (*manaskāra*) et devint Arhat. Le Vénérable Upagupta lui fit alors prendre une fiche et la lui fit jeter dans la fosse.

(1) Le Vénérable Upagupta était à l'*araṇya* de Nāṭa-bhaṭa. Or dans un royaume de la région orientale, il y eut un fils de famille qui sortit du monde sous la Loi du Buddha et étudia la Voie. Il s'entendait fort bien aux affaires et partout où il allait, la communauté s'empressait de lui demander de gérer les affaires monastiques (2). On lui disait : « Ô l'Ancien, il vous faut gérer les affaires monastiques. Les *dānapatī*, grâce à vous, acquerront des racines de bien et le Saṃgha, grâce à vous, recevra des offrandes ». Or ce *bhikṣu* était las d'avoir trop à faire; il refusait la gestion. Ayant appris qu'Upagupta était le premier de ceux qui enseignent, il se rendit auprès de lui et lui dit : « Consentez à mon désir, ô Vénérable, et enseignez-moi la Loi ». Le Vénérable contempla (en se demandant) si celui-ci était arrivé à sa dernière existence où il pourrait obtenir le fruit de la Voie. Or ses mérites n'étaient point encore suffisants et c'est pour cela qu'il ne l'obtenait pas. Le Vénérable dit : « Si tu suis mes

(1) A. W. K. p. 59^a, col. 7.

(2) A. W. K. : « les *bhikṣu* le chargeaient des fonctions de *ki-che* 給事 « donner son travail » (*karmadāna*).

prescriptions, je t'instruirai. » Il répondit : « Oh oui ! que je reçoive votre enseignement ! » Le Vénérable dit : « Il faut qu'en faveur du Saṃgha, tu ailles quêter et que tu t'occupes des offrandes. » Il dit : « Ô Vénérable, je ne sais pas encore quels sont ceux qui, dans ce pays, ont la foi. » Il répondit : « Va toujours quêter. Il y a certainement des gens qui ont la foi. » Le *bhikṣu*, ayant entendu ces paroles, mit son manteau et prit son bol avant le milieu du jour et entra dans la ville de Mathurā. Il y eut un chef de famille des plus influents qui, en voyant ce *bhikṣu*, produisit en lui-même une disposition d'esprit qu'il n'avait pas encore eue. Il alla le vénérer et lui demanda : « Ô *a-chö-li* 阿闍黎 (*ācārya*) ! de quoi donc avez-vous besoin ? » (Le *bhikṣu*) répondit : « Le Vénérable Upagupta m'a envoyé quêter ! Je ne sais maintenant parmi ces gens lesquels ont un sentiment de foi. » Le chef de famille dit : « Ô *ācārya* ! n'ayez point de souci. Tout ce qu'il vous faudra, je vous le procurerai. » Il répondit : « Demain, je désire qu'on fasse des offrandes au Saṃgha. » Le chef de famille alors lui procura ce qu'il fallait. Le *bhikṣu* ayant reçu (ces offrandes), se prosterna à deux genoux devant le Sthavira et présenta les aliments. Les membres du Saṃgha et le Sthavira prononcèrent alors un souhait en sa faveur. Quand le vœu fut complètement formulé, il devint Arhat. Le Vénérable Upagupta lui dit : « Prends une fiche et jette-la dans la fosse. »

(1) Le Vénérable Upagupta, dans le royaume de Mathura, demeurait à l'*araṇya* de Naṭabhāṭa. Or il y eut dans l'Inde du Sud un fils de famille qui sortit du monde pour entrer dans la Loi du Buddha. Il savait bien construire les *stupa* et les monastères. Partout où il allait, la communauté des *bhikṣu* le priait sans cesse de faire des cellules pour les moines, des *stupa* et des monastères. Peu des temps après, il fut las de ses fonctions ; il se

(1) A. W. K. p. 59^a, col. 20.

rendit auprès d'Upagupta et dit au Vénérable : « Veuillez, je vous prie, m'enseigner les règles du *dhyāna* et de l'extase (*samādhi*). » Le Vénérable contempla (en se demandant) si ce *bhikṣu* pourrait, dans l'existence présente, épuiser les courants et obtenir la Voie. Or il ne s'était pas encore acquis suffisamment de mérites. Et (le Vénérable) contempla encore (en se demandant) par quel moyen (ce *bhikṣu*) pourrait obtenir de réaliser la Voie. Le Vénérable sut qu'il devait pour cela construire des *stūpa* et des monastères et qu'ensuite il obtiendrait la Voie. Alors il lui dit : « Si tu peux suivre mes prescriptions, je t'instruirai. » Il répondit : « Je reçois vos instructions. » Le Vénérable ordonna : « Dans les lieux où tu n'as pas encore construit de *stūpa*, construis maintenant des *stūpa* et des monastères. Dans les lieux où tu n'as pas encore construit de cellules de religieux, construis pour les saints des cellules de religieux. » Il dit au Vénérable : « Ô *ācārya* ! je ne sais quels sont ceux qui dans ce pays ont la foi et quels sont ceux qui n'ont pas la foi. » Le Vénérable dit : « Tu as des capacités suffisantes. Va seulement quêter. » Au matin, (le *bhikṣu*) mit son manteau, prit son bol et entra dans la ville pour mendier sa nourriture. Il vit un chef de famille. Le chef de famille toucha ses pieds et l'ayant vénéré, lui demanda : « Ô *ācārya*, d'où venez-vous ? » Il répondit : « Je viens de l'Inde méridionale. » Le chef de famille lui demanda : « Que voulez-vous faire ? » Il répondit : « Je désirais recevoir du Vénérable Upagupta les règles du *dhyāna*. Le Vénérable m'a ordonné de construire des *stūpa* et des monastères et de bâtir des cellules de religieux. » Le chef de famille dit : « N'ayez aucun souci. Tout ce qu'il vous faudra, je vous le donnerai. » Là-dessus, le *bhikṣu* emmena le chef de famille pour mesurer avec lui la terre (qui serait donnée) au Buddha. Avant même que le cordeau fût apporté sur le terrain, le *bhikṣu* obtint le fruit d'Arhat. On lui fit jeter une fiche dans la fosse et, bien qu'il fût devenu Arhat,

on le laissa entièrement achever le *stūpa* et le monastère dont il avait tracé le plan.

(1) Le Vénérable Upagupta était dans le royaume de Mathura. Il y eut un fils de famille qui se rendit auprès du Vénérable, entra dans la Loi et sortit du monde. Il convoitait le boire et le manger. A cause de cette convoitise, il ne pouvait obtenir la Voie. Alors le Vénérable
 22^a invita ce *bhikṣu* (en ces termes) : « Demain, tu recevras de moi à manger. » Le lendemain, le Vénérable fit pour ce *bhikṣu* un bol plein de bouillie de millet au lait et le lui donna en disant : « Attends qu'il soit froid pour le manger. » Alors le *bhikṣu* souffla dessus pour le refroidir avec son haleine. Puis il dit à l'*upādhyāya* : « Il est froid. » Le Vénérable dit : « Maintenant, mon fils, bien que ce mets soit froid, le désir est ardent dans ton cœur. Aussi faut-il, par la contemplation de ce qui est impur, laver comme avec de l'eau les désirs de ton cœur, en sorte que le feu de tes désirs s'éteigne. » (Lorsque le *bhikṣu* eut mangé), le Vénérable plaça devant lui un bol vide et dit : « Vomis le millet et remplis en ce bol. » (Quand ce fut fait), le Vénérable dit : « Mange, recommence à mâcher le millet que tu as craché dans le bol vide. » Mais il refusa de manger (2). Hochant la tête, il dit : « Ceci est de la nourriture qui a été vomie. » Il dit au Vénérable : « De la salive y est mêlée; comment pourrait-on le manger? » Le Vénérable dit : « Tout ce qu'on mange et boit n'est pas différent de ce vomissement. Tu n'as jamais médité sur ce point. Maintenant il faut que tu contemples cette pensée de l'impureté de la nourriture. » Alors il écouta la Loi et fut dégagé de tout lien en sorte qu'il obtint l'état d'Arhat. On lui fit jeter une fiche dans la fosse.

(3) Dans l'Inde du sud, il y avait un fils de famille. Il avait peu de désirs et savait se contenter de peu. Il

(1) A. W. K. p. 59^b, col. 12.

(2) Je lis 食 au lieu de 吐 qui ne donne aucun sens acceptable.

(3) A. W. K. p. 59^b, col. 19.

était meilleur que les grossiers et les corrompus. Il ne s'enduisait pas le corps de lait fermenté et d'huile, et il ne se lavait point avec de l'eau chaude. Il ne mangeait pas non plus de lait fermenté, d'huile, de lait ni de fromage. Il avait le dégoût de la transmigration. Son corps était maigre et affaibli. Ne pouvant obtenir la Voie, il dit : « Qui m'instruira ? » Apprenant que le Vénérable Upagupta était dans le royaume de Mathurā, il se rendit auprès de lui. Le Vénérable contempla (en se demandant) si (ce *bhikṣu*) pourrait épuiser dans sa vie présente les courants (des passions), et il vit qu'à cause de sa faiblesse, il ne pouvait réaliser (l'état d'Arhat). Le Vénérable fit alors chauffer la salle de bain et préparer le bain ; il prescrivit à un jeune religieux d'enduire le corps (du *bhikṣu*) avec du lait fermenté et de l'huile, de le baigner avec de l'eau (chaude) et de lui donner de bons aliments pour rendre à son corps et à son esprit leur souplesse, puis il lui exposa l'abrégé de la Loi. Alors il obtint l'épuisement des courants et réalisa l'état d'Arhat. Puis il jeta une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathurā, il y avait un fils de famille. Il quitta ses parents pour aller vers le Vénérable Upagupta et lui demander de sortir du monde. Quand il fut sorti du monde, comme il était très attaché à son corps, il voulut retourner dans sa famille. Alors il se rendit auprès du Vénérable et prit congé afin de retourner dans sa famille. Le Vénérable dit : « Attends jusqu'à demain. » Le lendemain, (le *bhikṣu*) se prosterna aux pieds du Vénérable et voulut s'en aller. A mi-route, il vit un temple de *deva* et fit cette réflexion : « Si je retourne dans ma famille, il se peut que mes parents soient frappés d'un grand malheur. Il vaut mieux rester et passer la nuit dans ce temple de *deva*. Demain je retournerai chez le Vénérable. » Le Vénérable alors, pendant la nuit,

(1) A. W. K. p. 60^a, col. 7.

fit apparaître un *ye-tch'a* 夜叉 (*yakṣa*) qui apporta sur ses épaules un cadavre; et il y eut un autre *yakṣa* qui arriva les mains vides. Les deux démons se querellèrent. Le premier dit : « C'est moi qui ai apporté ce cadavre. » Le second dit : « C'est moi qui l'ai apporté. » Le premier dit : « J'ai un témoin. Cet homme m'a vu apporter le cadavre. » L'homme pensa : « Ma mort est maintenant certaine. Il faut dire la vérité. » Il dit donc au second démon : « Ce cadavre a été apporté par le premier démon et non par vous ! » Le second démon entra dans une grande colère et arracha un bras (au *bhikṣu*). Le premier démon rajusta un bras du mort à la place de l'ancien. Le second démon arracha encore un bras (du *bhikṣu*). Le premier démon arracha l'autre bras du mort et le remit (au vivant) à la même place. Le second démon arracha les deux jambes (du *bhikṣu*). Le premier démon les remplaça entièrement comme à l'origine avec les deux jambes du mort. Là-dessus les deux démons mangèrent ensemble la chair fraîche arrachée (au corps du *bhikṣu*), puis ils s'en allèrent. Alors (le *bhikṣu*) cessa complètement d'être attaché à son corps. Il arriva ensuite auprès du Vénérable qui le sauva, le fit sortir du monde et exposa pour lui l'abrégé de la Loi. Il devint Arhat et on lui fit jeter une fiche dans la fosse.

(1) Dans l'Inde du sud, il y eut un fils de famille qui entra dans la Loi du Buddha et sortit du monde. Il aimait son corps, se baignait souvent, s'enduisait le corps de lait fermenté et d'huile et mangeait des mets délicats. Il était gras et robuste et ne pouvait obtenir la Voie. Alors il alla vers le Vénérable et lui dit : « Veuillez m'instruire ! » Le Vénérable contempla en se demandant si ce *bhikṣu* devait obtenir dans la vie présente l'épuisement des courants. (Et il vit qu'il en était empêché par son attachement à son corps. Le Vénérable lui dit : « Si

(1) A. W. K. p. 60^b, col. 4.

tu peux suivre mes conseils, je t'instruirai ». Il fit apparaître un grand arbre et dit (au *bhikṣu*) de monter au sommet. Tout autour il fit apparaître un fossé profond de mille coudées, et il dit : « Lâche prise de la main droite. » Il dit encore : « Lâche prise de la jambe gauche » ; puis : « lâche prise de la jambe droite » ; et encore : « lâche entièrement de partout ». Cet homme alors, renonçant à la vie, lâcha prise entièrement des mains et des pieds. Après quoi, il parvint au sol et ne vit plus ni le fossé profond ni l'arbre. On lui exposa la Loi profonde et il devint Arhat. On lui dit alors de jeter une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. Il alla vers le Vénérable (Upa)gupta pour lui demander à sortir du monde. Alors le Vénérable le sauva et le fit sortir du monde, mais parce qu'il se laissait aller à l'avarice, il ne pouvait obtenir la Voie. Le Vénérable l'avertit en ces termes : « Il te faut maintenant faire des dons. » Il dit au Vénérable : « Je ne possède rien. Que pourrais-je donner ? » Le Vénérable dit : « Selon la Loi, apporte et donne à (ceux de la communauté) qui occupent un siège plus élevé et moins élevé que le tien, (2) le superflu de ce que tu reçois en fait d'aliments, de vêtements et de bols. » Le premier jour qui suivit l'entretien, (le *bhikṣu*) ne voulut rien donner. Le jour suivant, le Vénérable envoya deux disciples s'asseoir aux côtés de ce *bhikṣu*. Des oreilles de chacun s'échappait une clarté et le *bhikṣu* avare en éprouva un sentiment d'estime et de respect. Il retrancha un peu de sa nourriture qu'il partagea entre ceux qui étaient assis au-dessus et au-dessous de lui. Le jour suivant, un *dānapati* lui apporta une grande quantité d'aliments délicats et lui en fit don. Il se réjouit alors et fit cette réflexion : « Pour avoir donné hier un peu, je reçois aujourd'hui beaucoup. Derechef

(1) A. W. K. p. 60^b, col. 16.

(2) A. W. K. : « partage avec deux (religieux) de même rang que toi ».

il fit des largesses à ceux qui étaient assis au-dessus et au-dessous de lui. Ainsi son avarice fut corrigée. Le Vénérable lui exposa l'abrégé de la Loi et il devint Arhat. On lui dit alors de déposer une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. Il se rendit auprès du Vénérable dans le dessein de sortir du monde, et il fut autorisé à sortir du monde. Il aimait toujours à dormir et il ne pouvait obtenir la Voie. Le Vénérable (Upa)gupta le fit aller à l'*araṇya* et s'asseoir en *dhyāna*. Il s'assit en *dhyāna* et s'endormit. Le Vénérable fit apparaître un *p'i-chö-chö* 毗舍闍 (*piṣāca*) à sept têtes (2) suspendu en l'air, la tête en bas. Soudain (le *bhikṣu*) s'éveilla et l'aperçut. Au comble de la frayeur, il courut auprès de (son) *upādhyāya*. L'*upādhyāya* lui demanda : « Pourquoi viens-tu ? » Il dit à l'*upādhyāya* : « Il y a dans cette forêt un *piṣāca* à sept têtes suspendu en l'air, la tête en bas. C'est tout-à-fait épouvantable. » Le Vénérable dit : « Retourne maintenant là-bas et assieds-toi en *dhyāna*. » Il dit : « J'ai très peur; je n'ose y retourner. » Le Vénérable lui dit : « Les *piṣāca* ne devraient pas suffire à t'effrayer, car il y a des choses beaucoup plus effrayantes dont tu n'as point peur. Le sommeil est à craindre, bien plus que les *piṣāca*. Les *piṣāca* t'empêchent de dormir. Le sommeil te ferme la Voie sainte. Les *piṣāca* ne peuvent nuire qu'à une seule vie. L'envie de dormir peut nuire à des vies innombrables. Les *piṣāca* ne peuvent faire que l'homme reste dans (le tourbillon de) la naissance et de la mort. L'envie de dormir s'abat sur l'homme comme une averse et l'entraîne dans le tourbillon de la naissance et de la mort. Retourne maintenant là-bas et assieds-toi en *dhyāna*. » Dès lors il n'osa plus dormir par crainte des *piṣāca*. Il réfléchit à la nature intime de la Loi, comprit parfaitement et devint Arhat. On lui fit prendre une fiche et il la jeta dans la fosse.

(1) A.W.K. p. 60^b, col. 18.

(2) A.W.K. : « un démon qui avait sept têtes ».

(1) Il y avait un fils de famille. Il se rendit auprès du Vénérable (Upa)gupta pour sortir du monde. Le Vénérable alors le sauva, le fit sortir du monde, et exposa pour lui la Loi. Quand il eut obtenu la Voie de *çrotāpanna*, (le Vénérable) lui dit : « La loi de la naissance et de la mort, quelle que soit la durée (pendant laquelle on y est soumis), est dans tous les cas détestable. Tu dois rechercher avec zèle le fruit suprême. » Le *bhikṣu* se dit en lui-même : « J'ai échappé aux trois voies mauvaises. Qu'ai-je besoin de chercher à m'élever jusqu'au fruit suprême? Mener une vie facile parmi les hommes et les *deva*, et renaître jusqu'à sept fois, c'est ce qui peut m'arriver de pire. » Le Vénérable (Upa)gupta conduisit ce *bhikṣu* à Mathura pour mendier la nourriture. Dans un village de *caṇḍāla*, ils virent un enfant dont tout le corps était couvert d'ulcères, et ces ulcères étaient pleins de vers. Le Vénérable Upagupta dit au *bhikṣu* : « Voistu cet enfant? Cet enfant est un *çrotāpanna*. » Le *bhikṣu*, fils de famille, demanda au Vénérable : « Pour quelle raison est-il né dans une famille de *caṇḍāla*? Tout son corps est couvert d'ulcères; ses furoncles et ses vers sont infects et exhalent une mauvaise odeur. » Le Vénérable répondit : « Au temps où le Buddha était en ce monde, un *wei-na* se trouvait dans une chambre de *dhyāna*. Il y avait là un *arhat-bhikṣu*; son corps était un peu ulcéré et il fit du bruit en se grattant. Le *wei-na* courroucé lui dit : « N'as-tu pas des furoncles, des vers et des ulcères? Au lieu de te gratter ici, sors et va au village des *caṇḍāla*. » L'*arhat-bhikṣu* dit : « Ne parle pas ainsi; tu commets une faute. » Ensuite, sur son conseil, le *wei-na* confessa sa faute, fit des progrès, s'appliqua et obtint la Voie de *çrotāpanna*. Mais il négligea de s'élever encore. Pour cette raison, tout son corps est couvert d'ulcères, de furoncles et de vers et dégage une mauvaise odeur;

(1) A. W. K. p. 61^a, col. 4.

il est né dans la famille d'un *caṇḍāla* et subit de grands tourments (*kṛeṣu*). » Le *bhikṣu* ayant entendu ces paroles, s'appliqua avec énergie, fit des progrès et obtint la Voie d'Arhat. Derechef on lui donna une fiche qu'on lui fit jeter dans la fosse. Quant au fils du *caṇḍāla*, le Vénérable Upagupta exposa pour lui la Loi et il obtint la Voie d'*anāgāmin*. Il renaquit chez les dieux Pure-Demeure (*Çuddhavāsa*). •

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. Il se rendit auprès du Vénérable et demanda de sortir du monde. Quand il fut sorti du monde, le Vénérable lui enseigna la contemplation de ce qui est impur. Soudain ses liens disparurent à sa vue : il crut avoir obtenu la Voie sainte et il cessa de chercher à atteindre le degré suprême. Le Vénérable lui dit : « Mon fils, ne te relâche pas ! Cherche avec zèle la Voie sainte. » Il dit au maître : « Qu'ai-je encore à faire ? Voici que je suis devenu Arhat. » Le Vénérable lui dit : « Mon fils, tu n'as pas encore vu la femme *Kiā-lo-ho* 迦羅和 (*Krāvā*?) (2) du royaume de Gandhara. C'est pourquoi tu te dis Arhat. Parce que tu n'as pas encore brisé tes liens, tu conçois des pensées d'orgueil et de négligence. » Il dit à (son) *upādhyāya* : « Je veux partir en voyage et me rendre dans ce village. » Le Vénérable lui dit :
 23^a « Va, mon fils ! » Il voyagea par étapes et parvint au royaume de Gandhara, à la ville de Takṣaṣila. Le matin, il se couvrit de son manteau, prit son bol et entra dans la ville pour mendier sa nourriture. Peu à peu, en mendiant sa nourriture, il arriva à la porte de *Kiā-lo* [-*ho*]. La femme sortit, portant de la nourriture, et découvrit un peu ses dents. Là-dessus, le *bhikṣu* éprouva du désir, perdit la tête et se troubla. Avec l'étui de son bol, il

(1) A. W. K. p. 61^a, col. 18.

(2) A. W. K. : « la femme Vendre-boisson-fermentée 酤酒 (*Dadhikrā* ?) ».

prit du lait fermenté et de la bouillie. La femme, éprouvant aussi du désir, prononça ces paroles : « Ô *ācārya* ! sans toucher ma main, sans entendre ma voix, pour m'avoir aperçue un instant de loin, vous éprouvez du désir ! » Ce *bhikṣu* avait pratiqué longtemps la contemplation de ce qui est impur. Fixant son attention sur l'image des dents, il la changea par la contemplation en celle d'un squelette blanchi. Par la contemplation de ce squelette blanchi, il devint Arhat. Alors il prononça ces *gāthā* :

Éprouvant du désir pour les qualités qui apparaissent au dehors, l'insensé se trouble profondément. Celui qui sait ce qui est au dedans ressent du dégoût et cesse de démériter. Il voit la vraie nature du corps et son esprit alors obtient la Délivrance.

Par étapes, il retourna au royaume de Mathurā et alla voir le Vénérable Upagupta. Le Vénérable lui dit : « As-tu vu *Kia-lo-ho* ? » Il répondit : « Je l'ai réellement vue. » Le Vénérable dit : « C'est bien ! Ce que tu as à faire, tu peux maintenant le réaliser. » Là-dessus, il jeta une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathurā, il y avait un chef de famille. Soudain son patrimoine se dissipa et ses ressources furent presque épuisées. De ses anciens biens il ne lui restait que cinq cents pièces d'or. Il fit cette réflexion : « Il me faut maintenant aller auprès du Vénérable Upagupta et lui demander à sortir du monde. Ces pièces d'or me serviront à l'achat de médicaments pour guérir les maladies. » Alors il se rendit auprès du Vénérable et sortit du monde. Ayant obtenu de sortir du monde, il louait constamment les services des autres *grāmaṇera* et cachait ces pièces d'or. Le Vénérable lui dit : « Pouvoir comprendre l'impersonnalité du moi, cela s'appelle sortir du monde. Ces cinq cents pièces d'or, il faut les donner au Saṃgha. » Il répondit : « *Upādhyaṃsā*, ces cinq cents

(1) A. W. K. p. 61^b, col. 9.

pièces d'or sont destinées à me procurer des vêtements, du bouillon, des médicaments! » Le Vénérable alors le conduisit vers l'intérieur de sa cellule, fit apparaître mille pièces d'or et dit : « Ces mille pièces d'or serviront à te procurer des vêtements, du bouillon, des remèdes. Tes cinq cents pièces d'or, donne-les au Saṃgha. » Se conformant aux instructions de son *upādhyāya*, il en fit don au Saṃgha. Le Vénérable l'instruisit; il devint Arhat; et pour ces pièces d'or, il n'éprouva plus de convoitise. Alors on lui dit de jeter une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. Il se rendit auprès du Vénérable, sortit du monde et étudia la Voie. Le Vénérable alors lui enseigna la Loi et il devint *çrotāpanna*. L'étant devenu, il cessa de faire des progrès et de se perfectionner. Le Vénérable lui donna ce conseil : « Accomplis avec zèle les œuvres de la Voie. » Il répondit : « *Upādhyāya*, j'ai échappé aux trois destinations mauvaises. Qu'ai-je besoin de me perfectionner davantage? » Le Vénérable, au matin, mit son manteau, prit son bol et, accompagné de ce *bhikṣu*, se dirigea vers la ville de Mathura en mendiant peu à peu sa nourriture. Et ils parvinrent auprès d'un fils de *caṇḍāla* dont le corps était ulcéré. Ses parents raclaient ses ulcères avec un soc de charrue au point de faire jaillir le sang, puis ils y appliquaient des remèdes, lui faisant endurer des souffrances intolérables. Le Vénérable dit au disciple : « Vois-tu cet homme? C'est un *çrotāpanna*. » (Le disciple) demanda à (son) *upādhyāya* : « Par l'effet de quel acte endure-t-il ces grandes souffrances? » Le Vénérable répondit : « Lorsque le Buddha était en ce monde, il y avait un *wei-na* dans une chambre de *dhyāna*. Or un *arhat-bhikṣu* qui avait des ulcères se gratta un peu. Le *wei-na* lui dit : « Les ulcères que tu as sur le corps, gratte-les avec un soc de charrue. » Alors il le

(1) A. W. K. p. 61^b, col. 15.

tira dehors par la main et lui dit : « Va dans un village de *caṇḍāla*. » L'Arhat lui dit : « Tu commets une grande faute. Il te faut maintenant la confesser. » Alors le *wei-na* confessa sa faute, s'appliqua, fit des progrès et devint *çrotāpanna*. Quand il eut trouvé la Voie, il ne chercha plus à progresser ; c'est pourquoi il endure ces grandes souffrances et est né dans une famille de *caṇḍāla*. Quand le *bhikṣu* eut entendu ces paroles, son esprit s'ouvrit et il comprit. Il s'appliqua, fit des progrès et avant longtemps devint Arhat. Alors on lui fit jeter une fiche dans la fosse. Le Vénérable exposa la Loi pour le fils de *caṇḍāla* qui devint *anāgāmin* et qui, à la fin de sa vie, renaquit chez les dieux Pure-Demeure (*Çuddhavaśa*).

(1) Dans le royaume de Mathurā, il y avait un notable. Il lui naquit un fils qui mourut âgé d'une année, puis renaquit dans la famille d'un maître de maison et mourut encore, âgé d'une année. Ainsi successivement il renaquit dans la famille de six maîtres de maison et chaque fois il mourut âgé d'une année. Enfin il renaquit dans la famille d'un septième maître de maison et, à l'âge de sept ans, il fut enlevé par des brigands. Le Vénérable (Upa)gupta contempla cet enfant (et vit) qu'il pourrait, dans la vie présente, obtenir le fruit de la Voie et qu'il était molesté par des brigands. Pour le sauver, le Vénérable entra dans la demeure (des brigands) et fit apparaître par magie des soldats de toutes armes qui venaient arrêter ces brigands. Les brigands effrayés s'approchèrent du Vénérable et se prosternèrent devant lui en frappant du front la terre. A cette vue, le Vénérable leur exposa l'abrégé de la Loi et ils devinrent *çrotāpanna*. Prenant l'enfant par la main, ils le donnèrent au Vénérable. Le Vénérable alors sauva l'enfant ainsi que les brigands et les fit tous sortir du monde, et tous devinrent Arhat. On leur dit à chacun de jeter une fiche dans la fosse. Le

(1) A. W. K. p. 62^a, col. 8.

23^b Vénérable dit à l'enfant : « Après avoir contemplé tes proches, convertis-les et sauve-les. » Là-dessus l'enfant s'assit dans la contemplation, et il vit que (ceux qui avaient été) ses parents dans ses sept réincarnations étaient tristes et affligés. Alors il alla chez eux et leur dit : « Je suis votre fils. Cessez de vous attrister. » Puis il leur exposa la Loi et ils devinrent *çrotāpanna*. Aussi dans les familles de ces sept maîtres de maison, il exposa la Loi pour (ses parents) qui tous devinrent *çrotāpanna*.

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. Il se rendit auprès du Vénérable et sortit du monde. Le Vénérable l'instruisit et le fit s'asseoir en *dhyāna*. Alors il réalisa l'extase du monde profane : le premier (degré du) *dhyāna*, le second (degré du) *dhyāna*, et ainsi de suite jusqu'au quatrième (degré du) *dhyāna*. Quant il eut réalisé le premier (degré du) *dhyāna*, il crut qu'il était devenu *śū-t'o-houan* 須陀洹 (*çrotāpanna*), et quand il eut réalisé le deuxième (degré du) *dhyāna*, il se crut *sseu-t'o-han* 斯陀含 (*sakṛdāgāmin*); au troisième degré du *dhyāna*, il se crut *a-na-han* 阿那含 (*anāgāmin*), et au quatrième (degré du) *dhyāna*, il se crut Arhat. Il cessa de faire des progrès et de rechercher la Loi suprême. Le Vénérable lui donna ce conseil : « Ne te relâche point; il faut rechercher la Loi suprême. » Il répondit : « Je suis Arhat. Quelle Loi suprême ai-je encore à chercher? » Le Vénérable voulut le convertir et le sauver. Il eut recours à un excellent procédé et lui dit : « Mon fils, il te faut voyager et convertir les campagnards. » Alors il consentit et partit. Et à mi-route, le Vénérable fit apparaître par magie des marchands, et en outre, il fit apparaître une bande de cinq cents brigands qui mirent les marchands en déroute, tuèrent, saecagèrent, frappèrent de la hache et du couteau. Le *bhikṣu*, fils de famille, fut alors saisi d'effroi et, comprenant qu'il n'était pas Arhat, il prononça

(1) A. W. K. p. 62^a, col. 17.

ces paroles : « Bien que je ne sois pas Arhat, je suis du moins *anāgāmin*. » Or, après la déroute de ces marchands, une maîtresse de maison dit à ce *bhikṣu* : « *Ācārya* ! emmenez-moi avec vous. » Le *bhikṣu* répondit : « Le Buddha ne permet pas que j'aile seul avec une femme. » La maîtresse de maison dit : « Je vous suivrai, *ācārya*, en vous regardant de loin. » Le *bhikṣu* eut pitié d'elle et c'est pourquoi ils marchèrent sans se perdre de vue. Le Vénérable alors fit apparaître un grand fleuve. La maîtresse de maison dit : « *Ācārya*, faites-moi passer de l'autre côté du fleuve. » Le religieux se tenait en aval et la femme en amont. Elle tomba dans le fleuve. Le Buddha autorise un *bhikṣu* à retirer une femme de l'eau ou du feu lorsqu'elle est en danger. La femme tombée dans le fleuve dit au *bhikṣu* : « Sauvez-moi de ce danger ! » Et le *bhikṣu* la retira aussitôt. Pendant qu'il la tenait, une pensée subtile s'insinua en lui et il éprouva du désir. Là-dessus, il se dit qu'il n'était pas *anāgāmin*. Quand ils furent hors de l'eau, la femme dit : « *Ācārya*, vous m'avez conservé la vie ; vous êtes mon époux. » Le religieux ressentit dans son cœur le désir de la fornication. Saisissant la femme, il la conduisit par la main dans un lieu caché et il voulut satisfaire son désir avec elle. Mais il vit que c'était le Vénérable Upagupta. Upagupta lui dit : « Si tu es Arhat, pourquoi agir ainsi ? » Le Vénérable le conduisit alors au monastère et lui ordonna de confesser sa faute de tout cœur. Il lui exposa l'abrégé de la Loi et (le *bhikṣu*) devint Arhat. On lui dit de déposer une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathurā, il y avait un fils de famille qui venait de se marier. Il quitta néanmoins ses parents, se rendit auprès du Vénérable et sollicita la faveur de sortir du monde. Le Vénérable aussitôt le sauva, le fit sortir du monde et lui enseigna les règles du *dhyāna*. Et il s'assit en *dhyāna* ; et dans son cœur il se remémora

(1) A. W. K. p. 62^b, col. 9.

la perfection du visage de sa femme. Le Vénérable prit alors l'apparence de sa femme et se tint debout devant lui. Le *bhikṣu*, à cette vue, dit à sa femme : « Pourquoi es-tu venue ? » Elle répondit : « Je suis venue parce que tu m'as appelée. » Le *bhikṣu* répliqua : « Je me suis assis, les jambes croisées, et j'ai gardé le silence sans rien dire. Quand donc t'aurais-je appelée ? » Elle répondit : « Bien que ta bouche ne m'ait pas appelée, c'est en pensant (à moi) que tu m'as appelée. Si tu m'avais appelée de la voix, tu en serais honteux et tu n'as pas honte de m'avoir appelée du cœur. Il vaut mieux avoir honte des pensées que des paroles. C'est de l'esprit que naissent les paroles : ce n'est pas des paroles que vient la pensée. Si tu ne désirais me toucher ni me voir, pourquoi cette pensée est-elle venue à ta conscience ? Ayant rejeté le désir, si tu retournes à cette pensée, c'est comme de manger une seconde fois ce qui a été vomi. » Alors le Vénérable en personne apparut devant lui et lui exposa l'abrégé de la Loi. Il devint Arhat et on le fit jeter une fiche dans la fosse.

(1) Le Vénérable Upagupta parcourait des villages. Arrivé dans la jungle, il vit cinq cents bouviers qui tous vinrent au devant de lui, se prosternèrent en lui touchant les pieds et s'assirent à l'écart. Le Vénérable leur exposa l'abrégé de la Loi et tous obtinrent le fruit de *crotāpanna*. Ils ramenèrent les bœufs aux propriétaires ; puis ces bouviers sortirent du monde et tous sans exception devinrent Arhat. Alors on les fit jeter une fiche dans la fosse.

(2) Dans le royaume de Mathurā, il y eut un fils de famille qui se rendit auprès du Vénérable, sortit du monde et étudia la Voie. Le Vénérable Upagupta lui enseigna les règles du *dhyāna*. Alors il atteignit au quatrième (degré du) *dhyāna* du monde profane. Quand il atteignit au premier (degré du) *dhyāna*, il pensa qu'il avait obtenu le fruit de *crotāpanna* . . . et ainsi de suite jusqu'à ce

(1) A. W. K. p. 62^b, col. 20.

(2) A. W. K. p. 63^a, col. 4.

qu'arrivé au quatrième degré du *dhyāna*, il crut avoir obtenu le fruit d'Arhat. Le Vénérable lui dit : « Applique-toi à faire des progrès et tu pourras atteindre au (but) suprême. » Il répondit : « *Upādhyāya* ! déjà je suis Arhat. » ²⁴ Le Vénérable voulant lui enseigner davantage les règles du *dhyāna*, le fit demeurer à l'*parāṇya*. Le Vénérable fit apparaître par magie un religieux et l'envoya interroger le premier. Ayant posé quelques questions, le religieux-fantôme s'assit à l'écart et demanda : « Aux côtés de qui êtes-vous sorti du monde ? » Il répondit : « Je suis sorti du monde auprès du Vénérable Upagupta. » Le religieux-fantôme dit : « Votre mérite est grand ; votre *upādhyāya* est un Buddha sans les signes. » Le religieux-fantôme demanda : « Quels textes sacrés récitez-vous ? » Il répondit : « Je récite les Sutra, le Vinaya et l'Abhidharma. » Et l'autre demanda : « Dans la Loi du Buddha êtes-vous déjà parvenu à un haut degré (de sainteté) ? » Il répondit : « J'y suis parvenu. Je suis devenu *śrotāpanna* . . . et ainsi de suite, jusqu'à : je suis devenu Arhat. » Et l'autre demanda : « Par l'accomplissement de quelles pratiques avez-vous obtenu ces quatre fruits ? » Il répondit : « Par des pratiques du monde profane. » Le *bhikṣu*-fantôme lui dit : « Si c'est par des pratiques du monde profane, vous n'avez pas obtenu le fruit de la Voie. Vous êtes un homme du commun. » Ayant entendu cela, il conçut un sentiment de dégoût à l'égard des trois mondes. Alors il se rendit auprès du Vénérable et dit à (son) *upādhyāya* : « Je n'ai pas obtenu la Voie. *Upādhyāya*, veuillez m'instruire davantage ! » Là-dessus, le Vénérable lui enseigna aussitôt les règles du *dhyāna*. Il fit des progrès, s'exerça et devint Arhat. Alors on lui dit de jeter une fiche dans la fosse.

(1) Dans le royaume de Mathura, il y avait un fils de famille. S'étant marié récemment, il fit cette réflexion : « Je veux demander à sortir du monde dans la Loi du

(1) A. W. K. p. 63^a, col. 13.

Buddha. » Alors il demanda congé à ses parents. Les parents répondirent : « Nous n'avons qu'un seul fils ; mort, nous ne le laisserions pas partir : à plus forte raison, vivant. » (1) Le fils dit à ses parents : « Si vous ne me laissez pas partir, je ne prendrai plus de nourriture. » Là-dessus, il se priva d'aliments et ainsi de suite depuis le premier jour jusqu'au sixième. Ses parents, craignant qu'il ne mourût, lui dirent : « Nous devons nous conformer à ton désir. Promets seulement que nous nous reverrons quand tu seras sorti du monde. » Le fils dit : « Si vous me laissez partir, je reviendrai respectueusement vous voir. » Là-dessus, ses parents le laissèrent sortir du monde. Alors il se rendit auprès du Vénérable et sortit du monde. Et il se dit en lui-même : « J'ai fait avec mes parents cette convention que si j'obtenais de sortir du monde, je m'engageais à retourner les voir. » Alors il informa son *upādhyāya*, alla visiter ses parents et vit sa femme. Sa femme lui dit : « Si vous ne reprenez pas avec moi la vie conjugale, je mourrai de vous quitter. » Alors ce *bhikṣu* eut des regrets. Il désira pouvoir rejeter les défenses et il fit cette réflexion : « J'irai d'abord voir mon *upādhyāya*, ensuite je les rejetterai. » Il se rendit auprès de son *upādhyāya*, se prosterna et dit : « Je désire retourner dans ma famille. » Le Vénérable dit : « Demeure un peu : attends à demain. » Là-dessus, cette nuit même, le Vénérable lui envoya un rêve. Il fit rêver à ce *bhikṣu* qu'il était arrivé dans la maison de ses parents et qu'il voyait sa femme morte. Ses parents et ses proches disposaient les objets funéraires, emportaient le cadavre de sa femme et le déposaient au cimetière. Un instant après, il vit (ce cadavre) verdâtre, marqué de taches violacées, décomposé, exhalant une odeur fétide et rempli de vers. Soudain, effrayé, il s'éveilla et alla rapporter à (son) *upādhyāya*

(1) A. W. K. : « Nous n'avons pas (d'autre) fils. Nous n'avons que toi seul. Maintenant que nous ne sommes pas encore morts, comment nous abandonnerais-tu pour sortir du monde? »

ce qu'il avait vu en rêve. Son *upādhyāya* l'ayant entendu lui dit : « Va voir si la réalité est conforme à ton rêve. » Alors ce *bhikṣu*, grâce au pouvoir surnaturel de (son) *upādhyāya*, arriva soudain dans sa maison et il vit que ses parents avaient emporté le corps de sa femme et l'avaient déposé au cimetière, et qu'il était rongé de vers ainsi qu'il l'avait rêvé. Il réfléchit, contempla ce que les renaissances ont d'odieux et de dégoûtant, et il devint Arhat. Alors il retourna (auprès de son) *upādhyāya* qui lui demanda : « As-tu vu ton épouse ? » Il répondit qu'il avait vu le véritable aspect de son épouse. (1) Alors on lui dit de jeter une fiche dans la fosse.

(2) Il y eut un fils de famille qui se rendit auprès du Vénérable, sortit du monde et étudia la Voie. Le Vénérable l'instruisit et il parvint au quatrième (degré du) *dhyāna*. Il croyait avoir obtenu les quatre fruits du *çramaṇa*. Le Vénérable Upagupta sachant qu'il ne les avait pas encore obtenus, usa de ce procédé : il lui ordonna de faire des offrandes au Saṃgha pendant six jours. Le *bhikṣu*, fils de famille, alla dans la ville de Mathura et vit cinq cents *upāsaka* qui tous vinrent le saluer et lui dirent : « Ācārya, que voulez-vous faire ? » Il répondit : « Là-bas, à l'*araṇya*, on m'a chargé de faire des offrandes au Saṃgha pendant six jours. » Les *upāsaka* dirent : « Ācārya, n'en soyez point attristé. Nous nous en acquittons pour vous. » Alors le *bhikṣu* conçut une pensée d'orgueil. Il se dit en lui-même : « Je ne suis pas Arhat. Un Arhat est exempt d'orgueil. » Il se rendit auprès de

(1) Dans le récit parallèle de A. W. K. le rêve du *bhikṣu* n'est pas relaté. Upagupta fait apparaître le cadavre de l'épouse porté sur les épaules de quatre hommes et le *bhikṣu* les rencontre en chemin. Mais cette vision est illusoire. Au contraire, dans A. W. Tch. la femme est réellement morte. Il semble que l'*avadāna* tel qu'il est conté dans A. W. K. ait été remanié tardivement parce qu'on avait scrupule à faire périr l'épouse du *bhikṣu* et à rendre Upagupta responsable du décès.

(2) A. W. K. p. 63^b, col. 3.

(son) *upādhyāya* et lui dit : « Veuillez, *upādhyāya*, me donner vos instructions ! Je ne suis pas encore Arhat. » Là-dessus le Vénérable lui exposa l'abrégé de la Loi et il devint Arhat. Alors on lui fit jeter une fiche dans la fosse.

(1) Il y avait alors dans le royaume de *Ki-pin* un *bhikṣu* nommé Bien-voir (*Sudarcana*?). Il avait atteint au quatrième (degré du) *dhyaṇa* du monde profane, et avait obtenu les cinq pénétrations surnaturelles (*abhijñā*). Quand il ne pleuvait pas, il pouvait toujours demander et obtenir la pluie. Il en ressentait un orgueil qui allait croissant.

24^b Il crut avoir obtenu le fruit d'Arhat. Le Vénérable Upagupta forma le dessein de le sauver. Il causa par magie une sécheresse de douze années. Les gens effrayés vinrent auprès du Vénérable et lui dirent : « Veuillez demander la pluie en notre faveur ! » Le Vénérable répondit : « Je ne puis demander la pluie. Dans le royaume de *Ki-pin*, le *bhikṣu* Bien-Voir est parfaitement apte à demander la pluie. » Alors les gens du pays dépêchèrent des envoyés auprès de ce *bhikṣu*. Et le *bhikṣu* Bien-Voir reçut leur demande. Par la force des cinq pénétrations du monde profane, il prit son essor et parvint à Mathura. Les gens du royaume de Mathura l'exhortèrent et le prièrent en ces termes : « *Acārya*, demandez la pluie pour nous ! » Alors il demanda la pluie pour eux. Et une grande pluie couvrit le *Jambudvīpa*. Tout le monde à cette vue éprouva une grande joie ; tous disposèrent des offrandes et vinrent rendre hommage (au *bhikṣu*). Alors Bien-Voir ayant réalisé de grands gains, ressentit de l'orgueil et dit : « Les offrandes reçues par Upagupta sont inférieures aux miennes. » Et il se dit : « Un Arhat n'est pas orgueilleux de soi. Je sais ainsi que je ne suis pas encore Arhat. » Alors il se rendit auprès du Vénérable et le pria de lui enseigner la Loi. Le Vénérable dit : « Si tu ne maintiens pas ferme-

(1) A. W. K. p. 63^b, col. 9.

ment la Loi du Buddha, à quoi bon t'instruire ! Le Buddha n'autorise pas les *bhikṣu* à demander la pluie. En outre, tu as ressenti de l'orgueil. Pourquoi te dis-tu : Je suis Arhat ? » Alors, de tout cœur, il confessa sa faute. Le Vénérable l'instruisit et il devint Arhat. On lui fit jeter une fiche dans la fosse.

(1) Le Vénérable Upagupta fit cette réflexion : « *T'i-to-kia* (Dhītika) est-il déjà né ? » Il contempla (et vit) qu'il n'était pas encore né. Alors le Vénérable, à la tête d'une multitude de *bhikṣu*, se rendit chez les parents de Dhītika. Peu à peu il réduisit (sa suite). Accompagné seulement de deux *bhikṣu*, il se rendit dans cette maison, et enfin il y alla seul. Le maître de maison lui demanda : « *Acārya !* pourquoi voyagez-vous seul ? » Il répondit : « Je n'ai pas de disciple, c'est pourquoi je voyage seul. Que ceux qui désirent me servir viennent me servir. » Le maître de maison dit : « Il me plaît de rester laïc ; je ne puis vous servir. Si j'ai plus tard un fils, il vous aidera et vous servira. » Alors le maître de maison eut des enfants qui tous moururent. Plus tard il eut un fils qui fut nommé Dhītika. Peu à peu, il grandit. Il se rendit auprès du Vénérable qui le fit sortir du monde et lui enseigna la Voie. Quand il eut vingt ans accomplis, on lui fit recevoir l'ordination et les défenses. A la première formule, il devint *çrotāpanna*. Au premier *karman*, il devint *sakṛdāgāmin* ; au deuxième *karman*, il devint *anāgāmin* ; au troisième *karman*, il devint *arhat*. Le Vénérable Upagupta fit cette réflexion : « Les conversions que je devais opérer

(1) A. W. K. p. 64^a, col. 10. Entre l'avadāna de Sudarçana et celui de Dhītika, A. W. K. insère un curieux épisode qui manque à A. W. Tch. Un mauvais roi de Mathurā nommé *Tchen-to-ko* 眞多柯 (Caṇḍaka?), mécontent de ce que les monastères se multiplient dans son royaume, persécute les religieux. Upagupta va se plaindre au roi Aṣoka qui, par un édit spécial, ordonne au roi Caṇḍaka de cesser ses persécutions. Par un second édit, Aṣoka donne au monastère de Naṭabhaṭa le territoire d'un royaume.

sont accomplies. J'ai achevé de rendre hommage au Buddha par le moyen de la Loi. J'ai fait prospérer mes compagnons *brahmacārin*; j'ai procuré aux *dānapati* une grande prospérité; de cette façon j'ai assuré la transmission de la Loi exacte et elle n'a pas subi d'interruption.» Il fit encore cette réflexion : « J'ai rendu aux êtres vivants de grands services. Il y avait une fosse longue de trois pieds six (pouces) et large de deux pieds quatre (pouces); ceux qui sont devenus Arhat ont rempli cette fosse en y jetant chacun une fiche de quatre pouces. Maintenant le temps est venu d'entrer dans le *nirvāṇa*. » Il dit à Dhītika : « Mon fils, le Buddha a transmis la Loi à Kaśyapa. Kaśyapa a transmis la Loi à Ānanda. Ānanda a transmis la Loi à mon maître Śaṇavāsa. Śaṇavāsa m'a transmis la Loi. Maintenant je te la transmets. » Le Vénérable Upagupta dit à la multitude des dieux et des hommes : « Passé sept jours j'entrerai dans le *nirvāṇa*. » Alors cent mille Arhat s'assemblèrent. Ceux qui étudiaient et ceux qui maintenaient les défenses dans leur pureté étaient en nombre incalculable. La multitude des laïcs comprenait d'innombrables milliers de myriades. Le Vénérable alors prit son essor, s'éleva dans les airs et réalisa les dix-huit transformations, en sorte que les quatre catégories de fidèles (*pariśad*) ressentirent une grande joie; puis il entra dans le *nirvāṇa* sans résidu. Avec les fiches contenues dans la fosse, on brûla le corps du Vénérable. Dix mille Arhat voyant le *nirvāṇa* du Vénérable entrèrent également dans le *nirvāṇa*. Les *deva* apportèrent toutes sortes d'offrandes; après quoi on éleva un *stūpa*.

Chapitre neuvième (1).

La Destruction de la Loi du Buddha.

Quand le Tathagata entra dans le *nirvāṇa*, s'il avait transmis sa Loi aux hommes, elle n'aurait pu durer longtemps. Pour quelle raison? Parce que les *deva* ne l'auraient pas protégée. S'il l'avait remise aux *deva*, la Loi n'aurait pas pu durer longtemps. Pour quelle raison? A cause de la négligence des *deva*. C'est parce que le Tathagata l'a transmise aux hommes et aux *deva* que la Loi a pu durer longtemps.

Quand le Tathagata voulut entrer dans le *nirvāṇa*, il entra dans la pensée du monde profane et fit cette réflexion : « Que les quatre Devaraja viennent auprès de moi! » Alors les quatre Devaraja connaissant la pensée du Buddha vinrent auprès de lui. Ayant tourné trois fois autour de lui vers la droite, ils se prosternèrent, la face contre terre, puis s'assirent à l'écart. Le Buddha dit aux quatre Devaraja : « Voici que je vais bientôt entrer dans le *nirvāṇa*. Après mon *nirvāṇa*, vous autres *deva*, protégez la Loi du Buddha. » S'adressant à part à *T'i-t'eou-lai-tch'a* 提頭賴吒 (*Dhṛtarāṣṭra*), il lui dit : « Il te faut

(1) Cf. *Tsa A-han king*, Tripit. éd. Tokyō, XIII, 3, début du chap. 25.

Bien que ce morceau dans A.W.Tch. vienne immédiatement et sans sous-titre après l'*avadāna* d'Upagupta, j'ai cru devoir l'en séparer et commencer ici un nouveau chapitre en raison de l'importance du sujet et pour marquer nettement qu'à partir de ce point la suite du récit manque à A.W.K.

protéger la Loi du Buddha du côté de l'est. » Il dit à *P'i-leon-le* 毗樓勒 (*Virūḍhaka*) : « Désormais tu protégeras la Loi du Buddha du côté du sud. » Il dit à *P'i-leon-po-tch'a* 毗樓博叉 (*Virūpākṣa*) : « Désormais tu protégeras la Loi du Buddha du côté de l'est. » Il avertit *P'i-cha-men* 毗沙門 (*Vaiśramaṇa*) en ces termes : « Désormais tu maintiendras la Loi du Buddha du côté du nord. Dans mille ans écoulés, la Loi sera sur le point de disparaître ; les êtres impies seront extrêmement nombreux : dans le Jambudvīpa, ils détruiront les dix choses excellentes. Il soufflera un vent très violent et la pluie ne tombera plus. Les céréales auront les épis vides. Le givre et la grêle feront des ravages. Les rivières et les sources manqueront d'eau. Les arbres seront sans fleurs et sans fruits. Le prestige et la vertu des hommes diminueront peu à peu comme le lait fermenté cru à mesure qu'on 25^a le fait cuire.

« Dans le temps à venir, trois rois cruels paraîtront : le premier nommé *Che-kiu* 釋拘 (*Çaka*), le second nommé *Yen-wou-na* 閼無那 (*Yavana*), le troisième nommé *Po-lo-jao* 鉢羅擾 (*Pahlava*) (1). Ils persécuteront le peuple, détruiront la Loi du Buddha, l'*uṣṇīṣa* du Tathagata ainsi que les dents du Buddha. Ils envahiront l'Inde orientale. Le roi nommé *Çaka* sera dans la région du Sud. A la tête de ses cent mille vassaux, il détruira les *stupa* et les monastères et massacrera les membres du Saṅgha. Le roi nommé *Pahlava* sera dans la région

(1) *Tsa A-han* : « Alors il y aura le roi *Che-kia* 釋迦 (*Çaka*), le roi *Ye-p'an-na* 耶槃那 (*Yavana*), le roi *Po-lo-p'o* 鉢羅婆 (*Pahlava*), le roi *Teou-cha-lo* 兜沙羅 (*Tukhara*) ». Cf. SYLVAIN LÉVI, *Notes sur les Indo-scythes*, dans *Journ. As.* 1897, I, p. 10. Les traducteurs chinois travaillaient sans doute sur des manuscrits où plusieurs de ces noms étaient défigurés par les scribes ou remplacés par des mots sanskrits analogues et plus connus. C'est ainsi que *Yen-wou-na* de A.W. Teh. paraît fait sur un original *Yamunā* et *Teou-cha-lo* de *Tsa A-han* sur *Tuṣāra*.

de l'Ouest. A la tête de ses cent mille vassaux, il détruira également les *stupa* et les monastères et tuera les religieux. Le roi nommé Yavana sera dans la région du Nord (1). A la tête de ses cent mille vassaux, il détruira également les demeures du Sangha, les *stupa* et les monastères et tuera les religieux. En ce temps-là, les démons qui n'ont pas la forme humaine persécuteront aussi les hommes. Les pillards et autres brigands seront aussi très nombreux. Les rois cruels également de toute façon molesteront, châtieront et épouvanteront (les gens) (2). De plus, dans la région de l'Est, le roi du pays de *Kiu-chö-mi* 拘舍彌 (Kauçambi) nommé Grande-Armée 大車 (Mahasena) (3) sera également entouré d'une armée de cent mille hommes. Le roi Grande-Armée engendrera un fils. Quand celui-ci sortira du ventre de sa mère, il sera vêtu d'une armure et tiendra du sang dans sa main. Il aura la force d'un athlète (*malla*). Alors cinq cents chefs de famille engendreront un fils, chacun en même temps. Tous, en sortant du ventre de leur mère seront revêtus d'une armure et tiendront du sang dans leur main. Et ce jour-là, il tombera une grande pluie de sang. Le roi Grande-Armée chargera des devins d'examiner la physionomie de son fils. Les devins diront : « Cet enfant régnera certainement sur tout l'univers. Il n'aura qu'un tort : nombreuses seront ses victimes. » Peu après sa naissance, on offrira de grands sacrifices. Il sera extrêmement majestueux. Semblable en prestige au soleil, il sera difficile à regarder. C'est pourquoi son nom sera : Difficile-

(1) Dans *Tsa A-han*, le roi Pahlava est à l'ouest, le roi Yavana au nord, le roi Çaka au sud, le roi Tukhāra à l'est.

(2) *Tsa A-han* ajoute que les *bhikṣu* chercheront un refuge dans le Madhyadeça.

(3) *Tsa A-han* : « Alors dans le royaume de *Kiu-chan-mi* 拘
睢彌 (Kauçambi) il y aura un roi nommé *Mo-gin-t'o-lo-si-na* 摩
因陀羅西那 (Mahendrasena). »

à-regarder 難可看視 (1). Puis, il atteint vingt ans révolus. A ce moment, les trois rois cruels ruinent la Loi du Buddha. Ils dévastent tout et veulent envahir les régions orientales. Le roi Grande-Armée apprend qu'ils ont l'intention de venir. Très effrayé, il dit : « Ces trois rois maintenant sont d'accord pour m'attaquer. Que vais-je faire ? » Mais un *deva* lui dit : « Prends la tiare et pose-la sur la tête de ton fils. Abdique en faveur de ton fils. A la tête de cinq cents athlètes, il pourra triompher. » Alors le roi Grande-Armée abdique et il donne à son fils la tiare ainsi que les ornements qu'on attache au sommet de la tête. Et ce fils est alors appelé le roi Difficile-à-regarder. Il prend à son service cinq cents athlètes dont il fait ses ministres. Chacun de ces cinq cents ministres se pare d'ornements. Ils façonnent des armes de toute sorte et combattent ensemble. Ils tuent les trois rois ainsi que leur entourage. Quand les armées commandées (par ces rois) sont entièrement détruites, (Grande-Armée) revient à Kauçāmbī et il règne sur le Jambudvīpa.

« Alors dans la ville Fleur-Famille 花氏 (Pataliputra), il y a un brahmane nommé Grand-don 大與 (Mahādāna) (2). Il est très savant, érudit, et de tous les traités (*śāstra*) il n'en est pas qu'il ne connaisse à fond. Il prend une jeune fille dans une famille noble, égale à la sienne et il l'épouse. Par elle est conçu un homme de grand mérite. Pendant sa grossesse, elle désire discuter avec tous les docteurs. Les devins font cette prédiction : « Cet enfant qui va naître pourra certainement triompher de tous les docteurs. » Puis au bout de dix mois, il naît. Sa physionomie est parfaite. Il grandit d'année en année et il est capable de pénétrer le sens de tous les traités.

(1) *Tsa A-han* : « Difficile-résister » 難當.

(2) *Tsa A-han* : « Alors le Bhagavat dit aux quatre Devarāja : Dans le royaume de *Pa-lien-fou* 巴連弗 (Pataliputra), il y aura un brahmane nommé *A-k'i-ni-ta-to* 阿耆尼達多 (Agnidatta). »

Cinq cents brahmanes reçoivent son enseignement en qualité de disciples et s'exercent sous sa direction à l'étude des *sūtra*, traités et incantations. Ayant de si nombreux disciples, il prend le nom Nombreux-disciples 多弟子 (Bahuçisya?) (1). Alors il quitte ses parents, sort du monde et étudie la Voie. Il apprend les livres du *Tu-tsang-king* (Tripitaka) et les possède entièrement.

« En ce temps-là, il y aura dans la ville de Pāṭaliputra un chef de famille nommé *Siu-ta-na* 須達那 (Sudhana?) (2). Il prend une jeune fille d'une famille égale à la sienne et l'épouse. Un homme supérieur est le fruit de leur union. Pendant sa grossesse, la mère a plaisir à vivre dans la retraite, ses pensées sont harmonieuses et bonnes et elle s'habitue au calme et à la patience. Les devins font cette prédiction : « Tel sera le caractère de l'enfant. » Puis, à sa naissance, on l'appelle : *Siu-ta* 須達 (Su[rā]dhra?) [Com. en langue des Ts'in : Bonne-intention] (3). Ensuite il grandit peu à peu, quitte ses parents et sort du monde. Plein de zèle, il fait des progrès vers la perfection et devient Arhat. Il a peu de désirs et sait se contenter de peu; il vit dans l'intimité de nombreuses personnes. Il désire la retraite dans une cellule isolée. Il se retire dans les monts des Parfums (Gandhamādana) (4).

« A la mort du roi Grande-Armée, le roi Difficile-à-regarder, accablé de regret et de chagrin, fait des offrandes de toute sorte. Puis il érige un mausolée pour (le défunt). A la tête d'une multitude de cent milliers de personnes,

(1) *Tsa A-han* : « Parce qu'il aura une multitude de disciples, son nom sera « Disciple » 弟子 (Çisya). » Un peu plus loin (p. 46^b, col. 2) le nom du même personnage est transcrit *Che-cha* 失沙 (Çisya).

(2) *Tsa A-han* : *Siu-t'o-na* 須陀那 (Sudhana?).

(3) *Tsa A-han* : *Sieou-lo-t'o* 修羅他 (Suradhra?). Plus loin, dans A. W. Tch. le nom de cet Arhat est transcrit *Sieou-t'o-lo* 修陀羅. (Su[rā]dhra?)

(4) *Tsa A-han* : *K'ien-t'o-mo-lo* 揅陀摩羅 (Gandhamala?).

Nombreux-Disciples, le Maître des Trois Corbeilles, va prêcher la Loi à Kauçambī. Le roi Difficile-à-regarder s'approche du Maître des Trois Corbeilles, écoute la Loi et sa tristesse se dissipe. Dans la Loi du Buddha il acquiert des sentiments de foi et de respect. Il se recueille en songeant aux mérites du Tathagata et il accorde aux 25^b *çramaṇa* la liberté d'action et la sécurité. Il demande aux *bhikṣu* : « Les trois rois cruels, quand détruiront-ils la Loi du Buddha ? » Et (les *bhikṣu*) de répondre : « Dans douze ans, ils détruiront la Loi du Buddha. » Le roi dit : « Maintenant pendant douze années, je vais faire le *pañcavarṣa*. » (1) Là-dessus, le roi fait le *pañcavarṣa* à Kauçambī. Le jour où il le fait, dans tout le Jambudvīpa, il tombe une pluie d'ambrosie. Toutes les céréales, tous les arbres, toutes les fleurs et les fruits sont entièrement à point. Les hommes du Jambudvīpa viennent à Kauçambī dans le dessein d'apporter des offrandes aux membres du Saṃgha. Alors les membres du Saṃgha sont comblés d'offrandes, d'aliments et de vêtements. Aucun d'eux ne s'exerce plus à la récitation des Ecritures et à la pratique de la Voie. Le jour, ils ne font que tenir des propos vulgaires et la nuit, que dormir. Ils convoitent les offrandes avantageuses et se parent le corps de beaux vêtements. En ce temps-là, ils ne goûtent ni les joies de la retraite, ni les joies du calme et de la paix, ni les joies du *dhyāna* et de l'extase, ni les joies de la sagesse. Enrichir leurs impures personnes, cela seulement leur est une réalité positive. Ils ont pour la Loi un sentiment d'aversion. L'hérésie prospère. L'étendard de la Loi est sur le point de s'abattre. L'étendard de l'orgueil va se dresser. La vraie Loi va disparaître. On livre aux flammes ardentes la roue de la Loi. La mer de la Loi va se dessécher.

(1) Le traducteur de *Tsa A-han* paraît avoir lu *pañcavarga* car il écrit : « Pendant douze années, je vais faire des offrandes aux cinq groupes 五衆. »

La montagne de la Loi va s'écrouler. On abat la forêt de la Loi. On veut abolir l'extase et la sagesse, briser le collier des défenses et causer de grands maux à la vraie Loi.

« Les *deva*, les *nāga*, les *yakṣa*, les *gandharva* prononcent tous des paroles méprisantes : « Ces membres du Saṅgha ne pratiquent pas les bonnes actions. Ainsi les hommes mauvais ruinent la Loi du Buddha. Ils s'adonnent constamment au mal et commettent beaucoup d'actions néfastes. C'est à peine s'ils ont la foi. Les vues perverses causent leur ruine. Voici que leurs racines de bien sont complètement détruites. Ils ne craignent pas le péché ; ils n'ont ni bienveillance ni compassion ; ils sont éloignés du vrai jugement ; ils renversent l'étendard de la Loi ; ils n'ont ni foi ni mesure ; ils se complaisent aux mauvaises actions. Ils détruisent les textes du Dharma et du Vinaya ; ils nuisent à ceux qui sont sortis du monde ; ils se plaisent à faire le mal ; ils développent leur orgueil ; ils flattent les fourbes et les menteurs ; ils pillent le trésor de la Loi. Sur la Loi du Buddha voici que tous les signes de la ruine apparaissent. La mer de la Loi va se dessécher. Il ne reste (à la Loi) que peu d'éclat. Les sectateurs des mauvaises doctrines et ceux qui n'ont pas la sagesse vont certes détruire la Loi du Buddha. » Les *deva* mécontents n'exercent plus leur protection. C'est pourquoi, passé sept jours, la vraie Loi va disparaître.

« Les *deva*, dans l'espace, sont extrêmement irrités ; ils profèrent de grands cris et prononcent ces paroles : « La vraie Loi du Tathagatha disparaîtra dans sept jours et sept nuits à cause des querelles des *bhikṣu*. » Alors, dans Kauçambī, en considération de la Loi du Buddha, cinq cents Upāsaka censurent les *bhikṣu* et les exhortent à mettre un terme à leurs querelles. Ils s'écrient tous : « Etrange ! la vraie Loi du Tathagata va certainement s'anéantir. Le cours de la Loi va certes s'arrêter. La Loi du lion des Çakya, voici qu'elle se brise à cause des querelles de ces méchants. » Alors ils prononcent ces *gāthā* :

« Ce qui a la nature du diamant est périssable ; à plus forte raison, ce qui est d'une nature fragile ne peut manquer de se corrompre. La Loi que tous ont vue et entendue a perdu ses principes fondamentaux. Le bon temps paisible est passé ; une ère de violence a commencé. La disparition des sages a fait apparaître en grand nombre les fléaux de l'univers. Le Buddha qui avait les signes n'a pas manqué de disparaître. L'univers va s'assombrir. Le soleil de la Loi sans tache se couche. Les calamités de la grande nuit vont commencer. Si la Loi du Sauveur Bhagavat disparaît, qui pourra connaître le bien et le mal ? Sans la connaissance du bien, comment pourrait-on découvrir les principes exacts de la Délivrance ainsi que la Voie des hommes et des *deva* ? Sans la connaissance du mal, comment pourrait-on l'éviter ? La Loi du Buddha est comme une lampe éclatante qui permet de se perfectionner et de progresser vers le bien. Si la Loi du Buddha demeurerait dans le monde, le champ de mérite (*punya*kṣetra) serait sublime et sans mesure. Si la Loi du Buddha s'éteint, il en résultera que le champ de mérite sera limité. Nous allons échanger pour des biens incertains la Loi solide du Muni. Désormais, la Loi du Buddha va s'éteindre avec quelle rapidité ! »

« Dans les cinq cents monastères de Kauçambi, c'est le moment du *pou-sa* 布薩 (*uposatha*) : les Upasaka sont tous retenus par leurs occupations sédentaires et ne peuvent s'y rendre. Dans les monts des Parfums (Gandhamādana) réside l'Arhat nommé *Sieou-t'o-lo* 修陀羅 (Suradlira?). Il contemple en se demandant en quel lieu du Jambudvīpa les membres du Saṃgha font l'*uposatha*, et il sait que tous les disciples du Buddha sont rassemblés à Kauçambi pour l'*uposatha*. Les membres du Saṃgha étant réunis, à ce moment les religieux chargent le *wei-na* (*karmadāna*) de faire la proclamation suivante : « Aujourd'hui les religieux des dix régions sont rassemblés pour l'*uposatha* ! » Alors le *bhikṣu* Nombreux-Disciples, Maître des Trois Corbeilles, est

entre tous le Président (Sthavira). Il dit aux membres du Saṃgha : « Des dix régions, les disciples du Bhagavat sont venus se réunir ici. Je suis le Président de cette grande assemblée. Bien que parvenu à la *bahuṣṛuta-pāramitā* 多聞彼岸, je ne puis encore maintenir entièrement les défenses du Buddha. A présent, dans cette assemblée, qui donc étant bhikṣu et maintenant les défenses, va réciter les défenses (le *Pratimokṣa*)? (1) Aujourd'hui, quinzième jour, (c'est un jour) tout à fait plaisant et agréable; le soleil et la lune sont brillants; les membres du Saṃgha s'assemblent tous pour réciter les défenses. Maintenant que les *Āraṃsa* *Ākya*putra du Jambudvīpa sont réunis au complet, c'est leur dernière réunion. Parmi vous, qui ²⁶ peut maintenir les défenses du lion des *Ākya*? » *Sieou-t'o-lo* s'étant levé, joint les mains et, placé devant le Président, il prononce ces paroles : « Puissions-nous célébrer l'*uposatha*! Je puis réciter les défenses. Les défenses que, pendant la vie du Buddha, *Āriputra* et *Maudgalyāyana* ont maintenues, je les maintiens complètement à présent. Puissions-nous réciter les défenses! » Un disciple du Maître des Trois Corbeilles, nommé *I-k'ia-tou*, 噫伽度 (2), cruel et malveillant, conçoit un sentiment de mépris et d'envie. Tenant à la main un couteau tranchant, il frappe à mort *Sieou-t'o-lo*. Alors un *yakṣa* nommé Joyeux-Visage (*Dhṛtimukha*?) (3) prononce ces paroles : « Il n'y avait dans le Jambudvīpa qu'un seul Arhat. Comment l'a-t-on mis à mort! » Alors avec une massue de diamant, il frappe *I-k'ia-tou* à la tête et la lui brise en sept morceaux. Ensuite les disciples de *Sou-t'o-lo* mettent à mort à son tour le Maître des Trois Corbeilles. Dès lors la Loi du Buddha s'éteint graduellement.

(1) *Tsa A-han* : *P'o-lo-t'i-mou-tch'a* 波羅提木叉 (*Pratimokṣa*).

(2) *Tsa A-han* : *An-k'ia-t'o* 安伽陀 (*Aṅga*).

(3) *Tsa A-han* : *Ta-t'i-mou-k'ia* 大提木佉 (*Dadhimukha*?)

« Alors la large terre tremble. Les grands astres s'écroulent. De toutes parts, le feu surgit. Les *deva* qui, dans l'espace, frappaient les pierres sonores, cessent d'en jouer. Aux quatre points cardinaux s'élèvent des flammes et de la fumée. Par dizaines de myriades, les *deva* pleurent dans l'espace. Les *yakṣa* qui avaient vu le Buddha alors qu'il était sur terre, touchent le sol avec les cinq parties de leur corps, et se cachant le visage, ils prononcent ces paroles vers les régions inférieures : « Désormais nous n'entendrons plus la Loi du Buddha; nous n'entendrons plus le *P'i-ni* (*Vinaya*); nous n'entendrons plus les préceptes des défenses. Le pont de la Loi est ruiné, suspendu le cours de la Loi, desséchée la mer de la Loi, écroulée la montagne de la Loi, détruit le sanctuaire de la Loi, coupé le chemin de la Loi, gâtée la corbeille de la Loi, épuisée l'ambrosie de la Loi. Ceux qui pouvaient réciter la Loi ont tous entièrement disparu; ceux qui enseignaient à s'asseoir en *dhyāna* sont également perdus. »

« La mère du Buddha *Mo-ho-mo-ye* 摩訶摩耶 (*Mahāmāyā*) (1) descend du ciel et, avec des gémissements et des pleurs, elle prononce ces paroles : « Hélas ! Étrange ! La Loi que mon fils a rassemblée pendant trois *kulpa a-seng-k'i* (*asaṃkhyeya*) est aujourd'hui anéantie. Où sont-ils les nombreux disciples de mon fils qui pouvaient faire entendre le rugissement du lion ? Les vaillants, les forts dont le sévère prestige mettait en déroute l'armée de Mara, où est maintenant leur asile ? Ceux qui sont nés du Corps de la Loi (*dharmakāya*), où sont-ils allés ? Ceux qui ont revêtu l'habit religieux pour vivre dans l'oïveté (1), ceux-là subsistent encore. Mais ceux qui pouvaient maintenir la Loi du Buddha, où sont-ils allés ? Les *dharmas* 法 sublimes et excellents se sont complètement écartés des créatures. Les beaux ornements du Jambudvīpa ont tous entièrement disparu. On dirait que la lune s'est

(1) Au lieu de 閑 *hien*, je lis l'homophone 間.

éclipsée. La Loi donne la sécurité; elle donne la richesse; elle donne l'observation des défenses; elle donne le calme et la patience; où sont-ils tous ces dons sublimes?» S'étant ainsi lamentée (Mahamāyā) retourne au ciel. Les cinq cents Upasaka apprenant la destruction de la Loi sortent de Kauçambī et arrivent aux habitations des moines. Ils lèvent les deux mains, se frappent la poitrine et le dos et pleurant de regret et de colère, ils prononcent ces paroles : « Quel est ce prodige ! Quelle est cette calamité ! » Alors ils récitent ces *gāthā* :

« Les paroles excellentes se sont éloignées à jamais. De grands fléaux ruinent le monde. Qui nous rendra les défenses ? Qui fera entendre les paroles de la Loi ? La sottise emplit le monde. La grande clarté s'est complètement éteinte. Dans le monde, c'est la profonde obscurité. On prend plaisir aux mauvaises actions. Par toute la terre les gens ressemblent à des cerfs ; ils n'ont point le dégoût de l'Etre ni la pensée de détachement. Les paroles du Buddha sont entièrement effacées ; on néglige complètement les actions pures. La grande mort est venue ; chacun tombe dans une destination mauvaise. Le monde ressemble à l'espace entièrement privé des astres et de la lune ; il est comme la fleur sans abeilles, comme la forêt sans (l'oiseau) *kīu-tche-lo* 拘枳羅 (*kokila*). Maintenant que sont complètement abolis le recueillement, l'extase, la sagesse et la Loi de l'Honoré par le monde et les dix régions, sur qui les êtres vivants prendront-ils appui ? »

« En ce temps-là, le roi de Kauçambī apprend que le *bhikṣu*, Maître des Trois Corbeilles et l'Arhat *Sieou-t'o-lo* sont morts tous deux. Ému de regret et de colère, il met à mort les religieux et détruit les *stūpa* et les monastères. Le Buddha dit aux quatre Devaraja : « La Loi du Buddha que vous deviez protéger est maintenant détruite. » Les quatre Devaraja disent au Buddha : « Ô Bhagavat, soit ! nous recevons vos ordres. » Ayant ainsi parlé, ils remontent aux cieux.

Chapitre dixième. (1)

Avadāna de la récompense donnée par le roi Açoka.

Jadis, au temps du roi Açoka, le souverain du royaume du Lion (Sinhala) lui donna en tribut cinq joyaux précieux « conforme-désir » 如意 (*cintāmaṇi*). Ayant reçu ces joyaux, le roi en donna un au *stūpa* de la naissance du Buddha, un second au *stūpa* de l'arbre de Bodhi, un troisième au *stūpa* (de l'endroit où le Buddha) fit tourner la roue de la Loi, un quatrième au *stūpa* du *nirvāṇa* du Buddha. Il voulut donner à ses femmes l'unique joyau qui restait, mais il craignait que, s'il le donnait à l'une d'elles, les autres ne fussent jalouses. Alors le roi Açoka chargea ses gens d'entrer dans les appartements intérieurs et de proclamer ceci : « A celle qui sera la première par le vêtement et le collier, (le roi) donnera ce joyau. » Toutes les femmes rivalisèrent d'efforts et d'artifices pour se procurer de beaux vêtements et de beaux colliers. Seule une jeune femme nommée *Siu-chō-to* 須闍哆 (*Sujata*?) se rappela et médita la parole du Buddha :
36^b « Les défenses sont le premier des costumes et des colliers. » Ayant ainsi médité, elle reçut et observa les huit défenses et se couvrit d'un simple vêtement blanc. Le roi Açoka examina successivement les parures et les colliers de ses reines. Il vit ses femmes qui s'amusaient avec des instruments de musique. Arrivé près de *Siu-chō-to*, il vit le groupe de ses suivantes toutes parfaitement calmes et silencieuses, dans des attitudes harmonieuses et habillées

(1) Cf. *supra*, I^{re} Partie, chap. VIII.

de simples vêtements blancs. Le roi fut soudain saisi de respect. Et au milieu d'elles se trouvait une chaire pour prêcher la Loi. Alors ayant vénéré (*Siu-chö-to*) en se prosternant, le roi dit : « Les autres femmes, vêtues de vêtements somptueux, se sont groupées pour jouer de la musique. Vous autres, pourquoi restez-vous calmes et silencieuses ? » La reine répondit au roi : « Le Buddha a dit que la pudeur est le meilleur vêtement, que les défenses sont un collier sublime et que le son de la Loi est une musique. Pour nous, recevoir et observer les huit défenses, c'est notre collier ; nous sommes toutes vêtues du vêtement simple de la pudeur ; et réciter ensemble la Loi, c'est notre musique. » En entendant ces paroles, le roi se réjouit au comble de l'allégresse, et il dit : « Auparavant j'ai promis de donner le joyau précieux à celle qui porterait un vêtement et un collier supérieurs à tous les autres. Voici que tu es la première ; tu es de beaucoup la première. Je te donne le joyau précieux. » Lorsque les reines virent qu'elle avait obtenu le joyau précieux, elles apprirent toutes les unes des autres à recevoir et observer les huit défenses.

Jadis le roi Açoka invitait constamment les membres du Samgha à venir au palais prendre le repas. Et il y avait un *bhikṣu* nommé *Yeou-po-lo* 優鉢羅 (*Utpala*) qui était extrêmement bien fait et dans toute la force de la jeunesse. Sa bouche exhalait le parfum de la fleur du lotus *yeou-po-lo* (*utpala*). (Un jour que) le roi faisait lui-même passer l'eau et circuler les aliments, il sentit que l'haleine de ce religieux avait le parfum de la fleur du lotus *utpala*. Le roi pensa : « Ce *bhikṣu* est jeune et bien fait. Le parfum qui s'exhale de sa bouche va, sans qu'il le veuille, troubler le cœur de mes reines. » Alors le roi lui dit de se rincer la bouche avec de l'eau. Mais sa bouche était encore plus parfumée. Le roi lui demanda : « Depuis combien de temps avez-vous mâché ce parfum ? » Il répondit : « Jadis il y eut un Buddha nommé Kaçyapa.

Les hommes vivaient (alors) vingt mille ans. En ce temps-là j'occupais un siège élevé en qualité de Maître de la Loi. Pour avoir célébré la Loi du Buddha, je dois renaître pendant 4.900.000 années parmi les hommes et les *deva* sans tomber dans les trois calamités ni dans les huit infortunes, et constamment ma bouche doit exhaler ce parfum. » Ayant entendu ces paroles, le roi ressentit une joie très vive. Son respect et sa vénération s'accrurent et s'étant prosterné, il s'en alla.

Autrefois quand le roi Açoka délégua des religieux pour prêcher la Loi, on cachait les femmes derrière une clôture pour leur faire entendre la Loi. En ce temps-là, quand les maîtres de la Loi prêchaient la Loi aux femmes, ils exposaient constamment le *çāstra* du Don, le *çāstra* des Défenses, le *çāstra* de la Naissance parmi les *deva*. Une femme, transgressant les ordres du roi, écarta le rideau, s'avança vers le Maître de la Loi et lui demanda : « Quand le Tathagata, le Grand Éveillé, acquit sous l'arbre de Bodhi l'intelligence des *dharma*, il eut l'intuition du Don et des Défenses. Eut-il en outre l'intuition des autres *dharma*? » Le Maître de la Loi répondit : « Le Buddha eut l'intuition de tous (les *dharma*). Celui qui conserve des courants (*āçrava*) (1) est comme (s'il était brûlé) d'un fer rouge. Les maux se succédant s'accumulent (2) et croissent comme un arbre vénéneux. Celui qui pratique les huit (sections) de la Voie exacte éteint ainsi la douleur et l'accumulation (de la douleur). » Ayant entendu ces paroles, cette femme obtint la Voie de *çrotāpanna*. S'étant attaché au cou un couteau, elle se rendit auprès du roi et lui dit : « Aujourd'hui j'ai transgressé votre loi sévère. Je désire, ô roi, être punie conformément à la loi. » Le roi demanda : « Quelle infraction as-tu commise? » Elle

(1) Ce passage est probablement corrompu, et le caractère 法 paraît inutile à la place qu'il occupe dans le texte chinois.

(2) Je suis ici la leçon des éditions Yuan et Ming : 集 au lieu de 習.

répondit : « J'ai transgressé la défense que vous avez faite d'approcher des religieux. Semblable à une génisse altérée, qui ne craint pas la mort [pour se désaltérer], j'étais vraiment altérée de la Loi du Buddha. C'est pourquoi j'allai secrètement, à l'improviste, écouter la Loi. » Le roi demanda : « Tu as écouté la Loi, en as-tu bien profité ? » Elle répondit : « J'ai obtenu de voir, dans la Loi, les quatre Vérités. Délivrée des agrégats 陰 (*skandha*), des séjours 入 (*āyatana*), des éléments 界 (*dhātu*), je sais que même les plus grands n'ont pas de personnalité. Et j'ai obtenu l'œil de la Loi. » Entendant ces paroles, le roi fut ému de joie ; il se prosterna en l'honneur d'elle et proclama l'édit suivant : « Désormais, (les femmes) n'écouteront plus la Loi derrière une clôture. Celles qui ont plaisir à écouter la Loi sont autorisées à se rendre directement auprès des Maîtres de la Loi et à se tenir en face d'eux pour écouter la Loi. » Et il s'écria : « Etrange ! de mon palais est sorti un joyau humain. » On voit par cet *avadāna* qu'il est très avantageux d'écouter la Loi.

Jadis le roi Açoka vit un *çrāmaṇera* de sept ans. L'ayant conduit dans un endroit caché, il se prosterna devant lui, et dit au *çrāmaṇera* : « Ne raconte pas aux hommes que je me suis prosterné devant toi. » Or il y avait un flacon de bain (1) devant le *çrāmaṇera*. Le *çrāmaṇera* y entra puis en étant ressorti par le goulot, il dit : « Ô roi, gardez-vous bien de raconter aux hommes qu'un *çrāmaṇera* est entré dans un flacon de bain et en est ressorti. » Le roi dit alors au *çrāmaṇera* : « Je vais maintenant le raconter aux hommes. Je ne pourrai pas le cacher. » C'est pourquoi il est dit dans les Écritures : « Un *çrāmaṇera*, quoique petit, ne doit pas être méprisé ; le fils du roi, quoique petit, ne doit pas non plus être

(1) 澡瓶, « flacon pour le bain », est la traduction littérale du sanskrit *snāna-kumbha* qui désigne une sorte de pot servant à faire les ablutions.

méprisé : le petit d'un dragon, quoique petit, ne doit pas non plus être méprisé. Un *gramanera*, quoique petit, peut sauver les hommes. Le fils du roi, quoique petit, peut mettre à mort les hommes. Le petit d'un dragon, quoique petit, peut s'élever jusqu'aux nues et faire la pluie, la foudre et le tonnerre. Tels sont les petits qu'il ne faut pas mépriser. »

Jadis le roi Açoka avait une foi profonde dans les Trois Joyaux. Sans cesse il rendait hommage au Buddha, à la Loi et à l'Assemblée. Les brahmanes en ressentaient tous de l'envie. Ils s'assemblèrent et choisirent entre eux des Anciens au nombre de cinq cents. Tous connaissaient à fond les quatre *Wei-t'o* 圍陀 (Veda) et il n'y en avait aucun qui ne sût parfaitement l'astrologie et la géomancie. Assemblés, ils délibérèrent en ces termes : « Le roi Açoka se ruine complètement par ses largesses 27^a aux hommes à la tête rasée. Et nous, les Anciens, n'avons pas été consultés. Comment pourrions-nous le faire revenir à de meilleurs sentiments? » Il y eut un brahmane habile aux incantations qui dit aux autres brahmanes : « Hommes sages, contentez-vous de me suivre! Dans un délai de sept jours, par la force des incantations, je prendrai le corps de *Mo-hi-cheou-lo* 摩醯首羅 (Maheçvara) et je me rendrai en volant jusqu'à la porte du palais royal. Vous tous devrez me suivre à pied. Je puis vous faire obtenir entièrement les grandes largesses faites par (le roi). » Les brahmanes approuvèrent tous d'un commun accord. Au début du septième jour, le brahmane versé dans les incantations enchanta son corps et se métamorphosa en Maheçvara. Ayant pris son essor dans l'espace, il arriva en face du porche royal. Les autres brahmanes le suivant arrivèrent tous également en face du porche royal. Ils chargèrent les gens (du palais) de dire au roi : « Maheçvara est dans les airs. A la tête de 499 brahmanes, il est descendu d'en haut. Il est maintenant dehors à la porte ; les autres brahmanes sont debout

sur le sol; et ils désirent voir le roi. » Le roi Açoka cria qu'on les fît avancer. Alors on leur cria de venir, d'entrer et de s'asseoir sur des couches dans les deux galeries. Le roi dit : « Prenez un petit siège et parlons ensemble. » Puis il reprit : « Ô Maheçvara, qu'est-ce qui a pu vous faire condescendre à venir me voir? Que désirez-vous obtenir? » Il répondit : « Il me faut à boire et à manger. » Alors on ordonna d'apporter des cuisines et de servir aux (brahmanes) cinq cents tables chargées de mets et de boissons. Maheçvara et les autres les repoussèrent de la main en disant : « Depuis notre naissance, nous n'avons pas encore mangé de cette nourriture. » Le roi Açoka répondit : « Vous n'avez donné aucune instruction. Je ne sais de quels aliments il faut vous nourrir. » Maheçvara et les autres dirent tous d'une commune voix : « La nourriture que nous mangeons, ce sont les hommes à la tête rasée. » Alors le roi Açoka donna cet ordre à un de ses serviteurs : « Rends-toi au monastère de Kukkaṭārama et dis au Vénérable Yaças : « Il y a cinq cents brahmanes dans le palais royal. L'un d'eux prétend être Maheçvara. On ne sait si ce sont des hommes ou de cruels *lo-tch'a* 羅刹 (*rakṣas*). Je désire vous demander comment faire. Je souhaite, ô *ācārya*, que vous veniez ou que vous dépêchiez pour moi un envoyé. » L'envoyé (du roi) était un disciple des brahmanes, aux vues perverses. Arrivé dans la communauté, il ne rapporta pas exactement les paroles du roi, mais s'adressant aux membres du Saṃgha, il prononça ces paroles : « Chez le roi Açoka sont cinq cents brahmanes. Par la physionomie et l'aspect extérieur, ils ressemblent à des hommes; par les discours, ils ressemblent à des *rakṣas*. Ils disent que ce qu'ils veulent, c'est précisément que vous autres *çramaṇa* leur serviez de nourriture. » Le *sthavira* Yaças dit alors au *wei-na* (*karmadāna*) de faire résonner le *gandī* et d'assembler le Saṃgha. Il se leva et prit congé du Saṃgha en ces termes : « Je suis vieux; je porte ceci à la connaissance du Saṃgha :

Que les membres du Saṃgha soient en paix ; qu'ils protègent et maintiennent la Loi du Buddha et qu'ils veuillent bien me désigner pour aller là-bas. » Le second *sthavira* dit : « Il ne faut pas que le (premier) *sthavira* parte. Je ne pourrais le supporter. C'est à moi d'y aller. » Le troisième dit : « Le second *sthavira* ne doit pas partir. C'est précisément à moi d'y aller. » Et ainsi de suite, à tour de rôle, jusqu'aux *çrāmaṇera*. Parmi les 168.000 membres du Saṃgha, le plus bas placé était un *çramaṇera* de sept ans. Il se leva d'entre les membres du Saṃgha, se prosterna à deux genoux et, les mains jointes, il dit : « Il n'y a pas de quoi attrister et troubler la Grande Assemblée tout-entière. Moi qui suis jeune, je ne puis assumer la tâche de protéger et maintenir la Loi du Buddha. Que la Grande Assemblée veuille bien m'autoriser à partir. » Le *sthavira* Yaças, au comble de la joie, toucha de la main la tête du *çrāmaṇera* et dit : « Mon fils, il te faut partir ! »

L'envoyé (du roi) n'avait pas attendu et était parti d'abord. Açoka lui dit : « Viennent-ils en grand nombre ? » L'envoyé répondit : « À force de se substituer les uns aux autres, ils ont fini par déléguer le dernier des *çrāmaṇera*. » Le roi dit : « Les grands (religieux) sont confus : c'est pourquoi ils chargent un enfant de venir s'entretenir avec moi. » Quand le roi Açoka apprit l'arrivée du *çrāmaṇera*, il sortit du palais à sa rencontre et fit asseoir ce *çrāmaṇera* sur le trône royal. Les brahmanes entrèrent tous dans une grande colère (et dirent) : « Le roi Açoka manque tout-à-fait de discernement. Pour nous, âgés et vénérables, il ne s'est pas levé ni n'est venu au devant de nous ; et il sort lui-même à la rencontre de ce gamin ! » Le *çrāmaṇera* demanda au roi : « Pourquoi avons-nous reçu l'ordre de venir ? » Le roi répondit : « Ce Maheçvara désire, ô *acārya*, vous avoir en pâture. Suivant votre désir, ô *ācārya*, je le laisserai ou ne le laisserai pas vous dévorer. » Le *çrāmaṇera* dit : « Je suis jeune. Je suis venu

ce matin sans encore avoir mangé. Que Votre Majesté me donne d'abord à manger; après quoi je laisserai ceux-là faire leur repas.» Alors le roi ordonna aux officiers de bouche de servir des aliments. (Le *çrāmaṇera*) mangea les aliments qui étaient sur une table et les consumma tous entièrement. On servit pareillement cinq cents plateaux chargés d'aliments et il consumma tout entièrement. On lui demanda : « Êtes-vous rassasié ? » Il répondit : « Nullement. » Le roi ordonna encore aux officiers de bouche : « Qu'on serve entièrement ce qui reste d'aliments. » Le *çrāmaṇera* en vint à bout; soudain tout fut consommé. On lui demanda : « Êtes-vous rassasié ? » — « Pas encore, répondit-il. J'ai faim et soif comme au commencement. » L'inspecteur des cuisines dit au roi : « Les aliments sont entièrement consommés. » Le roi dit : « Il y a dans les magasins assez de grain pour nourrir des milliers d'hommes. Qu'on apporte tout ! » En un instant, tout fut consommé. Le roi demanda : « Es-tu rassasié ? » Il répondit : « Pas encore ! » Le roi reprit : « Tout ce qu'il y avait d'aliments est entièrement consommé. Il n'y a plus rien à manger. » Le *çrāmaṇera* dit : « Qu'on amène le dernier de tous les brahmanes. Je veux le manger. » Alors il le dévora. Il mangea complètement de la même façon les 499 brahmanes qui tous furent anéantis. Maheçvara, au comble de la frayeur, prit son essor vers les cieux. Le *çrāmaṇera* aussitôt, de son siège, leva la main. Dans l'espace, il saisit la tête (de 27^b Maheçvara) et le dévora entièrement. Aussitôt le roi terrifié (se dit en lui-même) : « Il a dévoré les brahmanes sans en rien laisser. Ne va-t-il pas encore me dévorer ? » Le *çrāmaṇera* connaissant la pensée du roi : « Ô roi, lui dit-il, vous êtes *dānapati* de la Loi du Buddha. Vous serez sauf jusqu'à la fin. Soyez sans crainte ! » Alors il dit au roi : « Votre Majesté, peut-elle m'accompagner jusqu'au Kukkuṭārāma ? » Le roi dit : « Ô *ācārya* ! que vous me fassiez monter aux cieux ou entrer sous terre, je vous suivrai partout. » Aussitôt le *çrāmaṇera* se rendit avec le

roi au monastère de Kukkuṭārāma. Le roi vit les membres du Saṃgha se partager et manger ensemble les aliments que le *ṛāmaṇera* avait mangés le matin. Les cinq cents brahmanes qu'il avait mangés avaient tous la barbe et les cheveux rasés et portaient les vêtements de la Loi (*cīvara*). Ils étaient assis au bout de la dernière rangée des membres du Saṃgha. Celui qui avait été mangé le premier de tous occupait le siège le plus élevé. Maheçvara était tout au bout de la rangée. Ces cinq cents hommes apercevant le roi et le *ṛāmaṇera* furent extrêmement confus (et dirent) : « Nous n'avons pas pu lutter contre ce *ṛāmaṇera*. Que serait-ce si nous avions dû mesurer nos forces avec ceux de la Grande Assemblée ? C'eût été comme la plume d'oie laissée sur la braise du foyer, comme si un moustique prétendait lutter de vitesse avec le *garuḍa*, comme si un petit lièvre mesurait ses forces et son prestige avec ceux du roi des lions ; et encore (l'écart entre nous) ne peut-il se mesurer par de telles comparaisons. » Les cinq cents brahmanes ayant ressenti de la honte, obtinrent la Voie de *çrotāpanna*.

(1) Jadis quand le roi Açoka apercevait des religieux, il se prosternait devant tous, sans distinction de rang. Des dignitaires aux vues perverses s'étonnèrent de ce qu'il faisait (et dirent) : « Si l'on voit un Ancien ayant de grands mérites, qu'on l'honore en se prosternant. Mais devant un jeune homme sans mérite, pourquoi prendre la peine de l'honorer en se prosternant ? Le roi règne sur le Jambudvīpa ; son nom est saint et vénéré. Il doit se respecter soi-même. Pourquoi s'humilier en se prosternant ? » Ces propos ayant circulé, vinrent aux oreilles du roi. Le roi en ayant eu connaissance rassembla tous les ministres. Sans être autorisé à tuer un être vivant, chacun dut charger ses gens de se procurer une tête d'une espèce particulière : soit une tête de cheval ou de bœuf, soit une tête de l'un

(1) Cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues* I, n°. 143.

des cent quadrupèdes (1). Seul le grand ministre *Ye-chö* 耶奢 (Yaças) reçut l'ordre de se procurer la tête d'un homme suicidé. Et chacun dut faire vendre ces têtes au marché. Toutes les têtes purent être vendues. Il n'y eut que la tête d'homme qui ne put être vendue. Les gens dirent tous : « Les têtes mises en vente ont pu être vendues en totalité. Il n'y a que la tête d'homme qui n'a pu être vendue. » Alors le roi demanda : « Pourquoi n'a-t-elle pas été vendue ? Entre tous les êtres, quel est donc le plus noble ? » Les ministres répondirent : « Certes, l'homme est le plus noble. » Le roi dit : « Si l'homme est le plus noble, il doit avoir une grande valeur. Pourquoi reste-t-il invendu ? » Les ministres répondirent : « Bien que noble pendant sa vie, l'homme, après qu'il est mort, est ce qu'il y a de plus vil. Une tête d'homme (mort) est un objet que nul ne veut plus regarder. À plus forte raison n'y a-t-il personne pour l'acheter. » Le roi demanda : « Toutes sont-elles également viles ou bien n'y a-t-il que cette tête qui soit vile ? » Ils répondirent : « Toutes sont également viles. » Le roi dit : « Si toutes les têtes d'hommes sont viles, ma tête que voici ne l'est-elle pas aussi ? » A ce moment Yaças effrayé n'osa répondre. Le roi dit : « Yaças, réponds-moi sincèrement et en vérité. » Yaças répondit : « C'est vraiment comme l'a dit Votre Majesté. Il n'y a vraiment pas de différence. » Le roi dit : « Si ma tête n'est pas différente de celle-ci, pourquoi m'empêcher de me prosterner ? Si tu étais pour moi un ami sincère, tu devrais m'exhorter à me prosterner. Pourquoi te moques-tu lorsque je me prosterne ? Maintenant que ma tête a quelque valeur (2), il convient que je me prosterne et que je l'échange tandis qu'elle est précieuse, car elle ne vaudra plus rien par la suite. Pourrais-je l'employer mieux qu'en l'échangeant contre une tête de valeur supérieure ? »

(1) « Cent quadrupèdes » désigne ici l'ensemble des quadrupèdes.

(2) Je lis 值 au lieu de 直.

Dès lors, mes amis intimes et vertueux doivent m'exhorter à me prosterner tandis que ma tête conserve encore toute sa valeur pour qu'à l'avenir j'obtienne le corps des *deva* et la tête sublime des sages.»

Jadis le roi Açoka fit des offrandes aux membres du Saṃgha. Il y avait alors dans le palais une servante de basse caste. Voyant le roi acquérir des mérites, elle se reprocha ses actes passés; elle en ressentit du déplaisir et fit cette réflexion : « Les mérites du roi vont toujours en augmentant; mes fautes s'accroissent de plus en plus. Pourquoi cela? Pendant la vie du Buddha, le roi s'est acquis des mérites et maintenant il est riche et noble. Maintenant il redouble d'activité et dans l'avenir (son mérite) grandira de plus en plus. Mais moi qui, dans mes vies antérieures, ai péché, je suis maintenant une servante de basse caste. Actuellement je n'ai aucun moyen d'acquérir des mérites, et dans l'avenir je serai de plus en plus misérable. Comment à cela y aurait-il un terme? » Quand les membres du Saṃgha eurent achevé leur repas, cette fille trouva dans les balayures une sapèque de bronze. Alors elle donna cette unique sapèque aux membres du Saṃgha et elle se réjouit dans son cœur. Peu après elle tomba malade, mourut et se réincarna dans le sein d'une des femmes du roi. Après dix mois accomplis, celle-ci mit au monde une petite fille d'une beauté extraordinaire, mais dont la main droite était fermée. Quand l'enfant fut âgée de cinq ans, la dame dit au roi : « La fille que j'ai mise au monde a une main fermée contre le poignet. » Le roi appella (l'enfant) qui parut devant lui. Il lui toucha la main et la main put alors s'ouvrir; et sur la paume de cette main se trouvait une grande pièce d'or. Chaque fois qu'on enlevait cette pièce d'or, il s'en produisait une autre, et cela n'avait pas de fin. Le roi se demanda avec étonnement quelle était la cause (de ce prodige), et il interrogea Yaças : « Quels actes méritoires cette fille a-t-elle accompli dans une existence antérieure pour que

maintenant une pièce d'or naisse constamment dans sa main? » Yaças répondit : « Dans une existence antérieure, alors qu'elle était servante au palais du roi, elle trouva une sapèque de bronze dans des balayures et en fit don au Saṃgha. Pour cette raison, elle a obtenu de renaître dans le palais royal. Parce qu'elle a fait ce don au Saṃgha, elle tient dans la main une pièce d'or et, malgré qu'elle en use, cela n'a pas de fin. »

Jadis le roi Açoka avait dans son trésor un joyau « conforme-désir » (*cintāmaṇi*) ébréché qui était autrefois l'une des pièces de l'armure précieuse du roi Ajataçatru et qui portait une inscription. Le roi Açoka (1) vit les 28^a lettres tracées sur ce joyau, dont le sens était : « Légué dans le temps à venir au pauvre roi Açoka. » Le roi, lisant ces mots, entra dans une violente colère : « Ajataçatru, dit-il, n'était roi que d'un seul royaume et moi je règne sur le Jambudvīpa. Pourquoi dit-il que je suis pauvre? » Un ministre avisé répondit : « Mettez à l'épreuve les propriétés du joyau. » Alors le roi chargea ses gens d'éprouver les propriétés du joyau. Celui qui tenait ce joyau pouvait s'en servir comme d'une arme tranchante et piquante et nul ne réussissait à l'approcher. En le tenant, quiconque avait des ulcères sur le corps était guéri. Par temps froid, il procurait une douce chaleur, et par temps chaud, la fraîcheur. Par la force de ce joyau, les poisons absorbés étaient soudain digérés. En le trempant dans une onde impure, on pouvait soudain la purifier jusqu'à une distance de trente stades. Quoiqu'il eût dans son trésor des bijoux de toute sorte, le roi n'en possédait

(1) Dans tout ce passage, je suis le texte des trois éditions chinoises. L'édition coréenne ne donne aucun sens satisfaisant.

On racontait aussi qu'une armure merveilleuse avait été donnée au roi Bimbisāra par Rudrāyaṇa, roi de Roruka (Cf. *Divyāv.* p. 546). Les propriétés magiques du *maṇivarman* de Bimbisāra dans le récit du *Divyāv.* ne sont d'ailleurs pas très différentes de celles du *maṇi* d'Ajātaçatru dans le conte ci-dessus.

aucun (autre) qui eût ces propriétés singulières. Il se dit en lui-même : « Je suis vraiment pauvre ! Le roi Ajātaśatru possédait cette armure précieuse. Il n'en reste qu'une pièce brisée dont les vertus ont tant de prix. Il faut reconnaître qu'autrefois, lorsque le Buddha était sur la terre, les mérites des hommes étaient immenses. Notre mérite est mince, à nous qui sommes nés après le Buddha. »

Jadis, le roi Aśoka envoya le sthavira Yaças inviter le Vénérable *Pin-t'eu-lou* 賓頭盧 (Piṇḍola). Yaças dit au roi : « Qu'on fasse cuire du lait fermenté et qu'il soit extrêmement parfumé et savoureux. » Le Vénérable Piṇḍola et son escorte de 84.000 Arhat vinrent tous ensemble. Le Saṃgha s'assembla et s'assit dans l'extase. Le roi fit lui-même circuler l'eau ; de sa main, il fit lui-même passer les aliments. Il donna au Vénérable Piṇḍola du riz cuit et du lait fermenté pur dont (le Vénérable) se servit pour arroser (le riz). Le roi dit au Vénérable : « Le lait fermenté, de sa nature est difficile à digérer. Se peut-il qu'il ne vous rende pas malade ? » Le Vénérable répondit : « Je n'en suis pas incommodé. Pour quelle raison ? Au temps où le Buddha était en ce monde, l'eau était aussi forte que le lait fermenté d'aujourd'hui. Mon corps est un corps de ce temps-là ; c'est pourquoi maintenant je n'en suis pas incommodé. » Le roi demanda : « Pourquoi en est-il ainsi ? » Le Vénérable Piṇḍola enfoua la main dans la terre jusqu'à une profondeur de 42.000 stades. Il en retira de la terre grasse qu'il montra au roi en disant : « Actuellement les hommes ont peu de mérite ; les choses grasses se sont toutes enfoncées dans la terre. » On voit par cet *avadāna* qu'au temps où le Buddha était sur la terre, les mérites des hommes étaient immenses (1).

(1) Ce récit, de même que le précédent, est destiné à illustrer la croyance en la décadence progressive et continue des choses de ce monde. Le développement de cette croyance est intimement lié à celui des idées eschatologiques.

(1) Jadis, au temps du roi Açoka, le Grand Astrologue ayant observé la physionomie (du roi), prononça ces paroles : « La personne du roi présente des signes de déchéance. » Le roi demanda au Grand Astrologue : « Comment conjurer (le malheur)? » Le Grand Astrologue répondit : « C'est seulement en acquérant des mérites que vous pourrez le conjurer. » Alors le roi construisit 84 000 *stupa* et fit des actes méritoires. Le roi demanda au Grand Astrologue : « Les signes néfastes ont-ils disparu? » Le Grand Astrologue répondit : « C'est comme auparavant. Ils n'ont pas disparu. » Le roi demanda encore au Vénérable Yaças comment ils pourraient disparaître. Le Vénérable répondit : « Votre Majesté s'est acquis des mérites exclusivement pour elle seule; c'est pourquoi ces mérites sont légers. Celui qui exhorte tout le monde à acquérir des mérites, celui-là est vraiment magnanime et la somme de ses mérites est lourde (2). Il peut conjurer les fléaux et écarter les calamités. » Ayant entendu ces paroles, le roi revêtit des habits vulgaires et exhorta les habitants du royaume à lui remettre des aumônes. Il arriva près de la demeure d'une pauvre. Cette femme n'avait alors qu'un morceau d'étoffe de laine pour voiler sa nudité. Entendant l'invitation à faire l'aumône, elle se réjouit dans son cœur. Alors elle entra dans sa maison et, par la lucarne, elle fit passer la pièce d'étoffe de laine et la donna. Le roi lui dit : « Pourquoi ne pas sortir pour la donner! » Elle répondit : « Je n'avais que ce morceau d'étoffe de laine pour me couvrir le corps. Maintenant que je l'ai retiré pour en faire don, je suis nue et ne puis sortir. » Ayant entendu ces paroles, le roi soupira, (étonné) de cette chose qui ne s'était point encore vue. Rentré dans son palais, il prit un costume et un collier de reine

(1) Cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues*, III, p. 35.

(2) On entend ici se formuler les principes d'une nouvelle éthique qui s'épanouira dans l'Ecole du Grand Véhicule : il ne suffit pas de faire son salut; il faut songer aussi au salut de la multitude.

qu'il alla porter à cette femme et il remit en fief à elle-même et à ses sœurs de grands villages. Ainsi l'aumône qu'elle avait faite fleurit en récompense et par la suite porta ses fruits.

(1) Jadis le roi Açoka alla quêter en tous lieux afin d'employer (le produit de la quête) à faire l'aumône. Il arriva près d'une pauvre famille : les deux époux couverts de mauvais habits grossiers pouvaient à peine cacher leur nudité. Ils dirent : « Le roi Açoka a pitié du peuple. Il veut nous faire acquérir des mérites et nous exhorte à subvenir ensemble aux frais d'une assemblée. » (2) Les deux époux pauvres se firent des reproches en eux-mêmes : « Pour avoir été avares et avides dans nos existences antérieures, nous sommes maintenant pauvres et misérables. Nous n'avons aujourd'hui aucun bien qui nous permette d'acquérir des mérites. » Les deux époux prirent cette résolution : « Notre corps nous servira de gage. Les actes méritoires sont coûteux et difficiles. Mais n'y a-t-il pas aussi plaisir à donner ce qu'on a gagné ? » Les deux époux se rendirent ensemble dans une famille riche et dirent : « Donnez-nous sept pièces d'or ; nos deux personnes serviront de gage. Au bout de sept jours, si vous n'êtes pas remboursé, nous serons tous deux vos esclaves. » Ayant entendu cela, le maître de maison se réjouit et donna sept pièces. Là-dessus, les deux époux offrirent aussitôt cette somme au (royal) quêteur. Le quêteur demanda : « D'où avez-vous tiré cet or que vous employez en aumônes ? » Les deux époux répondirent : « Pauvres et complètement dépourvus de biens et d'argent, nous nous réjouissons de trouver un champ de mérite mais nous n'avions pas de quoi nous acquérir des mérites. Nous avons emprunté cette somme à un riche maître de maison et nous

(1) Cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues*, III, p. 41.

(2) Il s'agit probablement ici d'une réunion, telle que l'assemblée du *pañcavārṣa*, pendant laquelle les membres du Saṃgha étaient nourris et entretenus par un riche donateur ou par un groupe de fidèles.

avons constitué en gage notre corps. Nous nous sommes tous deux engagés à devenir esclaves si nous laissons passer le terme (sans restituer). » Le quêteur dit : « Emprunter sur gage de cette façon est une chose extrêmement pénible. Qu'avez-vous besoin de donner ? » Les pauvres gens répondirent : « Pour ne l'avoir pas fait dans les existences antérieures, nous sommes aujourd'hui dans la misère et nous subissons cet état de gêne et de malheur. Aussi maintenant venons-nous de mettre tout notre effort à emprunter sur gage pour faire l'aumône. Nous souhaitons que, par ce moyen, dans les existences futures, nous ne manquions pas d'obtenir richesse et bonheur. » Le roi, rentré dans son palais, prit lui-même ses propres vêtements, son collier, le cheval qu'il montait, ainsi qu'un ^{28^b} vêtement et un collier de reine ; il donna (le tout) à ces (pauvres) gens et leur remit en fief de grands villages. Quand le roi Açoka eut ainsi exhorté (les hommes) à faire l'aumône, les signes néfastes (de sa physionomie) disparurent.

(1) Jadis le roi Açoka voulut prendre les reliques que le roi Ajātaśatru avait prélevées. Le roi Ajātaśatru les avait déposées dans le Gange et il avait disposé une roue armée de grands sabres de fer en sorte que l'eau tourbillonnait à l'endroit où les reliques étaient déposées. (Açoka) usa de toute sorte de moyens pour les prendre, sans pouvoir y parvenir. Il demanda au *bhikṣu* Fleur-de-

(1) Un conte analogue se retrouve dans le *T'ien-tsouen-chouo-A-yu-wang-p'i-yu-king* (Tripit. éd. Tōk. XXIV, 8, p. 65^a) et dans le *Tsa-p'i-yu-king* (Nanjio n°. 1368 et 1372; Tripit. éd. Tōk. XIX, 7, p. 29^a). Dans le premier de ces ouvrages, il s'agit d'un roi-dragon de l'Océan qui ne se soumet pas tout d'abord à l'autorité du roi Açoka. Celui-ci fait fondre des statues d'or et oblige le dragon à lui faire des présents comme dans l'*A-yu-wang-tchouan* (cf. également *supra* p. 194). Dans le récit du *Tsa-p'i-yu-king*, le roi-dragon demeure dans un étang des contrées septentrionales. Ainsi la même légende était localisée dans un lac des régions du nord, dans le cours du Gange et dans les profondeurs de l'Océan.

Lotus comment il pourrait les obtenir. Le *bhikṣu* répondit : « Jetez dans (le fleuve) plusieurs milliers de *hou* (1) de prunes et vous pourrez arrêter la roue. » Aussitôt, suivant ce conseil, il jeta des prunes dans l'eau. Comme il essayait avec une prune, celle-ci tomba dans le gouffre formé par la machine. Alors la roue armée de sabres s'arrêta et cessa de tourner. Mais un grand roi-dragon gardait (les reliques) et il fut tout-à-fait impossible de les obtenir. Le roi demanda : « Comment pourrai-je les obtenir ? Si le roi-dragon l'emporte par ses mérites, il n'y aura pas moyen de les obtenir. » (Le *bhikṣu*) répondit : « Comment savoir s'il l'emporte par ses mérites ? Fondez en or (2) une statue de ce dragon ainsi qu'une statue de Votre Majesté. Pesez-les avec une balance. La plus lourde (sera la statue de celui) qui l'emporte par ses mérites. » Alors on les pesa. La statue du dragon était deux fois plus lourde. Le roi voyant cela, s'efforça d'acquérir des mérites. Quand il eut acquis des mérites, il fit derechef fondre des statues et derechef on les pesa. La statue du roi et celle du dragon étaient de poids égaux. Le roi s'acquitta encore des mérites et derechef on fondit des statues. On constata en les pesant que la statue du roi était devenue la plus lourde. Le roi sachant que sa statue était la plus lourde se mit à la tête de ses troupes et se rendit au bord du fleuve. Le roi-dragon se manifesta, apportant en présent toute sorte d'objets précieux. Le roi dit au dragon : « Le roi Ajātaçatru m'a légué les reliques. Je veux maintenant les prendre. » Le roi-dragon, sachant que son prestige et sa force étaient inférieurs, conduisit alors le roi au lieu où étaient les reliques, ouvrit la porte, prit les reliques et les lui donna. La lampe à huile fabriquée par le roi Ajātaçatru était presque épuisée. Quand les reliques furent enlevées, la lampe s'éteignit aussitôt. Le roi étonné de-

(1) Le *hou* 斛 est une mesure de capacité.

(2) C'est à dire « avec d'égales quantités d'or ».

manda au *bhikṣu* Fleur-de-Lotus : « Comment le roi Ajā-taṣatru a-t-il déterminé la contenance de la lampe à huile pour qu'elle s'éteigne précisément au moment où j'ai pris les reliques ? » Le Vénérable répondit : « En ce temps-là, il y avait de bons calculateurs. On calcula quelle quantité d'huile il faudrait pour une durée de cent années, et, au moyen de ce calcul, on fit en sorte que (la lampe put brûler) jusqu'à ce jour (1). »

(1) La coutume de placer dans les tombes une lampe qui brûlait perpétuellement s'observe également en Chine dès l'antiquité. L'historien chinois Sseu-ma Ts'ien, après avoir décrit la tombe souterraine du grand empereur Ts'in Che-houang, ajoute : « On fabriqua avec de la graisse de *jen-yu* (phoque) des torches qu'on avait calculé ne pouvoir s'éteindre de longtemps » (ED. CHAVANNES, *Les mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, II, p. 195). Dans l'Inde, l'habitude d'honorer les reliques avec des lampes remplies d'huile parfumée ne paraît pas très ancienne (cf. *Saddharma-puṇḍarīka*, XVI, v. 42).

Pour les lampes des tombeaux, cf. HAVRET, *Stèle chrétienne*, II, p. 79, n. 3 ; pour celles des tombeaux impériaux des Ming, cf. BOUILLARD, dans *B.E.F.E.-O.*, XX, III, 92 et 93 ; un Français, qui a vu la sépulture qu'on préparait pour l'empereur Kouang-siu, a rapporté à M. P. Pelliot que la « lampe perpétuelle » y devait être alimentée par un appareil assez compliqué de vases communicants.

Vu, le 13 Mars 1922.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

FERD. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

P. APPELL.

Table des matières.

	Pages
Chapitre premier. — Avadāna du don de la terre	225
Chapitre deuxième. — Avadāna du roi Açoka	245
Chapitre troisième. — Avadāna du frère cadet du roi Açoka	270
Chapitre quatrième. — Avadāna de Kunāla	281
Chapitre cinquième. — Avadāna de la moitié d'« āmalaka »	296
Appendice. — L'expédition du roi Puṣyamitra dans le Nord-Ouest de l'Inde	305
Chapitre sixième. — Avadāna d'Upagupta	308
Chapitre septième. — Avadāna du nirvāṇa de Mahākāçyapa	327
Avadāna de Madhyāntika	340
Avadāna de Çāṇavāsa	342
Chapitre huitième. — Avadāna des disciples d'Upagupta	370
Chapitre neuvième. — La destruction de la Loi du Buddha	399
Chapitre dixième. — Avadāna de la récompense donnée par le roi Açoka .	410
